

GEO HISTOIRE

OCTOBRE-NOVEMBRE 2014

N° 17

Cahier
PÉDAGOGIQUE
Les héros, les dieux,
les grandes dates...

LA GRÈCE ANTIQUE

INÉDIT

Trois sites
majeurs
reconstitués
en 3 D



De la naissance de la démocratie
à la chute d'Athènes

ET AUSSI L'INCROYABLE DESTIN DE LA CHANSON «LILI MARLEEN»

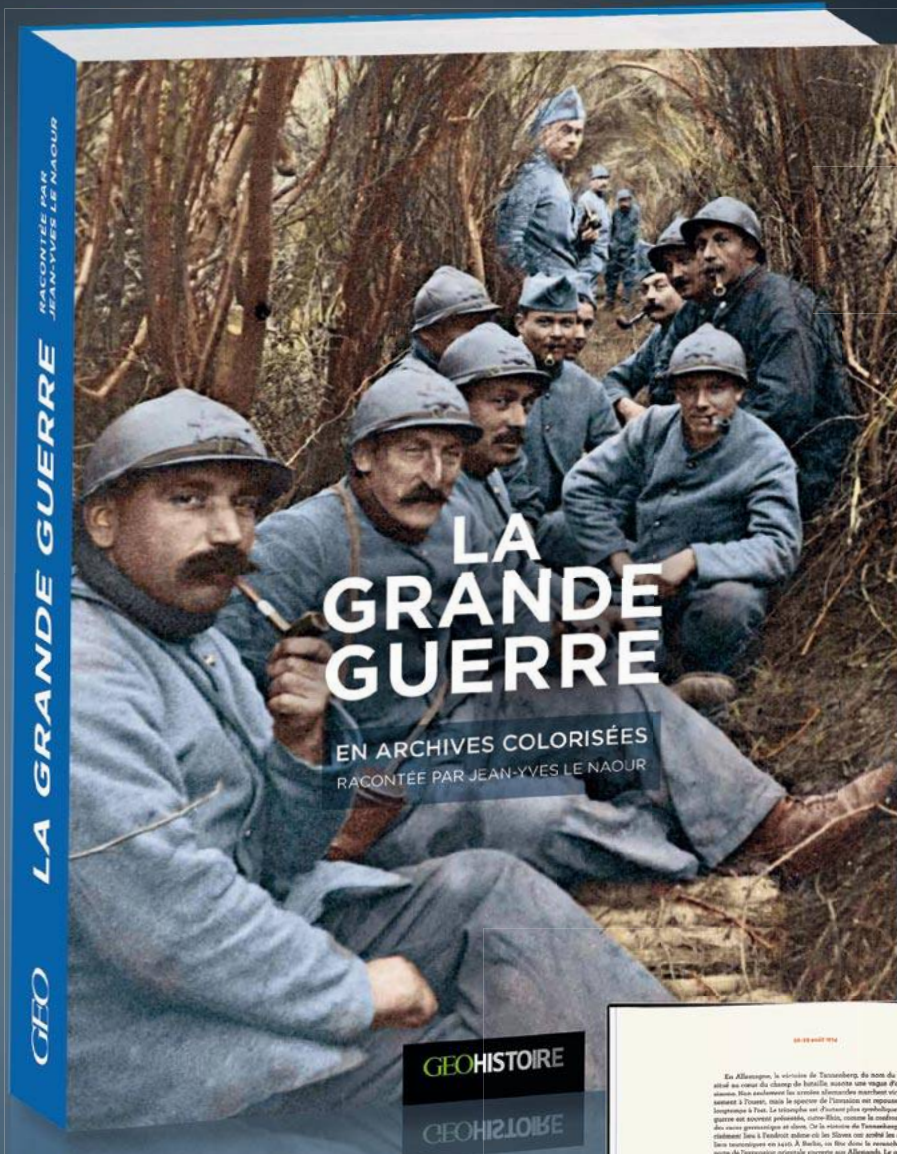
BEL: 7,50 € - CH: 13 CHF - CAN: 14 CAD - D: 11 € - ESP: 8 € - GR: 8 € - LUX: 7,50 € - ITA: 8 € - Port. cont.: 8 € - DOM Avion: 11 € - Bateau: 7,50 € - MAY: 11 € - Maroc: 85 DH - Tunisie: 9 TND - Zone CFA Bateau: 6 000 XAF - Zone CFP Bateau: 1 000 XPF



LE LIVRE ÉVÉNEMENT GEOHISTOIRE

À l'occasion du centenaire
de la Première Guerre mondiale

La **Grande Guerre**
racontée pour la
première fois grâce
à des **clichés d'époque**
colorisés qui vous
transportent au **cœur**
du **conflit**.



Un texte ▶
de Jean-Yves Le Naour,
historien spécialiste de la guerre
1914 - 1918, enrichi de repères
chronologiques.



500 photos issues du fonds iconographique de la revue *Le Miroir*
qui publiait des clichés envoyés par les combattants au jour le jour.

Disponible en librairies et rayons livres - 512 pages - 49,95 €

Une part d'éternel...



Jean-Luc Bertini

N'en déplaise à certains économistes chagrins ou à quelques bureaucrates européens, il suffit de lire Homère, le «patron», pour savoir que la Grèce existera toujours : elle a, à jamais, conquis sa part d'éternel. Ce pays de mer changeante et d'azur implacable ne se situait-il pas déjà à mi-chemin entre le monde des hommes et celui des dieux ? Subissant la vindicte de Poséidon, les ruses des divinités subalternes ou des monstres, Ulysse lui-même, qui ne cherchait qu'à rentrer à Ithaque où l'attendait son épouse, fut pris au piège de ces deux dimensions. Mais il n'empêche, c'est le lot de l'épopée, que c'est en se déjouant de cet interminable traquenard qu'il parviendra à se forger un destin à sa mesure. Dis-moi qui tu affrontes, je te dirai qui tu es... Et à chaque chant, la réponse du poète, telle l'énigme posée par le sphinx, reste la même : l'homme, passager et courageux, jeté dans les rets de ses grands voisins, les Immortels.

Comme l'a fait l'historien Paul Veyne, on peut se demander si ce peuple de philosophes et de géomètres, bref, ces enfants de la Raison, a cru à sa mythologie, peuplée de cyclopes et de gorgones ? Étaient-ce des allégories ou des faits historiques ? Sa réponse complexe fait le pari d'une vérité... culturelle, le vrai et le faux étant d'abord façonnés par une époque. Mais cette empreinte du surnaturel – qui définit en creux les aléas de l'aventure humaine – reste omniprésente. Ainsi, dans la cité d'Olympie, la piste de course mesurait-elle 192 mètres, soit 600 mesures du pied... du demi-dieu Héraclès, personnification de la force. Et que dire d'Asclépios, fils d'Apollon, expert dans l'art de la guérison, qui n'hésitait pas à s'exprimer à travers les songes des pèlerins venus l'interroger ? Quant à la tragédie, art paroxystique, dont notre culture reste encore imprégnée, elle tenta elle aussi

de mettre en lumière, par le biais de guerriers mythiques, de descendants de lignée céleste et les dieux eux-mêmes, tous les contours de notre existence, tous nos ressorts, apparents, niés ou enfouis. Et leur précarité.

C'est que, dans la Grèce classique, l'homme a toute sa place dans cet univers qui feint de le surplomber alors qu'il lui ouvre des perspectives et lui accorde ses respirations. Comme individu, à condition d'être athénien et de ne pas être... une femme. Comme citoyen, grâce au système politique. Comme leader, sous réserve d'appartenir aux familles de la cité et d'être élu démocratiquement par ses pairs. Comme artiste, enfin. Paul Veyne, toujours lui, rappelait que l'état de guerre étant chronique dans les villes grecques, les artistes, qui connaissaient la brièveté de la vie, «se lançaient davantage dans la création». En témoigne notre promenade dans les galeries du Louvre (page 84) où, à travers les siècles, les formes s'affirment dans le marbre et le bronze, libérant l'expression, le mouvement, la grâce, jusqu'au trouble... Au V^e siècle avant J.-C., le sculpteur Polyclète théorisa la représentation du corps dans son traité le «Canon» (la règle, en grec). Ayant défini les proportions idéales, il usa du «contrapposto», ce déséquilibre subtil, qui donnait à chacune de ses œuvres une quasi perfection. Sous son ciseau inspiré, loin des rudesses de la statuaire archaïque, les modèles y apparaissent alors beaux comme... des dieux. Cette part d'éternel, encore.

JEAN-LUC COATALEM,
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

SOMMAIRE

6 PANORAMA

Terre des hommes et des dieux

Voici 2500 ans, la civilisation grecque était à son apogée. De Corinthe à Samos, ses vestiges nous racontent sa glorieuse histoire. Ils nous rappellent également les croyances mystérieuses de ses habitants.

20 L'ENTRETIEN

«Nos démocraties auraient beaucoup à apprendre des Grecs»

L'historien Vincent Azoulay explique pourquoi la première démocratie de l'Histoire reste un modèle majeur.

24 LE STRATÈGE

Périclès, l'homme le plus puissant d'Athènes

Il est passé à la postérité pour avoir été le bâtisseur du Parthénon et le défenseur de la démocratie. Mais derrière la figure de ce stratège du V^e siècle avant J.-C. se dessine celle d'un chef de guerre rusé et intransigeant.

32 LE THÉÂTRE

Pourquoi tant de drames ?

Antigone, Phèdre, Médée... La société grecque a permis l'éclosion de la tragédie, en créant des personnages qui continuent à inspirer cinéastes et dramaturges. Exemples et analyse.

46 LE QUOTIDIEN

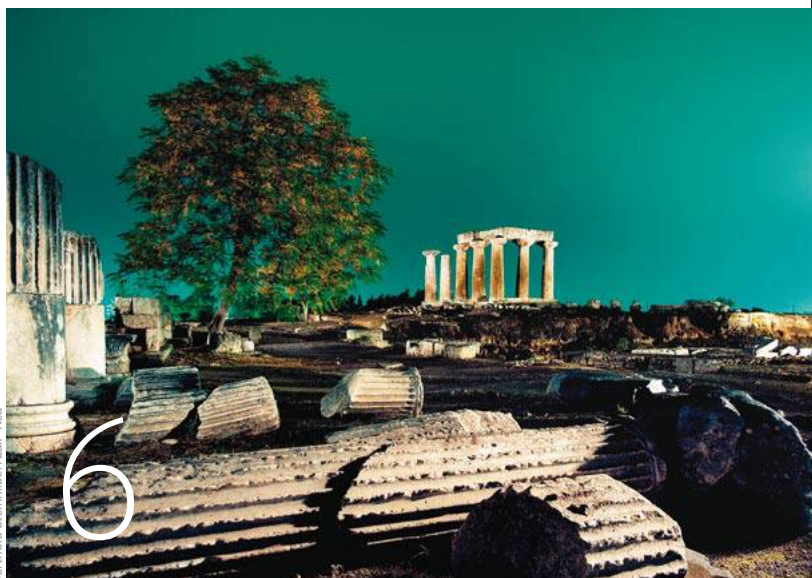
Vivre dans la cité antique

Comment les Grecs occupaient-ils leur temps entre la maison, l'agora ou le gymnase ? Nous avons reconstitué (en 3D) l'environnement de l'Athénien au siècle de Périclès.

62 LES JEUX

Le sport, plus fort que la guerre

A Olympie se déroulaient les jeux les plus importants de l'Antiquité. Un événement capable de fédérer le monde grec et, surtout, de suspendre le fracas des batailles.



Berthold Steinhilber/Laif - Réa



Mary Evans/Rue des Archives



Nimataiah/Akg-images



Akg-images



En couverture : Buste de Périclès, réalisé par le sculpteur Cresilas, V^e siècle avant J.-C., copie romaine conservée au musée du Vatican.
© Luisa Ricciarini/Leemage.

Abonnement : Encarts Welcome pack ADD/ADI + 2 encarts Tout en un Totalité Abonnés France.



72

United Archives/Leemage



Erich Lessing/Agf-images

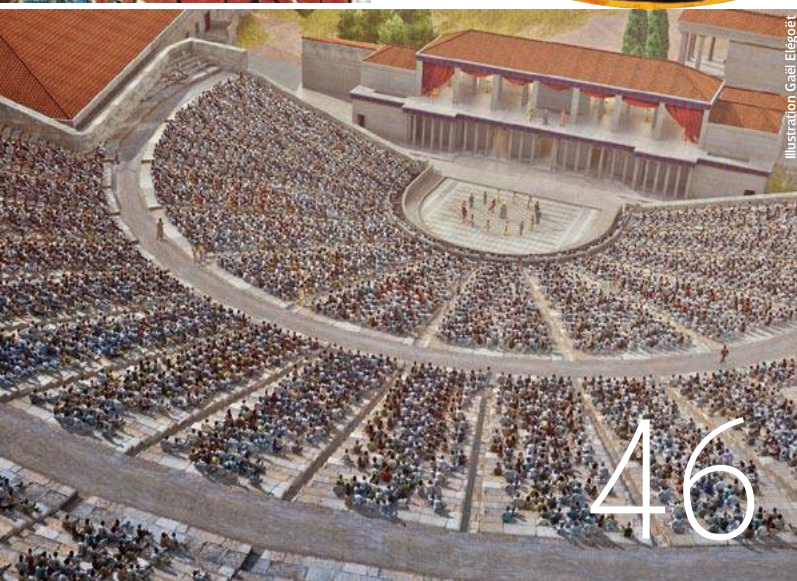


Illustration: Gaël Elégoët

46

72 LES IDÉES

Socrate, un philosophe condamné à mort

Il était le plus grand penseur d'Athènes. Mais, en 399 avant J.-C., trois citoyens déposèrent une plainte contre lui devant les juges. Retour sur l'un des procès les plus célèbres de l'Antiquité.

76 LA SOCIÉTÉ

Les femmes réduites au silence

Dans ce système patriarcal, la gent féminine était exclue de la vie citoyenne et reléguée aux tâches domestiques. Pourtant, des figures exceptionnelles ont marqué l'histoire de la Grèce.

84 L'ART

Bienvenue à Athènes-sur-Seine

Comment se familiariser avec l'art grec et comprendre son évolution ? Tout simplement en explorant les riches collections du Louvre, à Paris. Visite guidée.

99 LE CAHIER PÉDAGOGIQUE

Les clés pour comprendre la Grèce antique

- Les faits marquants.
- Les grandes figures.
- Les principales batailles.
- Le monde grec au V^e siècle avant J.-C.
- Ces 12 dieux qui ordonnaient le monde.
- Pour en savoir plus : un roman, un beau livre, des essais, des analyses et un DVD sur la Grèce antique.

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

119 RÉCIT

«Lili Marleen», la chanson qui a changé de camp

Ecrite en 1915, enregistrée en 1918, «Lili Marleen» a d'abord été un échec. Mais, en 1941, cette rengaine est adoptée par des soldats du Reich. Enfin, Marlene Dietrich en fera un succès universel.

132 À LIRE ET À VOIR

Le récit du dernier voyage de Che Guevara en Bolivie ; un essai sur Paris, ville-phare au XIX^e siècle, vue par des Américains ; une biographie de Robinson Crusoé ; la conquête de l'Afghanistan au XIX^e siècle ; une enquête sur la traque du chef d'Auschwitz ; un DVD pour comprendre la révolution tchèque de 1968.

Ce numéro GEO Histoire est vendu seul à 6,90 € ou accompagné du DVD «Les Secrets du Parthénon», un film de Gary Glassman, pour 4,90 € de plus. Vous pouvez vous procurer ce DVD seul au prix de 4,90 € (frais de port offerts pour les abonnés / 2,50 € pour les non-abonnés) en envoyant vos coordonnées complètes sur papier libre accompagnées d'un chèque à l'ordre de GEO à : GEO - 62069 ARRAS Cedex 09. Offre limitée à un exemplaire par foyer, valable en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

CORINTHE

Le port de toutes les séductions

Au V^e siècle avant Jésus-Christ, tous les chemins passaient par Corinthe ! Située sur un isthme, cette cité-Etat possédait deux ports, l'un donnant sur la mer Ionienne, vers l'Occident, l'autre sur la mer Egée, vers l'Orient. Elle contrôlait les cargaisons qui allaient de l'une à l'autre en transitant par le «diolkos», un chemin tracé sur ses terres.

Le temple d'Apollon (notre photo), construit entre 550 et 525 avant J.-C., témoigne de la puissance de Corinthe à cette époque. Hormis son rôle portuaire, la ville était célèbre pour la beauté de ses vases peints, dont Athènes imita la technique, mais aussi pour celle... de ses prostituées. Dans «La République» (publié en 380 av. J.-C.), Platon conseillait, en substance, aux jeunes garçons de se tenir loin des Corinthiennes, car elles risquaient d'être dangereuses pour leur santé.



TERRE DES HOMMES ET DES DIEUX

Voici 2 500 ans, la civilisation grecque était à son apogée. De Corinthe à Samos, d'Athènes à Olympie, ses vestiges nous en racontent la glorieuse histoire. Ils nous rappellent aussi les croyances mystérieuses de ses habitants.

PAR CYRIL GUINET, FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTES) ET BERTHOLD STEINHILBER/LAÏF-RÉA (PHOTOS)



ÉPIDAURE

On y venait pour guérir ou s'enivrer

Dans «L'Illiade» d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C.), cette petite ville jouit d'une réputation avantageuse : elle est en effet chantée comme «Epidaure aux bons vignobles». Elle abritait au V^e siècle av. J.-C. un sanctuaire consacré à Asclépios, fils d'Apollon et dieu de la médecine – il deviendra Esculape en français.

Aussi, les pèlerins malades affluaient depuis tout le monde grec, dans l'espoir d'y être guéris, en suivant un étrange rituel. Ils devaient dormir dans le temple d'Esculape, puis raconter à un prêtre les rêves qu'ils y avaient faits, car Esculape était censé les secourir en traversant leurs songes...

Le sanctuaire accueillit bientôt des compétitions athlétiques. Pour les mettre en scène, **ce magnifique théâtre** fut construit vers la fin du IV^e siècle avant J.-C.







CNOSSOS

Le pays du terrible Minotaure

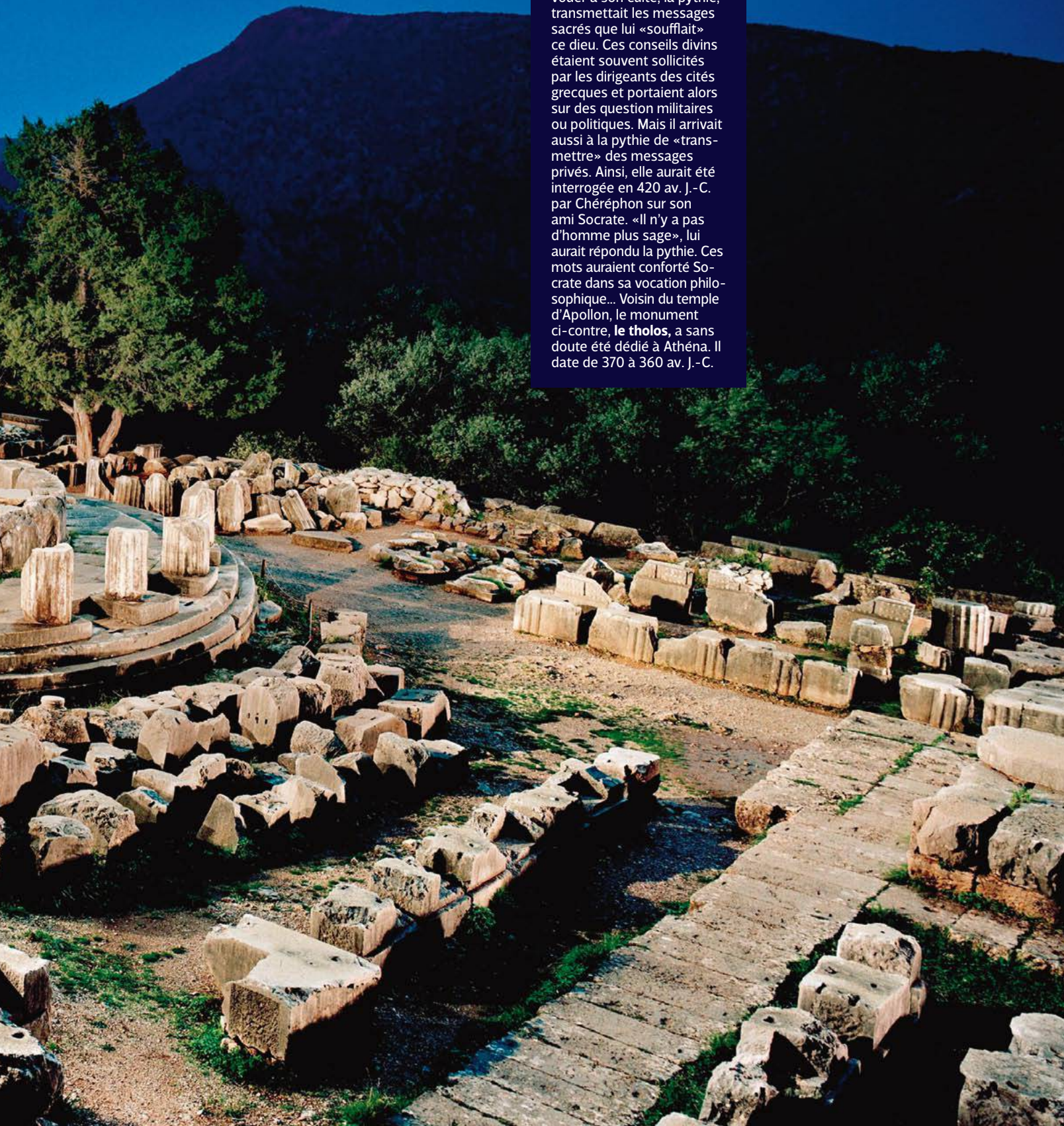
Nous voici dans la préhistoire du monde grec. Cnossos, en Crète, était la capitale de la civilisation minoenne, qui rayonna de -2700 à -1200 dans la région, avant l'avènement de la civilisation grecque. Un palais, construit en -1900, en symbolisait la puissance. Il a été restauré au XIX^e siècle. Cette fresque ornant un de ses murs évoque un sport auquel se livraient voici plus de trois mille ans les athlètes crétois : la taurocatapsie, sorte de rodéo à dos de taureau. Cette discipline était peut-être inspirée par la terrifiante légende locale liée au roi Minos, souverain légendaire de la Crète. Il aurait en effet enfermé dans un labyrinthe, à Cnossos, le Minotaure, une bête fabuleuse mi-humaine, mi-taurine, à laquelle il offrait chaque année, en sacrifice, sept garçons et sept filles d'Athènes...



DELPHES

La cité des oracles d'Apollon

C'est dans cette ville qu'Apollon faisait entendre sa voix ! Dans un temple, une jeune femme désignée par les prêtres pour se vouer à son culte, la pythie, transmettait les messages sacrés que lui «soufflait» ce dieu. Ces conseils divins étaient souvent sollicités par les dirigeants des cités grecques et portaient alors sur des question militaires ou politiques. Mais il arrivait aussi à la pythie de «transmettre» des messages privés. Ainsi, elle aurait été interrogée en 420 av. J.-C. par Chéréphon sur son ami Socrate. «Il n'y a pas d'homme plus sage», lui aurait répondu la pythie. Ces mots auraient conforté Socrate dans sa vocation philosophique... Voisin du temple d'Apollon, le monument ci-contre, **le tholos**, a sans doute été dédié à Athéna. Il date de 370 à 360 av. J.-C.





OLYMPIE

Le rendez-vous des champions

Dans la région de l'Elide, la **petite plaine** (notre photo), au pied du mont Cronion, résonne encore du souffle des athlètes antiques. Les Jeux olympiques se tenaient en ces lieux, tous les quatre ans. Consacrée à Zeus, le dieu des dieux, la cité-sanctuaire d'Olympie, qui se dressait ici, était l'un des plus importants centres religieux de la Grèce. Elle abritait un stade. Quand les jeux furent créés, au VIII^e siècle avant J.-C., on commençait par disputer une seule épreuve : la course d'un tour de piste. Celle-ci mesurait 192 mètres, c'est-à-dire, suivant la légende, l'équivalent de 600 mesures du pied du dieu Héraklès. Au fil des siècles ont été incluses d'autres compétitions, de lutte par exemple. Les gradins, dont on voit encore quelques vestiges, pouvaient accueillir près de 50 000 spectateurs.





DÉLOS

La banque des cités grecques

Au commencement était une île flottante... Délos était une soucoupe de terre dérivant sans fin. C'est Zeus qui la fixa aux fonds sous-marins pour permettre à sa maîtresse Lété d'accoucher de leurs enfants, Artémis et Apollon – loin de la jalousie vengeresse de sa femme, Héra. Dès le VIII^e siècle av. J.-C., cet îlot de 3,5 km² abrita des fêtes grandioses en l'honneur d'Apollon. Sur une terrasse inspirée des avenues monumentales d'Égypte, **ces lionnes** (douze à l'origine) gardaient symboliquement le site sacré. Outre son rôle religieux, l'île servit aussi de «banque» aux cités grecques alliées sous le nom de Ligue de Delos. Elle abritait leur fortune commune, jusqu'à ce que ce trésor soit transféré à Athènes en 454 av. J.-C., consacrant l'hégémonie de celle-ci sur la Grèce.





SAMOS

Ici régna la femme de Zeus

Héra n'avait pas le beau rôle dans la mythologie grecque... La femme de Zeus était présentée comme une virago, jalouse et querelleuse. Cela ne l'empêcha pas d'être célébrée dans de nombreux sanctuaires, en tant que déesse du mariage et de la fécondité, mais aussi garante des récoltes et de la prospérité. Ce temple, **l'héraion**, situé sur l'île de Samos où elle était censée avoir vu le jour, lui était dédié. Des 155 colonnes de cet imposant édifice, construit au VI^e siècle avant J.-C., une seule demeure, dressée sur un terrain marécageux. Non loin d'elle, d'autres vestiges viennent rappeler que Samos fut, sous le règne du tyran Polycrate (-538 à -522), l'une des plus importantes puissances maritimes de la mer Egée.



Nos démocraties auraient beaucoup à apprendre des Grecs

L'historien Vincent Azoulay explique pourquoi la première démocratie de l'Histoire reste, aujourd'hui encore, un modèle majeur. Malgré son caractère impérialiste et violent, et le fait qu'une partie de la population était exclue, voire méprisée...

GEO HISTOIRE : A quelle date peut-on fixer l'instauration des principes démocratiques à Athènes ?

Vincent Azoulay : L'instauration de la démocratie (du grec «dêmos», le peuple, et «krâtos», le pouvoir) est souvent associée à la figure de Périclès, c'est-à-dire au V^e siècle avant J.-C. Mais en fait, les germes de ce nouveau régime, inédit dans l'Histoire, apparaissent un peu plus tôt, à la fin du siècle précédent, vers 508-507, lorsque Hippias, le dernier tyran, est chassé d'Athènes et que la cité bascule dans la guerre civile. Deux grandes familles aristocratiques s'affrontent alors : les Alcéméonides, d'une part, avec à leur tête un homme politique nommé Clisthène, et, d'autre part, le clan d'un aristocrate nommé Isagoras. Le coup de génie de Clisthène – c'est l'historien Hérodote (482-vers 420) qui le rapporte – est de s'appuyer sur le peuple pour prendre l'ascendant sur la partie adverse. Il va ensuite, au nom de l'égalité entre les citoyens, mettre en place une série de réformes qui vont créer non pas la démocratie, mais les conditions de cette démocratie, dans lesquelles le peuple va pouvoir exercer directement la souveraineté.

Quels sont les principaux piliers de ce système ?

Parmi les principes mis en place sous Clisthène se trouve la possibilité pour tous les citoyens de devenir magistrats (qui gèrent les affaires courantes et veillent à l'application des lois). Et de mettre fin à la mainmise de l'aristocratie sur le pouvoir. Auparavant, les grandes familles athéniennes avaient, par le biais de leurs richesses, une influence souvent prépondérante sur des citoyens plus humbles, qu'ils aidaient à vivre en les nourrissant, et ces citoyens, en échange, votaient pour eux. Les réformes de Clisthène consistent à casser ces clientèles aristocratiques en redistribuant la population dans une nouvelle organisation administrative, par tribus. Ce principe va ainsi permettre de mélanger des habitants de la côte, composée de commerçants, avec le noyau urbain de la cité, mais aussi avec les agriculteurs de la montagne et de la plaine. C'est une vraie révolution : un peu comme si l'on brassait aujourd'hui les populations de Sarcelles et de Neuilly au sein d'un redécoupage électoral ! Ces dix tribus vont élire les dix «stratèges» (qui exercent le pouvoir exécutif), un par tribu, qui auront pour ●●●

Vincent Azoulay

Ce spécialiste de la Grèce classique, maître de conférences à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée, est notamment l'auteur de la remarquable biographie «Périclès, la démocratie athénienne à l'épreuve du grand homme», (éditions Armand Colin, 2010).



●●● charge de commander l'armée athénienne, mais aussi de participer aux débats au sein de l'Assemblée, le lieu cardinal de la démocratie, là où se prennent toutes les décisions.

Pourquoi la figure de Périclès est-elle encore si importante aujourd'hui ?

Parce qu'il est associé à la construction de monuments que tout le monde visite encore aujourd'hui (en particulier le Parthénon) et parce que, aussi, c'est sous son impulsion, en 457, que les magistratures les plus prestigieuses sont réellement ouvertes à tous les citoyens, sans distinction. Car, malgré les réformes de Clisthène, il demeurait encore des barrières qui empêchaient les Athéniens pauvres d'accéder à certaines fonctions. Ces derniers hésitaient en effet à se présenter aux tirages au sort de peur de perdre des journées de travail en se mettant au service de la cité. La plus grande réforme de Périclès, celle qui pose les fondements de la démocratie athénienne, c'est la mise en place du «mishos», la première indemnité de participation à la vie civique. D'abord pour les juges des tribu-

naux, qui sont l'une des institutions essentielles de la démocratie athénienne, et ensuite, pour ce conseil de 500 membres, la «Boulè», à raison de 50 par tribu.

Ces citoyens pauvres ne rechignaient-ils pas à se mêler à des débats qui nécessitaient une rhétorique, un savoir particuliers ?

Il existait un droit fondamental dans la démocratie athénienne que l'on appelle «l'isègoria» : l'égalité de parole. Chacun pouvait, lors des procès, s'exprimer librement et durant le même laps de temps, que l'on mesurait avec des clepsydras, des horloges à eau. Ce droit restait cependant virtuel pour la plupart des citoyens : les orateurs, ceux qui montaient à la tribune, qui haranguaient leurs concitoyens, étaient souvent des notables. Car ce n'était pas un exercice sans risque. Tous les orateurs étaient sous contrôle juridique et étaient responsables des propositions qu'ils exprimaient. Si ça se passait mal, ça se terminait devant les tribunaux... Ils pouvaient être sanctionnés, et seul un petit nombre d'Athéniens ayant les capacités rhétoriques et suffisamment de courage montaient à

la tribune. En revanche, le peuple, assez massivement, participait aux décisions au sein de la Boulè, en votant les propositions qui étaient faites par les orateurs. Par sa présence à l'Assemblée, dans les tribunaux et au conseil, le peuple était malgré tout véritablement actif dans cette démocratie.

Parmi les dix stratèges, un «leader» se dégageait-il ?

Pendant longtemps, on a cru que ces dix stratèges n'étaient pas forcément sur un pied d'égalité, qu'il y en avait un qui exerçait un rôle éminent au sein du collège. Et, bien entendu, on a associé les grandes figures, dont celle de Périclès, à cette position particulièrement éminente. Pourtant, en décryptant attentivement les sources, il semble que ce ne soit pas le cas. Si Périclès s'est illustré, c'est davantage pour son aura, sa vision et ses capacités rhétoriques, que pour des raisons institutionnelles. Il a été stratège au moins une quinzaine de fois et treize fois d'affilée. Ce qui explique son influence tout comme son exceptionnelle longévité, c'est sa capacité à se mettre entièrement au service de la cité. L'homme privé disparaît presque complètement. A partir du moment où Périclès devient stratège, il agit comme s'il était sans famille : il refuse même de se rendre aux obsèques de ses proches. Il évite aussi soigneusement les banquets privés, institutions de l'Athènes archaïque et classique où se retrouvent les élites de la cité pour discuter politique, voire fomenter des complots. En marquant clairement la limite entre «oikos» et «polis», entre sphère privée et espace public, et en s'affranchissant de cérémonies où chacun fait étalage de sa puissance, de sa richesse ou de son réseau, Périclès se rend insoupçonnable.

Périclès serait-il le premier homme politique moderne ?

C'est en tout cas quelqu'un qui soigne énormément ses apparitions publiques et ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui sa «communication». Les écrits de Thucydide, historien contemporain de Périclès, nous ont rapporté toute une série de grands discours qui dévoilent la

Tout juste rentré d'un voyage en Grèce, Vincent Azoulay reçoit chez lui deux journalistes de GEO Histoire, et revient sur les principes fondateurs de la démocratie athénienne au moment où la cité rayonnait sur toute la Grèce par sa puissance et sa culture.



Franck Ferville / Agence Vu

puissance de la rhétorique péri-cléenne. Il savait accrocher le peuple, le tenir en haleine et, éventuellement, orienter ses décisions à l'Assemblée. Platon, l'un de ses critiques les plus virulents, l'accusera d'ailleurs plus tard d'être un dangereux démagogue corrupteur de foule. Par ailleurs, sa façon d'intervenir, de se tenir, de mettre sa main dans son manteau, de garder un visage toujours imperturbable – il avait la réputation de ne jamais rire –, tous ces éléments ont construit son aura. Sans compter que Périclès savait de toute évidence manœuvrer. Par exemple, il avait le don de se faire désirer, en n'apparaissant que rarement à l'Assemblée. Et n'hésitait pas à déléguer la parole à des subordonnés, qui allaient concentrer sur eux les critiques. Il faut comprendre que, dans la Grèce antique, il n'y a pas de partis. Dans un contexte très fluctuant où l'Assemblée peut se retourner en une séance, c'est un exploit d'avoir pu exercer une influence aussi durable.

Les politiciens athéniens pouvaient être bannis du jour au lendemain...

Il s'agissait d'un mode de défense de la démocratie imaginé par les Athéniens pour empêcher le retour de la tyrannie : l'ostracisme. Cela permettait de se débarrasser d'un homme jugé particulièrement puissant, ou même simplement supérieur aux autres, et dont on pensait qu'il pourrait être tenté de confisquer le pouvoir à son profit. Dans les faits, le peuple athénien souverain décidait en deux phases : chaque année, un premier vote déterminait si, oui ou non, il y aurait une procédure d'ostracisme. Dans l'affirmative, un second vote était organisé dans lequel on invitait tous les Athéniens à inscrire sur un tesson de céramique, un «ostrakon» – ce qui a donné le nom d'ostracisme – le nom de l'homme qu'ils souhaitaient voir éloigné pour une durée de dix ans. Pour que l'ostracisme soit validé, il fallait qu'il y ait au moins 6 000 votants. En revanche, les électeurs n'étaient pas obligés de motiver leur vote, même si l'on a retrouvé parfois des accusations sur des ostracons. Certains hommes politiques ont ainsi été attaqués pour adultère, d'autres

“ Pour la première fois dans l'Histoire, un peuple remettait en cause ses propres lois ”

pour être des «éleveurs de chevaux». Ce qui peut paraître banal, mais pour posséder des chevaux dans la Grèce de cette époque, il fallait avoir beaucoup d'argent, et donc être potentiellement soupçonné de corruption.

Athènes est-elle plus «démocrate» que nos sociétés modernes ?

D'une certaine façon, c'est un système moins démocratique que le nôtre. La démocratie athénienne ne concerne que 20 % de la population. Sont exclus du système et des droits politiques les jeunes et surtout les femmes, mais aussi les «métèques», c'est-à-dire les étrangers résidant à Athènes. Et, bien entendu, les esclaves qui, eux, sont exclus de tout et même de la possession de leur propre corps, puisqu'ils sont traités comme des objets. Elle est beaucoup plus démocratique, en revanche, lorsqu'on considère ceux qui ont accès aux institutions. Parce qu'il s'agit d'une démocratie directe, et non pas représentative, comme la nôtre. Tout le monde peut en faire partie, par tirage au sort – l'élection étant considérée par les Grecs comme un principe aristocratique, puisqu'on choisit. Dans le cas du tirage au sort, ce sont, d'une certaine façon, les dieux qui choisissent, et tout le monde a les mêmes chances. Si l'on prend le point de vue d'un Athénien du milieu du V^e siècle, un Français de 2014 ne vit pas en démocratie, mais dans une oligarchie plébiscitaire, sanctionnée par des votes plus ou moins périodiques. D'autre part, le système athénien paraît aussi plus démocratique, parce que le contrôle exercé sur ceux qui ont le pouvoir est beaucoup plus fort que celui qu'on connaît aujourd'hui. A Athènes, tous les magistrats, tirés au sort ou élus, doivent subir ce qu'on appelle une «reddition de comptes» : on vérifie s'ils ont exercé

leur mandat de façon respectable et s'ils n'ont pas été corrompus. Durant leur mission, tous les élus peuvent être relevés d'office. Et c'est d'ailleurs ce qui arrive à Périclès en 429, juste avant sa mort (430-429), parce que les Athéniens ne sont pas satisfaits du cours de la guerre. En plus des procédures institutionnelles, il existe d'autres formes de contrôle des élites et des magistrats, qui sont d'ordre culturel : au théâtre, on se moque des dirigeants devant tous les Athéniens. Cela existe encore de nos jours, mais c'était plus violent à l'époque. Nos satiristes modernes sont bien ternes par rapport à ce qu'Aristophane et ses amis pouvaient déverser comme insultes sur les hommes politiques athéniens ! Face à de telles contraintes, les dirigeants devaient donc s'ajuster sur les désirs du peuple, au risque d'être balayés comme des fétus de paille.

Peut-on tirer une leçon du «miracle» démocratique athénien ?

La Grèce antique aurait beaucoup à apprendre à nos sociétés modernes. Parler de «miracle démocratique» athénien est peut-être excessif mais, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une communauté avait décidé de remettre explicitement en cause ses propres lois et ses fondements normatifs. Elle nous enseigne que, lorsque la démocratie n'est plus saisie comme un processus sans fin, elle se vide peu à peu de son sens. La Grèce a posé un «germe» qui nous rappelle que nous ne sommes peut-être pas si démocrates que nous le croyons, que les formes de contrôle sur les élites sont actuellement vraiment limitées, et que la participation active des citoyens, qui définit la démocratie athénienne, est aujourd'hui à l'état de relique. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR
CYRIL GUINET ET FRÉDÉRIC GRANIER**

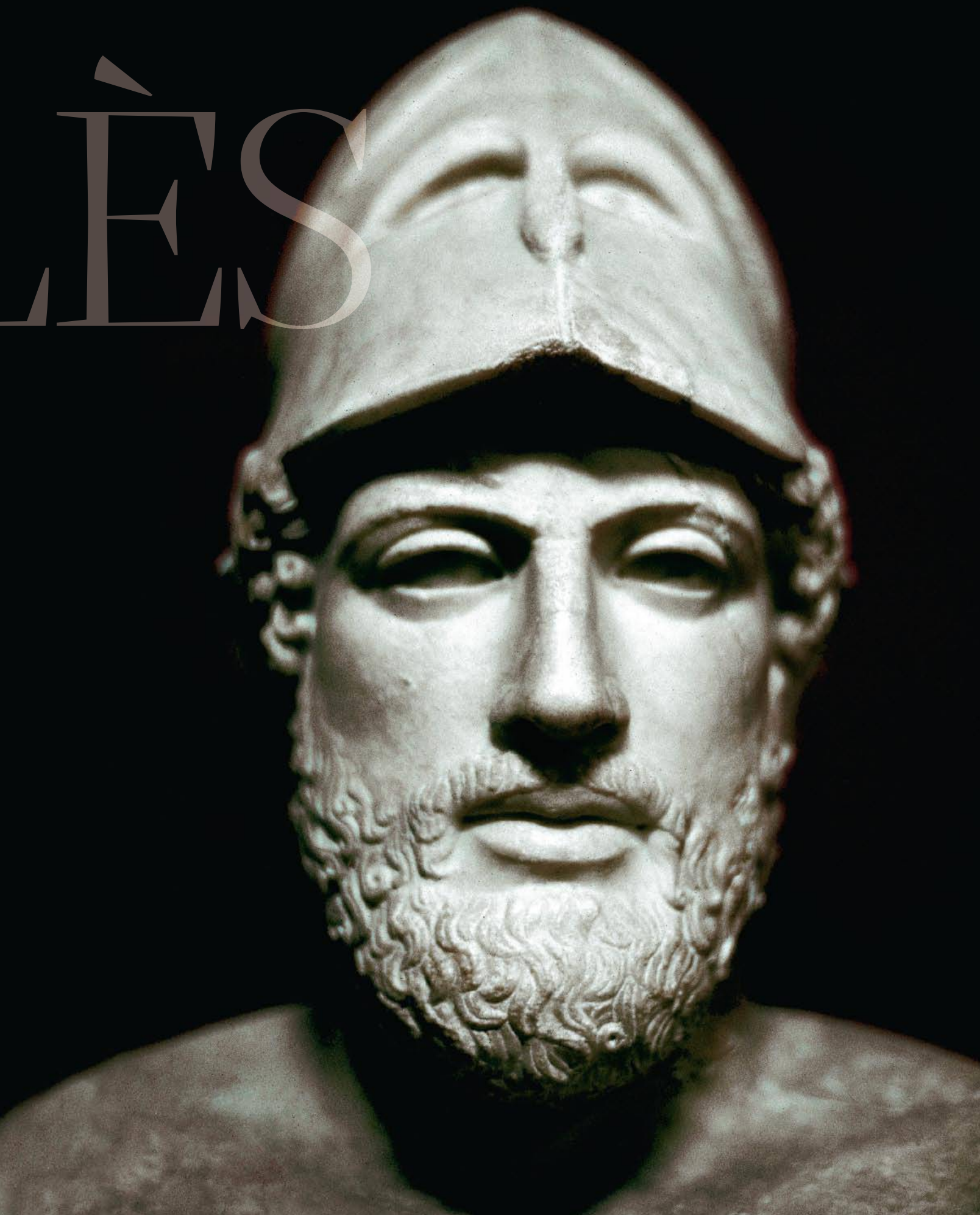
PÉRICLE

L'HOMME LE PLUS PUISSANT D'ATHÈNES

Il est passé à la postérité pour avoir été le bâtisseur du Parthénon et le défenseur de la démocratie. Mais derrière la figure de ce stratège du V^e siècle av. J.-C. se dessine celle d'un chef de guerre rusé et intransigeant.

Comme sur ce buste réalisé par le sculpteur Cresilas (V^e siècle av. J.-C.), exposé aujourd'hui au musée du Vatican, Périclès est toujours représenté avec son casque de stratège, probablement pour dissimuler son crâne proéminent (son surnom était «tête d'oignon»).

LES



PÉRICLÈS, EN BREF

Vers 494 av. J.-C.

Naissance à Cholargos (au nord d'Athènes).

461 av. J.-C.

Après une première tentative infructueuse, il parvient à faire bannir Cimon, son principal rival politique.

448 av. J.-C.

Conduit l'armée athénienne contre Delphes.

447 av. J.-C.

Lance la construction du Parthénon, qui durera neuf ans.

440 av. J.-C.

Ecrase la révolte à Samos.

429 av. J.-C.

Réélu stratège, il meurt la même année.

Lorsqu'il descend de la tribune, l'homme au front proéminent et au menton mangé par une courte barbe bouclée est acclamé par la foule en liesse. Tous se pressent autour de lui, les femmes lui ceignent la tête de couronnes et de banderoles. Un athlète ? Un héros ? Non, un homme politique : Périclès, 55 ans, stratège d'Athènes, c'est-à-dire un des dix grands magistrats élus de la cité, qui, en cet hiver de l'année 439 avant J.-C., vient de faire vibrer ses concitoyens en prononçant un discours en hommage aux soldats morts à la guerre. Son prestige est alors immense et son influence si importante que, des siècles plus tard, on surnommait cette période de l'histoire «le siècle de Périclès». Peu d'hommes ont connu un tel privilège.

C'est dans un climat instable et violent que Périclès voit le jour, aux alentours de 494, dans les faubourgs nord d'Athènes. L'expansionnisme du puissant Empire perse menace alors les cités grecques. L'enfant Périclès grandit au rythme de ces guerres dites «médiques» (du nom des Mèdes, un peuple de Mésopotamie que les Grecs confondaient avec les Perses). Invariablement, printemps et automne ramènent les combats, avec son lot de soldats ennemis qui mettent le feu aux blés et dévastent les oliviers de la cité. Le père de Périclès, Xanthippe, est un homme politique influent, un chef de guerre qui s'est illustré par sa bravoure contre les Perses. Par sa mère, Agaristè, il descend d'une famille illustre, les Alcéméonides, qui ont participé à la chute des tyrans et à l'établissement d'un système démocratique dans la cité.

Issu d'une grande famille athénienne, il est propulsé à 22 ans dans la vie publique

Le jeune homme reçoit une éducation soignée, digne de son rang, dispensée, entre autres, par le philosophe Anaxagore de Clazomènes. Est-ce avec ce maître, qui prétendait que l'intelligence était la cause de l'univers, que Périclès comprend que l'esprit peut être plus fort que le muscle ? Toujours est-il que, selon les sources antiques, il délaisse l'exercice physique au profit de l'art de la rhétorique. Plutarque (v. 50 – v. 125), dans sa «Vie de Périclès» – qui reste une des sources majeures encore utilisées aujourd'hui par les historiens –, prête ces propos à un camarade du futur stratège : «Quand je lutte avec Périclès et que je le jette à terre, il conteste en prétendant qu'il n'est pas tombé, et il remporte la victoire, car il fait changer d'avis même ceux qui l'ont vu tomber.»

Fort de ses aptitudes et de la position de sa famille dans la cité, Périclès est propulsé très jeune dans la vie publique. Il a 22 ans à peine lorsqu'il parade en bonne place dans la procession qui ouvre les réjouissances des Grandes Dionysies, fêtes reli-

La puissance du verbe

Passé maître dans l'art de la rhétorique, Périclès devient le plus convaincant des stratèges de son temps. Dans ce tableau de l'Allemand Philipp von Foltz («L'Epoque de Périclès», 1852), on le voit déclamer «l'oraison funèbre» dédiée aux victimes de la guerre du Péloponnèse.



gieuses qui se déroulaient chaque année au printemps. Il porte le titre de «chorège», c'est-à-dire un riche citoyen chargé de recruter et d'entretenir un chœur pour une pièce de théâtre. C'est une façon, dans la Grèce antique, de montrer sa richesse, son prestige, et de faire applaudir son nom avec celui d'un poète. Les largesses du jeune Périclès permettent de financer la représentation des «Perses», d'Eschyle, et font monter sa cote de popularité.

On perd plus ou moins la trace du jeune Athénien après ces cérémonies. Seule certitude, il part combattre durant plusieurs années au sein de l'armée. Ce n'est que dix ans après son apparition lors des Grandes Dionysies que Périclès fait son entrée



dans la vie politique, en 463 av. J.-C. Il prend alors la parole en public et accuse Cimon, stratège très influent et chef de la faction conservatrice, d'avoir touché des pots-de-vin de la part d'ennemis de la cité. Cette interpellation n'aura pas de suite : les aristocrates qui siègent à l'Aréopage, l'institution chargée d'examiner les comptes du stratège, soutiennent fidèlement le rival de Périclès. Malgré tout, le jeune homme s'est fait remarquer...

Très vite, l'horizon politique se dégage pour Périclès, comme le raconte Vincent Azoulay dans sa biographie «Périclès, la démocratie athénienne à l'épreuve du grand homme» (éd. A. Colin, 2010). En 462-461, on le retrouve au côté d'Ephialte, ●●●

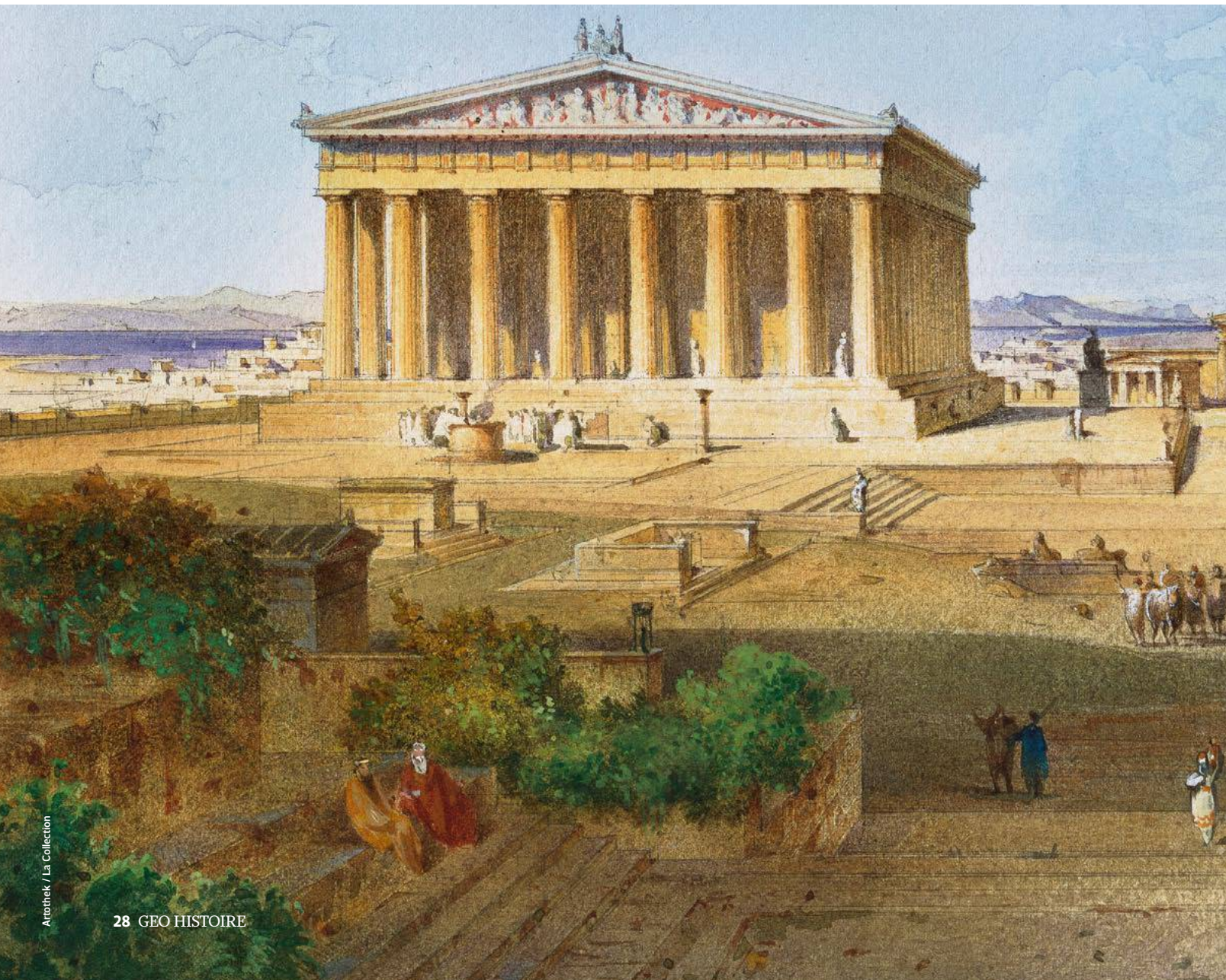
SON INFLUENCE FUT SI GRANDE QUE L'ON PARLE ENCORE DE «SIÈCLE DE PÉRICLÈS»

L'ère des grands travaux

Afin de rendre son éclat à une cité décimée par les Perses, Périclès fait édifier le Parthénon dès 447 av. J.-C. (à gauche sur cette aquarelle réalisée par Ludwig Lange en 1851), pour commémorer les guerres médiques, ainsi que l'immense statue d'Athéna.

●●● un homme politique très influent, respecté pour son courage lors des guerres médiques, et fervent démocrate. Ce dernier réforme les institutions. L'aristocratique Aréopage, jugé trop conservateur, se voit dépouillé de la plupart de ses prérogatives au profit de l'Assemblée, du Conseil et des tribunaux, institutions populaires où siègent les citoyens. Lorsque Ephialte meurt assassiné (les circonstances du crime ne sont pas connues), Périclès prend sa succession et s'impose bientôt comme «l'homme le plus influent d'Athènes», selon les mots de l'historien Thucydide. A partir des années 450, les Athéniens le réélisent une quinzaine de fois stratège, magistrature essentielle depuis laquelle il domine la vie politique durant une vingtaine d'années. Avec les neuf autres magistrats élus comme lui, Périclès

commande aux armées et participe aux débats à l'Assemblée, où sont prises les décisions. C'est là qu'il argumente pour convaincre le peuple de la nécessité de préserver l'hégémonie athénienne sur le monde grec, sans pour autant chercher à l'augmenter. Selon lui, les guerres médiques terminées, le péril perse est écarté, mais les alliances créées par la ligue de Délos, une coalition de cités grecques pour lutter contre l'envahisseur, doivent coûte que coûte perdurer. Or, les révoltes se multiplient. Les cités renâclent à payer le lourd tribut que leur impose Athènes au nom d'une cause disparue, et se rebellent. A plusieurs reprises, Périclès obtient de l'Assemblée un mandat pour les réprimer militairement. Le stratège se comporte alors en chef de guerre sans pitié. Ainsi, il révoque tous les droits



IL RÉPRIME SANS PITIÉ LES CITÉS QUI NE SE PLIENT PAS À SON AUTORITÉ

de la ville d'Histiée, qui avait massacré l'équipage d'une triade athénienne, et la transforme en clérouquie (colonie militaire). Des citoyens athéniens en armes partent s'y installer, et les fruits des récoltes des autochtones sont confisqués au profit des premiers. Dans plusieurs autres cités alliées, le stratège envoie stationner des garnisons militaires.

En 440, l'île de Samos, dans la mer Egée, remet elle aussi en cause l'autorité d'Athènes. Sans attendre, Périclès dépêche la flotte. Dirigeant personnellement l'opération militaire destinée à remettre la cité rebelle dans le droit chemin, il préfère, comme à son habitude, installer un long siège militaire plutôt que de lancer ses troupes dans une attaque qu'il juge hasardeuse et coûteuse en vies humaines. Durant les huit mois que va durer ce siège, le stratège ●●●





Blanchetti / Leemage

Une guerre de trente ans

Cette gravure de 1893 retrace la bataille de Potidée, au cours de laquelle Socrate (au centre) aurait sauvé la vie d'Alcibiade, neveu de Périclès.

Opposant Athènes à Corinthe, cet épisode ouvre la guerre du Péloponnèse qui allait durer trente ans et voir s'affronter toutes les cités grecques.

ARCHIDAMOS, UN AMI TROP COMPROMETTANT

Les terribles guerres contre les Perses ou encore celle du Péloponnèse feraient presque oublier que les Grecs ont fait de l'hospitalité et de la courtoisie des valeurs fondamentales. A une époque où les cités grecques, Athènes en tête, sont avant tout soucieuses de leur cohésion interne et encouragent peu les relations avec les personnes extérieures, l'un des rares outils diplomatiques demeure la «xenia» : une obligation morale entre deux individus – on les appelle alors des «xenoï» – de cités éloignées, qui s'échangent des biens ou des services, se reçoivent mutuellement, s'offrent des cadeaux...

C'est avec Archidamos, de la famille spartiate des Eurypontides, que Périclès, membre de la famille athénienne des Alcéméonides, va nouer ces relations privilégiées. Mais tout se complique lorsque Archidamos devient le roi de Sparte, que Périclès s'impose comme le stratège d'Athènes, et que les tensions

entre les deux cités s'intensifient, vers 430 avant J.-C. La xenia liant les deux amis devient alors suspecte aux yeux de leurs peuples respectifs. Les hésitations d'Archidamos à entrer dans une guerre à l'issue incertaine (notamment du fait de la domination d'Athènes sur la mer) sont ainsi vues d'un mauvais œil par les Spartiates, connus pour leur tempérament guerrier. Ces derniers soupçonnent leur chef de retarder l'attaque de l'Attique pour laisser le temps aux Athéniens de mettre leurs biens à l'abri.

C'est d'ailleurs la thèse de l'historien Gabriel Herman dans son ouvrage, «Ritualised Friendship and the Greek City», édité en 1987 par Cambridge University Press (non traduit en français), qui semble accréditer le poids de la xenia dans la prise de décision du chef. De son côté, le stratège athénien subit le même type d'accusation dans une cité où le poids des rumeurs peut rapidement balayer un dirigeant et le mettre à l'écart pendant dix ans. Périclès sait qu'il ne peut pas subir un nouveau scandale : accusé par ses rivaux d'avoir déclenché la guerre du Péloponnèse pour complaire à sa compagne à la réputation controversée, Aspasia, originaire de la cité de Milet, c'est par miracle qu'il a pu conserver son poste de stratège. Alors que les troupes

de Sparte avançaient vers Athènes, Archidamos ordonne à ses troupes de saccager les terres, mais d'épargner les domaines de Périclès, auquel il reste toujours lié par la xenia... Un cadeau empoisonné : Périclès, conscient que son xenoï ne s'attaquerait pas directement à lui, prend donc une décision solennelle.

En 431, replié derrière les enceintes de la cité aux cotés de ses concitoyens, Périclès, à l'approche des troupes du Péloponnèse, «déclara aux Athéniens dans l'Assemblée qu'Archidamos était son hôte, mais que, pour éviter que ces relations puissent porter préjudice à la cité, au cas où l'ennemi ne saccagerait pas ses propriétés et ses villas, il en faisait abandon à l'Etat ; ainsi, sur ce point, nul soupçon ne pourrait l'atteindre», relate Plutarque dans sa «Vie de Périclès». On imagine la scène : d'un côté, les Athéniens pleurant le sacrifice des blés de l'Attique abandonnée au saccage. Et de l'autre, Périclès, espérant secrètement que ses terres à lui ne soient pas épargnées... Entre les deux xenoï, s'illustre ainsi la tension entre lois du cœur et raison d'Etat, au cœur des plus belles tragédies écrites à la même époque.

●●● doit faire face aux vives critiques de ses concitoyens, qui, «irrités de ces délais, réclament le combat», comme le raconte Plutarque. Périclès doit déployer tout son art de la rhétorique pour les faire patienter. A une époque qui glorifie le combat héroïque, la prudence militaire de Périclès relève de l'audace politique. Après la victoire athénienne, les habitants de Samos doivent «abattre leurs murailles, remettre les trières (galères de combats) dont ils disposaient encore, et rembourser le coût de la guerre que les Athéniens avaient engagée», raconte encore Plutarque.

En plus de mater la rébellion de ses alliés, Périclès s'emploie à renforcer l'hégémonie d'Athènes sur le monde grec dans le domaine militaire et du commerce. Avec une stratégie : la domination par la mer, initiée par ses prédécesseurs. Et une chasse gardée : la mer Egée, sous domination athénienne. Au cœur de son dispositif militaire, Périclès ordonne la consolidation des «Longs Murs» édifiés par Cimon, des remparts protégeant une route faisant la jonction entre Athènes et le port du Pirée. La cité devient ainsi un îlot terrestre fortifié relié à la mer, d'où débarquent les denrées indispensables aux habitants. Quant aux pourtours de la mer Egée, ils sont sécurisés par des garnisons et des colonies dont le stratège multiplie les installations. Les sites d'Imbros, Skyros et Thasos, où les bateaux chargés de céréales font régulièrement étape, sont particulièrement surveillés. Au large, la flotte fait régner l'ordre d'Athènes, permettant aux trières rapides de la cité d'effectuer leurs circuits réguliers pour percevoir le tribut des alliés, sans courir le risque d'être attaquées.

Dans le domaine du commerce, Périclès renforce l'emprise d'Athènes en imposant aux alliés la monnaie athénienne, ainsi que celui du système de poids et mesures de la cité. «Nous voyons arriver chez nous, grâce à l'importance de la cité, tous les produits de la terre : les biens venus du reste du monde sont autant à nous, pour en jouir, que ne le sont les biens fournis par notre pays», se félicite Périclès sous la plume de Thucydide.

Sparte et ses alliés s'efforcent de contenir la volonté de puissance d'Athènes

Cette hégémonie commence pourtant à se fissurer. En 431, Périclès, alors âgé de 63 ans, affronte l'hostilité du monde grec envers cet Empire qu'il a tenté de consolider durant vingt ans. Des voix s'élèvent notamment du côté de Sparte. Archidamos, roi de cette cité connue pour le courage de ses guerriers, clame que la Grèce, «en haine d'Athènes», souhaite le succès de l'entreprise de Sparte. Depuis la fin des guerres médiques, en effet, Sparte, inquiète de la puissance de sa rivale, s'efforce de la contenir. Elle a réuni tous ceux qui partagent son hostilité envers la cité de Périclès au sein du Péloponnèse, et les deux ennemies s'affrontent le plus souvent par alliés interposés. En 431, la confrontation devient directe. Sparte, sollicité par Corinthe, membre de la

AU CŒUR DE SON DISPOSITIF DÉFENSIF : LA MER ÉGÉE ET LES «LONGS MURS»

ligue du Péloponnèse et en conflit avec Athènes, adresse un ultimatum à cette dernière. Périclès déclare alors aux citoyens : «Mon opinion, Athéniens, est qu'il ne faut pas céder aux Péloponnésiens...» Le stratège les convainc de miser sur la puissance maritime pour faire échec à l'armée terrestre de la ligue adverse, supérieure en nombre. «Il répéta les conseils qu'il avait déjà donnés : il fallait se préparer à la guerre, transporter à la ville ce qui se trouvait à la campagne, ne pas faire de sortie pour livrer bataille, au contraire, se réfugier à l'intérieur de la ville et la défendre, donner tous ses soins à la flotte, qui faisait la force d'Athènes», rapporte Plutarque. A l'été, lorsque l'ennemi pénètre en Attique, il trouve des terres désertées : le bétail a été conduit en Eubée, la deuxième plus grande île de la mer Egée, au large de l'Attique, et les paysans se sont réfugiés derrière l'enceinte de la ville d'Athènes. Le ravitaillement se fera par la mer, où Athènes reste maîtresse. Depuis la cité assiégée, Périclès expédie les «hippeis», la cavalerie, attaquer l'envahisseur par surprise. La stratégie de Périclès semble porter ses fruits quand les Péloponnésiens évacuent l'Attique.

Las, l'été suivant, au moment où les soldats d'Archidamos reviennent à l'attaque, une épidémie de peste se déclare à Athènes. Un quart des habitants meurt et «l'homme le plus influent d'Athènes» voit son commandement contesté par les Athéniens. Face à leur colère, Périclès convoque alors une assemblée extraordinaire. «Supportez donc avec résignation les maux qui nous viennent des dieux, et avec courage, ceux qui nous viennent des hommes», lui fait dire Plutarque. Les citoyens se laissent convaincre de poursuivre la guerre. Puis, à bout de résistance face à la guerre et à la maladie, les Athéniens se détournent du stratège, le démettent de ses fonctions, avant de le rappeler, dans un ultime revirement. «On l'estimait le plus capable de remédier à la situation critique de l'Etat», commente Plutarque. Il n'aura pourtant pas le temps de savourer son retour en grâce : c'est dans sa fonction de stratège que Périclès meurt quelques mois plus tard, à l'automne 429 avant J.-C., emporté par l'épidémie, comme ses concitoyens pour lesquels il s'était battu. ■

ANNE DAUBRÉE

POURQUOI TANT DE DRAMES ?

Antigone, Phèdre, Médée... La société grecque a permis l'éclosion de la tragédie en créant des personnages qui continuent à inspirer cinéastes et dramaturges. Exemples et analyse.



En 1957, Tyrone Guthrie transpose au cinéma «Œdipe roi», de Sophocle. Et choisit de faire porter à ses acteurs des masques, comme il était de coutume dans la Grèce antique.

MÉDÉE

La femme bafouée

L'histoire débute dans la cité de Corinthe. Maudite par le destin, répudiée par son époux, Médée «gît sans nourriture, abandonnant son corps aux chagrins, consumant tous ses jours dans les pleurs». Sa nourrice s'inquiète : «Je crains d'elle quelque résolution étrange : violente est son âme ; elle ne supportera pas d'être maltraitée ; je la connais et je tremble.» Le spectateur athénien du V^e siècle av. J.-C. connaît lui aussi les aventures précédentes de Médée. Dans sa «Théogonie» écrite au VIII^e siècle av. J.-C., le poète Hésiode lui a déjà présenté cette héroïne. Elle est la petite-fille du Soleil et de l'Océan. Son père est Aïétès, roi de Colchide. Aïétès est le gardien d'un fabuleux trésor, la Toison d'or, convoité par un groupe de héros voyageurs grecs, les Argonautes. Le souverain de Colchide feint d'accepter de leur donner la Toison, à condition qu'ils surmontent une série d'épreuves. Or, celles-ci sont irréalisables... Mais Médée, magicienne redoutable, utilise ses dons pour faire triompher Jason, le chef des Argonautes, dont elle s'est follement éprise. Les amants prennent la fuite avec le trésor et se réfugient à Corinthe. Médée donne deux fils à Jason, avant que celui-ci ne la répudie pour épouser Créuse, la fille du roi corinthien.

Bafouée, humiliée, ivre de douleur, elle ourdit une terrible vengeance. Plutôt que de tuer

«MÉDÉE» UN PLAIDOYER FÉMINISTE ?

AUTEUR : Euripide

CRÉATION : 431 av. J.-C.

L'HISTOIRE : Médée laisse éclater sa colère lorsqu'elle découvre que Jason va se remarier avec la fille du roi Créon... Longtemps présentée par la mythologie comme victime des desseins des dieux, Médée devient, avec Euripide, l'incarnation du libre arbitre. Il dénonce, en creux, la condition féminine dans la Grèce antique.

AGIP / Rue des Archives

Jason, elle s'en prend à ce qu'il a de plus cher, sa nouvelle épouse et les enfants qu'elle-même lui a donnés. Elle offre une tunique empoisonnée à Créuse puis, de ses mains, égorge ses propres fils.

Euripide a fait de Médée, épouse répudiée, un personnage complexe, ambivalent, à la fois profondément humain et totalement monstrueux. Lorsqu'elle dénonce la condition de la femme mariée, le chœur (voir son rôle dans la tragédie grecque, p. 44) l'approuve. Mais ne pouvant





A la Scala, en 1953, Maria Callas sidère les spectateurs par son interprétation hantée de Médée, dans l'opéra de Luigi Cherubini (photo). Elle reprendra le rôle seize ans plus tard, dans le film éponyme de Pier Paolo Pasolini.

ensuite la dissuader d'accomplir son infanticide, il ne peut finalement que la rejeter.

De l'Antiquité à nos jours, la figure sombre de Médée a marqué l'imaginaire occidental. Avec un pouvoir de fascination intact, elle a inspiré des centaines d'œuvres, des poètes tragiques romains à Pier Paolo Pasolini (qui réalisa en 1969 un film, avec Maria Callas dans le rôle-titre). En 1996, Christa Wolf l'a réhabilitée en résistante face à l'appareil d'Etat de l'ex-RDA. Pour cet écri-

vaine allemande, c'est sa condition de femme libre et étrangère qui continue de faire de Médée un scandale. La psychanalyse s'est également intéressée à cette femme qui terrifie les hommes, retournant contre eux l'arme de la reproduction et les privant de descendance. La psychologie moderne a d'ailleurs forgé le concept de «complexe de Médée» pour désigner les épouses humiliées qui cherchent à punir leur mari par l'intermédiaire de leurs enfants.

ŒDIPE

La quête de soi

Tout commençait pourtant si bien ! La pièce de Sophocle débute au moment où Œdipe, son personnage principal, est au sommet de sa gloire. Après avoir libéré Thèbes du Sphinx, une créature monstrueuse qui dévorait ses habitants, Œdipe est devenu roi de cette cité et a épousé Jocaste, qui lui a donné deux fils et deux filles (dont Antigone, p. 42). Mais un mal mystérieux s'est abattu sur la cité : les hommes meurent en masse, la terre, les animaux et les femmes sont frappés de stérilité. Le peuple thébain se tourne une nouvelle fois vers son sauveur. Alors, pour comprendre ce soudain chaos, Œdipe consulte l'oracle de Delphes, un prêtre chargé de deviner, de « lire » la volonté des dieux. Son verdict est le suivant : afin de purifier la ville, Œdipe doit découvrir qui a tué Laïos, le précédent roi de Thèbes. Ce dernier a été assassiné dans des conditions mystérieuses, des années plus tôt. L'action de la pièce suit pas à pas les progrès de l'enquête d'Œdipe. Mais peu à peu, celle-ci va lui révéler une vérité terrible : il découvre qu'il est lui-même l'assassin de Laïos. Il l'a tué après une dispute, sur une route, sans savoir qui il était... Bien pire : il découvre que ce dernier n'était autre que son propre père, qui l'avait abandonné à sa naissance. Quant à Jocaste, qui est maintenant sa femme, elle était l'épouse de Laïos, et donc... sa propre mère ! Le malheureux Œdipe réalise donc qu'il est parricide et incestueux. Désespéré, il se crève les yeux. La pièce s'achève sur ces mots du coryphée – le personnage qui tient lieu de « porte-parole » au chœur : « Personne dans sa ville ne pouvait contempler son destin sans envie. Aujourd'hui, dans quel flot d'effrayante misère est-il précipité ! C'est donc ce dernier jour qu'il faut, pour un mor-

tel, toujours considérer. Gardons-nous d'appeler jamais un homme heureux avant qu'il ait franchi le terme de sa vie sans avoir subi de chagrin. »

Chez Sophocle, Œdipe n'est qu'un homme ordinaire, mais dont le revirement de fortune est le plus brutal qui soit. Et immérité. En prime, Œdipe provoque lui-même les coups du destin. C'est l'ironie tragique : ses nobles efforts, visant à découvrir l'assassin de son prédécesseur pour arracher Thèbes à sa malédiction, scellent en fait sa ruine. Plus il cherche la vérité, plus il s'approche de son malheur.

Le terrifiant destin du roi de Thèbes, et la quête vertigineuse de son identité et de ses origines, n'ont cessé de fasciner les créateurs. Au premier siècle de notre ère, le philosophe et tragédien romain Sénèque en a donné une version latine. Puis, en France, les plus grands auteurs se sont attaqués à son histoire : Pierre Corneille en 1659, Voltaire en 1718, André Gide en 1930, Jean Cocteau en 1934 (dans sa pièce intitulée « La Machine infernale »). Citons aussi un opéra du Russe Stravinsky (« Œdipus Rex », 1927) et même une célèbre chanson du groupe américain The Doors (« The End », 1967). André Malraux résumera brillamment l'attraction que le mythe d'Œdipe exerce sur nous, en le qualifiant de « premier polar de l'humanité »... Surtout, en 1900, dans « L'Interprétation des rêves », Sigmund Freud forgera le complexe d'Œdipe, pierre angulaire de sa théorie psychanalytique, selon laquelle le garçon, dans sa petite enfance, est amoureux de sa mère et souhaite tuer son père, en qui il voit un rival...

« ŒDIPE ROI » FACE AU DESTIN

AUTEUR : Sophocle
CRÉATION : 425 av. J.-C.
L'HISTOIRE : Œdipe accède au trône de Thèbes, mais doit trouver la cause de la peste envoyée par Apollon sur la ville. Présentée par Sophocle aux cours des Grandes Dionysies, cette tragédie faisait à l'origine partie d'une tétralogie. Mais le temps a effacé les traces des trois autres épisodes.

Mary Evans / Rue des Archives



Après avoir découvert la terrible vérité, le parricide se crève les yeux... Entre la Grèce antique et le XX^e siècle, Pier Paolo Pasolini joue avec les époques dans son «*Oédipe roi*» (1967).

ORESTE

La fin de la vengeance

Tantale, fils de Zeus, avait dépecé son propre fils pour le faire manger aux dieux à leur insu. Il en fut puni d'un supplice éternel, et toute sa descendance fut vouée au malheur. Dans «L'Orestie», une trilogie dramatique représentée pour la première fois en 458 av. J.-C., Eschyle nous conte l'histoire de cette famille maudite. «Agamemnon», premier épisode de cette saga, met en scène le meurtre du roi vainqueur de la guerre de Troie par son épouse Clytemnestre et son amant Egisthe. Le deuxième volet, «Les Choéphores», débute alors que le fils d'Agamemnon et héritier du trône, Oreste, a atteint sa majorité et entend faire valoir ses droits. A Delphes, un oracle délivré aux prêtres par Apollon lui commande de venger son père. Avec la complicité de sa sœur Electre, il assassine alors sa propre mère, Clytemnestre, ainsi que son amant. Et, sitôt son matricide commis, il perd la raison. Dans «Les Euménides», qui clôt la trilogie, on retrouve Oreste à Delphes. Il est poursuivi et tourmenté sans relâche par les Erinyes, déesses de la vengeance, qui s'acharnent sur lui parce qu'il a tué une personne de son sang. Pour leur échapper, Oreste se réfugie dans le sanctuaire d'Apollon. Le dieu l'envoie à Athènes, où il recevra un procès équitable. C'est la déesse Athéna qui désigne les juges, et Oreste est acquitté, à la grande et impuissante colère des Erinyes, qui ne peuvent plus rien contre lui.

Ainsi prend fin le cycle de la vendetta. Purifié par Apollon, puis jugé, Oreste peut être réintégré dans la société des hommes. La pièce prend un sens édificateur : finissant celle-ci par une célébration explicite de l'Aréopage, le grand tribunal athénien qui jugeait les crimes, Eschyle vante le passage de l'ancestrale loi du talion à la justice

«moderne». Ce passage s'est effectué au VII^e siècle sous l'instigation d'un législateur appelé Dracon – sa sévérité légendaire donnera naissance à l'adjectif «draconien». En 622-621, Dracon a décidé de substituer à la justice familiale des clans celle du tribunal public, l'Aréopage. Le poids de la justice et des magistrats a été renforcé vers 460 : c'est donc à un commentaire de l'actualité que se livre Eschyle dans sa pièce.

Traversant les époques, un épisode des aventures d'Oreste – ses amours malheureuses pour sa cousine Hermione – va inspirer à Jean Racine son «Andromaque» de 1667. Voltaire, sur le canevas de «L'Orestie» d'Eschyle, écrira, lui, un «Electre» en 1750, suivi un siècle plus tard par Alexandre Dumas («L'Orestie», 1856). Au XX^e siècle, Jean Giraudoux livrera une version tragi-comique du mythe («Electre», 1937), puis Jean-Paul Sartre lui redonnera toute sa gravité en 1943, dans «Les Mouches». On y retrouve une nouvelle fois l'argument de «L'Orestie» d'Eschyle. Cependant, loin de se soumettre à un jugement, comme chez Eschyle, Oreste assume son crime car il est juste. Cette revendication de la violence fait écho à celle des résistants dans la France occupée... Elle est aussi l'ultime leçon que Sartre tire de la tragédie grecque : les dieux et les Erinyes (métamorphosées chez lui en mouches) sont impuissants face à la liberté des hommes, si seulement ces derniers l'assument : «Le secret douloureux des dieux et des rois, c'est que les hommes sont libres», résumera ainsi Jupiter, après avoir tenté vainement de soumettre Oreste à sa loi...

«L'ORESTIE» ÉLOGE DE LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE

AUTEUR : Eschyle
CRÉATION : 458 av. J.-C.
Premier prix au
Grandes Dionysies
d'Athènes,
«L'Orestie» est
composée de trois
tragédies centrées sur
la guerre des Atrides :
«Agamemnon»,
«Les Choéphores»
et «Les Euménides».
Commençant après
la chute de Troie,
il s'agit de la seule
trilogie conservée
de l'âge d'or de la
tragédie.

Tristram Kenton / Lebrecht / Rue des Archives

En 2006, la dramaturge britannique Helen Edmundson livre une version contemporaine des «Euménides» dans «Oreste : sang et lumière», en supprimant le chœur classique de la tragédie.



PHÈDRE

Le jouet de la passion

Elle est, pour reprendre un vers de Racine, «fille de Minos et de Pasiphaé» – Minos, le roi de Crète, et Pasiphaé, son épouse, qui a enfanté une créature monstrueuse, le Minotaure. Phèdre a épousé Thésée, roi d'Athènes, venu vaincre le Minotaure en furie. Mais elle tombe amoureuse d'Hippolyte, le fils de Thésée. Dans le prologue d'«Hippolyte porte-couronne», tragédie écrite par Euripide en

En 1962, le cinéaste Jules Dassin offre le rôle de «Phaedra» à sa compagne, l'actrice grecque Melina Mercouri, ici au côté d'Anthony Perkins en Alexis, alias Hippolyte.



428 av. J.-C., Aphrodite, déesse de l'amour, annonce qu'elle va lui inspirer cette passion incertaine pour se venger de l'affront qu'Hippolyte lui a fait en lui préférant Artémis, déesse de la chasse et du monde sauvage.

Phèdre, prisonnière du sortilège jeté par Aphrodite, avoue à sa nourrice le désir coupable qui la ronge. Incapable de contrôler cette pulsion, elle s'est résignée à mourir pour sauver son honneur et celle de sa famille. La nourrice s'insurge : «Qu'y

a-t-il d'inouï, d'étrange en ce que tu éprouves ? Mais rien ! La colère d'une déesse s'est abattue sur toi. Tu aimes. Quoi d'étonnant ? C'est le lot des humains. Et c'est pour cet amour que tu veux renoncer à la vie ? Le beau marché pour ceux qui aiment.» La nourrice révèle à Hippolyte le terrible secret. Scandalisé, le jeune homme agonit la reine d'injures. Phèdre se pend – et se venge : Thésée trouve sur son cadavre une lettre accusant son fils de l'avoir violée. Il invoque alors le dieu Poséidon, qui provoque l'accident du char d'Hippolyte. La déesse Artémis apparaît au moment où l'on apporte le jeune homme agonisant, et elle révèle la vérité à l'infortuné Thésée.

Aux yeux des Grecs, Hippolyte est le personnage principal de cette histoire. S'il meurt, ce n'est pas tant en raison de l'accusation qui lui a été portée, mais plutôt à cause de la passion exclusive qu'il montre pour la chasse ! Son dégoût des femmes et du désir amoureux le met hors de la société des hommes. Sa mort est le tribut de sa «démésure (hubris)», dangereuse pour la vie de la cité. Il paie aussi le crime d'honorer la seule Artémis, au mépris des égards dus aux autres divinités. Aphrodite, l'ennemie d'Artémis, n'hésitera pas un instant à sacrifier Phèdre. Innocente, celle-ci n'est finalement que l'instrument au service d'une vengeance, d'une force qui la dépasse.

Au cours des siècles, Phèdre est devenue la véritable héroïne de cette histoire, notamment dans la version que Racine a écrite en 1677. Chez lui, le sortilège des dieux passe au second plan : l'héroïne est simplement une femme prise au piège de la passion amoureuse. Après Racine,

Phèdre incarnera pour toujours la violence de l'amour contrarié. On retrouvera ce personnage dans un opéra de Rameau («Hippolyte et Aricie») en 1733, un ballet de Jean Cocteau et Serge Lifar en 1950, ou des pièces du suédois Per-Olov Enquist («Pour Phèdre», 1980) ou de la Britannique Sarah Kane («L'Amour de Phèdre», 1996). Elle a aussi pris les traits de Melina Mercouri dans un film de Jules Dassin («Phaedra», 1962).

«HIPPOLYTE» DOUBLE CHÂTIMENT

AUTEUR : Euripide
CRÉATION : 428 av. J.-C.
L'HISTOIRE : Transie d'amour pour son beau-fils Hippolyte, Phèdre se suicide en laissant une lettre d'accusation contre ce dernier. Une première version de la tragédie écrite par Euripide ne fut jamais retrouvée. Cette seconde mouture survécut, mais reste éclipsée par les «Phèdre» de Sénèque puis de Racine.

Prod DB / Mélior / DR

ANTIGONE

L'étoffe des héroïnes

O pense souvent que le personnage d'Antigone est né de la plume du tragédien Sophocle. Mais son histoire remonte aux sources de la mythologie grecque. Au début de la tragédie, on apprend que Polynice et son frère Étéocle se sont entre-tués pour le trône de la cité de Thèbes – Étéocle refusant de se retirer après un an de pouvoir, comme il s'y était engagé. Créon, leur oncle, devient alors le souverain de la ville et interdit que Polynice soit inhumé : le cadavre de ce « traître » – il s'est allié à des cités étrangères – devra pourrir sur le champ de bataille. Antigone, la sœur de Polynice et d'Étéocle, entre alors en scène. Bravant l'ordre de Créon, elle décide de rendre les honneurs funèbres à son frère disgracié. Mais elle est surprise par des gardes et conduite devant le roi.


Entre le souverain et sa nièce s'engage alors un dialogue de sourds. Deux logiques s'affrontent : Antigone défend la loi des dieux et le lien familial, Créon, celle des hommes et la primauté de la politique. Créon condamne finalement Antigone à être emmurée vivante. Hémon, le fils de Créon et fiancé d'Antigone, met en garde son père contre cet abus de pouvoir, mais le roi l'accuse en retour d'être le jouet d'une femme... Un vieux devin aveugle, Tirésias, avertit alors Créon qu'il doit rétablir l'ordre naturel (« enterrer les morts et déterrer les vivants »), sous peine d'attirer sur lui une terrible malédiction. Le souverain prend peur et ordonne qu'on libère Antigone. Trop tard : elle s'est pendue. Apprenant cette nouvelle, Hémon tente en vain d'assassiner son père, puis, le maudissant, se suicide à son tour, tout comme sa mère, Eurydice. Créon ne peut alors que se lamenter sur ses « erreurs obstinées semeuses de mort ».

Pour les Grecs, la tragédie de Sophocle pose la question du rapport des hommes et du sacré. En enterrant une vivante et en laissant, à l'inverse, un mort sans sépulture, Créon empiète sur le domaine des dieux, provoquant leur colère. Mais Antigone aussi sème le désordre. Son nom le dit : « Antigone », celle qui n'engendre pas. Elle ne vit que pour les morts – et en cela, elle s'attaque également à l'ordre cosmique. L'ascendance même d'Antigone et de ses frères est porteuse de chaos : ils sont les enfants incestueux d'Œdipe et de sa propre mère, Jocaste, la sœur de Créon...

A partir de la pièce initiale de Sophocle, l'histoire de son héroïne va se diffuser à travers toute la culture occidentale. « Chaque époque a son Antigone », remarque ainsi l'écrivain et philosophe George Steiner, dans l'essai qu'il a consacré à cette figure antique (« Les Antigones », 1986). Du poète Robert Garnier, au XVI^e siècle, à Jean Cocteau, en 1922, en passant par Hölderlin, elle a traversé les siècles. Aux yeux du philosophe Hegel, au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle, elle est « la plus noble figure qui soit apparue sur la Terre » car elle porte en elle l'aspiration moderne à la liberté individuelle. Pour le psychanalyste Jacques Lacan, elle incarne le désir dans toute sa pureté. Le dramaturge Jean Anouilh en fait, en 1944, dans sa pièce du même nom, une rebelle s'élevant contre l'autorité illégitime du chef (allusion directe au maréchal Pétain). Bertolt Brecht, en 1947, la revisite en opposante au régime nazi. Elle est ainsi devenue, dans la deuxième partie du XX^e siècle, l'emblème de la résistance à la déraison d'État.

«ANTIGONE», FACE À L'ORDRE DE LA CITÉ
AUTEUR : Sophocle
CRÉATION : 441 av. J.-C.
L'HISTOIRE : Antigone fait part de son intention de braver l'interdiction émise par son oncle, le roi Créon, d'accomplir les rites funéraires pour son frère Polynice. Après «Œdipe Roi» et «Œdipe à Colone», la pièce la plus célèbre de Sophocle clôt le cycle de Thèbes, parabole sur les dangers de la démesure («hubris»).

Robbie Jack / Corbis



Ambition politique,
inceste, meurtre,
amour et loyauté...
Cette année, à
Londres, Pierre
Audi redonne vie
à Antigone dans
l'opéra «Thebans»
de Julian Anderson.

Tout commence voici un peu plus de 2500 ans, sur l'Agora d'Athènes. C'est là qu'Œdipe, Phèdre, Agamemnon, Antigone apparaissent pour la première fois sur scène pour y raconter leur histoire... En moins de 70 ans, trois génies, Eschyle, Sophocle et Euripide, donnent naissance à ces person-

nages de théâtre à travers 32 tragédies, jouées aujourd'hui encore à travers le monde entier, et qui donneront aussi lieu, ultérieurement, à d'innombrables chefs-d'œuvre. Racine («Phèdre», «Andromaque»), Goethe («Iphigénie en Tauride») et, plus près de nous, Sartre («Les Mouches») ou Bertolt Brecht («Antigone») n'ont ainsi cessé de puiser dans ce répertoire grec pour s'en inspirer.

Ce formidable mouvement créateur est né sous l'impulsion du tyran Pisistrate, en 534 av. J.-C. Cette année-là, alors qu'il est à la tête d'Athènes, il institue les Grandes Dionysies, des fêtes religieuses dédiées au dieu Dionysos. On danse, on chante, on sacrifie des animaux, on accomplit des processions... Mais la grande nouveauté, ce sont les compétitions théâtrales. L'une d'entre elles concerne l'art tragique, alors naissant : elle oppose trois auteurs sélectionnés parmi des dizaines d'autres par le plus haut magistrat de la cité, «l'archonte éponyme». Chacun jouera, en une seule journée, quatre de ses œuvres. Puis, à l'issue des trois jours de représentations, le meilleur des trois sera désigné par le vote de dix citoyens athéniens.

Les auteurs interprétaient eux-mêmes leurs personnages avec des masques

A mesure que les Dionysies se développent, les représentations théâtrales deviennent des événements prestigieux. Elles ont désormais lieu au théâtre de Dionysos, construit pour les accueillir sur l'Acropole. Les riches Athéniens se font un devoir de les subventionner. Chacun des trois auteurs sélectionnés est ainsi parrainé par un bienfaiteur, le «chorège» – si son poulain recueille les lauriers, il en aura aussi sa part... Parmi les frais incombant au chorège, figure la fabrication des masques, car en ce temps-là, tous les acteurs jouent masqués. La distribution est d'ailleurs restreinte. Le tragédien interprète lui-même tous les rôles, y compris féminins, en changeant de masque. Sophocle, imité bientôt par Eschyle, fera intervenir un deuxième acteur – ce qui permet l'apparition de dialogues –, puis il y en aura un troisième.

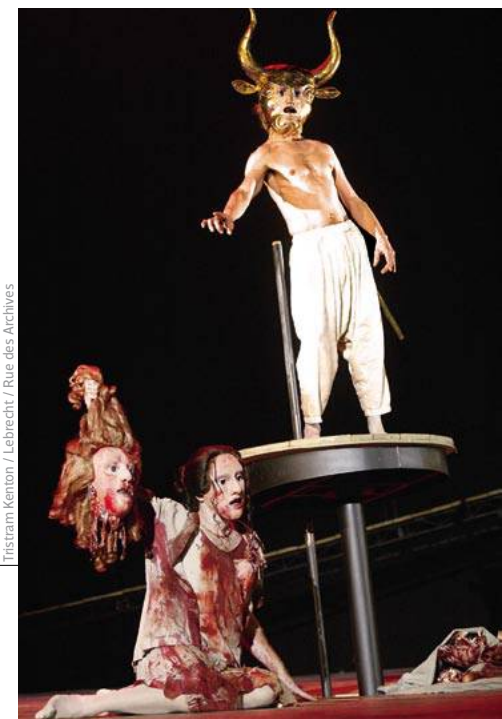
Les grands tragédiens tirent d'abord leur inspiration de l'histoire de leur cité. La première pièce

qui nous est restée, «Les Perses», d'Eschyle, fut jouée en 472 av. J.-C. Elle relate deux victoires historiques des Grecs sur l'Empire perse, à Salamine et à Platée, en 480. Cependant, le plus souvent, les auteurs s'inspirent des histoires de la mythologie grecque. Ils content ainsi l'histoire des héros de la guerre de Troie (Ajax, Achille) ou de grandes familles d'origine divine (celle d'Œdipe et Antigone, celle d'Agamemnon et Oreste).

Ce folklore est largement connu du public mais, pour que ce dernier n'ait pas une impression de déjà-vu, tout l'art des tragédiens va constituer à en changer des épisodes, à mettre l'accent sur tel ou tel personnage, pour susciter la surprise et l'attention. Ainsi, c'est chez Sophocle qu'Electre devient, pour la première fois, complice du meurtre de son beau-père. Et c'est sous la plume d'Euripide qu'elle tue sa propre mère. De même, chez ce dernier, Médée est désormais une infanticide ! L'historien de la littérature William Marx («Le Tombeau d'Œdipe», éditions de Minuit) évoque un spectacle qui doit ressembler, par bien des aspects, au foisonnement de nos numéros de music-hall.

Le public grec vient en nombre pour applaudir à toutes ces aventures. Mais pas seulement par plaisir. Assister aux concours est une obligation religieuse, afin de rendre hommage à Dionysos. Toute la cité est présente : le théâtre d'Athènes accueille 17 000 personnes ! Les représentations sont même ouvertes aux femmes et aux étrangers. Mais c'est aux citoyens (dont les femmes ne font pas partie) que les tragédiens s'adressent en premier lieu. Il s'agit de les amuser, de les unir dans l'invocation de Dionysos, mais aussi de les amener à réfléchir sur la vie de la cité. «L'éclosion des grandes tragédies grecques, explique le philosophe François Ost, correspond aux expérimentations des premières formes de démocratie. (...) Leur contenu est politique, au sens noble du terme : elles tendent un miroir aux Athéniens et leur posent les questions que la cité se pose à elle-même.» Les tragédies portent sur scène les tensions et les questions soulevées par le nouvel ordre démocratique qui se met en place sous Périclès, de 461 à 429.

2 500 ans après sa création, la force symbolique des «Bacchantes», d'Euripide, fascine toujours. Ici, une adaptation au London National Theater en 2002.



Tristram Kenton / Lebrecht / Rue des Archives

Qu'est-ce que la légitimité ? A quoi servent les lois ? Qu'est-ce qu'un bon magistrat ? Elles constituent, en fait, des leçons d'instruction civique. L'effet est accentué par un élément de mise en scène propre à la tragédie grecque : le chœur. Il s'agit d'un groupe de figurants situés au pied de la scène, qui chantent ou dansent entre chaque dialogue ou monologue des acteurs. Mais il leur arrive aussi de commenter l'action, de conseiller les personnages ou de se plaindre de leurs choix. Ils représentent, par leurs commentaires, l'opinion publique. D'ailleurs, même quand la tragédie va commencer à mettre en scène des comédiens professionnels, vers 450 av. J.-C., le chœur, lui, restera «bénévole» et gardera un rôle clé. Au point que le philosophe Hegel jugera, à la fin du XVIII^e siècle, que la tragédie grecque a décliné à partir du moment où le rôle du chœur est devenu accessoire, décoratif.

Ce déclin intervient brutalement au tournant du V^e siècle av. J.-C. En 401 est jouée la dernière grande tragédie grecque, «Œdipe à Colone», de Sophocle, donnée à titre posthume (l'auteur est mort en 406). C'est donc entre 472 et 401 qu'ont été interprétés pour la première fois les chefs-d'œuvre de ce genre. Du moins les 32 qui sont parvenus jusqu'à nous, car cette dramaturgie a engendré d'innombrables autres pièces, disparues à tout jamais. Après cette floraison, le genre va vite périr.

Le plus bel hommage à la tragédie grecque sera rendu une trentaine d'années après ses derniers feux par le philosophe Aristote. A cette époque, le succès des œuvres de Sophocle, Eschyle et Euripide ne se dément pas. Dans sa «Poétique» (écrite vers 335), Aristote se pose une question aussi simple que troublante : pourquoi les aventures brutales, cruelles, sanglantes de la tragédie grecque passionnent-elles tant le public ? Pourquoi les meurtres de Médée ou d'Electre, les malheurs d'Œdipe, et toutes les histoires atroces élaborées par les trois grands tragédiens antiques fascinent-ils tant les Grecs ? Pour répondre, il élaborera le concept de «catharsis», c'est-à-dire, littéralement, de «purgation», d'évacuation. En s'identifiant à ces héros qui se livrent à des actes répréhensibles, le spectateur grec éprouve la même jouissance que s'il les accomplissait lui-même. De cette manière, il les évacue, sans causer de dégât. C'est cela, la fonction cathartique de la tragédie. Un rôle très efficace que n'ont cessé de jouer depuis leur création les monstrueux personnages grecs. Aujourd'hui encore, ils souffrent (ou font souffrir) à notre place, et pour notre plus grand plaisir, sur les scènes de la terre entière... ■

BALTHAZAR GIBIAT



Yvonne Jean-Hallén. Le roi de Crète aux fleurs de lys. 1932. Fresque sur bois égyptien. peinture à la caséine. 122 x 81 cm. Dinan. maison d'artiste de la Grande Vigne. don de l'artiste à la ville de Dinan en 1967. Graphisme © Virginie Langlais

5 OCT 2014 - 19 JANV 2015

LA GRÈCE DES ORIGINES

ENTRE RÊVE ET ARCHÉOLOGIE

MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE
Saint-Germain-en-Laye

www.musee-archeologienationale.fr - RER A : Saint-Germain-en-Laye

L'Acropole, la «ville haute» en grec ancien, était un lieu sacré sur lequel les Grecs bâtirent les plus beaux monuments à la gloire de leurs dieux. Passée l'entrée monumentale appelée «les Propylées» (1), les pèlerins arrivaient face à la statue d'Athéna victorieuse (2). A gauche, la maison des Arréphores (3) accueillait les jeunes filles qui tissaient les tuniques («pelos») utilisées lors des processions religieuses.

A droite de l'entrée, se trouvaient le Brauronéon (4), un sanctuaire dédié à Artémis, et la Chalcothèque (5), où étaient entreposées les offrandes en bronze (statues, armes...).



Derrière la statue d'Athéna, un petit temple, l'Erechthéion (6) était érigé à l'endroit même où, selon la légende, Athéna et Poséidon s'étaient disputé le patronage de la cité. Sur la pointe la plus à l'est, derrière l'imposant Parthénon (7), se trouvait le sanctuaire de Pandion (8), dédié à ce roi légendaire.

VIVRE DANS LA CITÉ ANTIQUE

Comment les Grecs occupaient-ils leur temps entre la maison, le temple, l'agora ou le gymnase ? Nous avons reconstitué (en 3 D) l'environnement de l'Athénien au siècle de Périclès.

ILLUSTRATIONS DE GAËL ELÉGOËT

Une construction emboîtée dans une autre construction : voilà comment on peut se représenter le Parthénon. Une gigantesque pièce rectangulaire, la «cella» (1), était protégée par les 46 colonnes (2) – 8 sur chaque façade et 17 de chaque côté –, de 10,43 mètres de haut, qui soutenaient le toit en marbre (3) de l'édifice.

En arrivant au Parthénon, les citoyens pouvaient admirer le fronton triangulaire est (4), où un ensemble de sculptures illustrait la légende de la naissance d'Athéna : Zeus, souffrant d'un mal de tête insupportable, demanda à son fils Héphestos, le dieu du Feu, de lui fendre la tête avec sa hache pour le soulager. La déesse, en armes, surgit alors de la plaie.



Cet édifice de 2 140 mètres carrés n'était pas un temple à proprement parler. En effet, il n'y avait pas de prêtresse et on n'y célébrait pas de culte. Il s'agissait en fait d'un sanctuaire destiné à abriter la statue d'Athéna (6), offrande des Athéniens à leur protectrice. Une deuxième salle (7) abritait le trésor en or et en monnaie de la cité.

Cœur battant de l'Acropole,
le Parthénon fut l'un des plus
vastes bâtiments de l'Antiquité

Une frise sculptée (5) d'une longueur de 160 mètres courrait sur tout le pourtour de la cella. Bien que très peu visible depuis le sol, cette frise fut réalisée avec autant de détails et de soins que les autres ensembles. Dans l'esprit des Grecs, les dieux étaient, eux, en mesure de l'apprécier.

Le Parthénon abritait une statue «chryséléphantine», c'est-à-dire en ivoire (pour les chairs) et en or (pour les vêtements), de la déesse Athéna (1), mesurant 12 mètres de haut. Les yeux de la divinité étaient incrustés de pierres précieuses.

La partie abritant la statue s'appelait «l'hékatôn-pédon» car elle était longue de 100 pieds athéniens – «heka» signifie cent –, soit 29,90 mètres dans notre système de mesure, sur 19 mètres de large. Devant la statue, un grand bassin rempli d'eau (4) permettait d'humidifier l'air et les éléments en ivoire qui risquaient de se dessécher et de se fendre.

La déesse tenait dans sa main droite une figure de la Victoire ailée (2), haute de 1,80 mètre. Et de la main gauche, soutenait un bouclier (3), à l'intérieur duquel se dressait un serpent représentant Erichthée, un roi fondateur d'Athènes selon la mythologie.

Dans son sanctuaire de marbre, **Athéna** se dédoublait dans un miroir d'eau

④

LA MAISON UN ESPACE INTIME ET MODESTE

Hormis l'Acropole et le vaste espace de l'Agora, l'Athènes du V^e siècle avant J.-C. n'est pas un exemple d'urbanisme. La majeure partie de la ville est un fouillis de rues tortueuses et étroites, bordées de maisons mitoyennes où vit la population. Ces habitats sont le plus souvent bâtis en briques crues ou en cailloux agglutinés par du mortier, des matériaux peu solides : les voleurs de l'époque ont d'ailleurs pour habitude de percer les murs pour s'introduire chez leurs victimes... Dans les quartiers populaires, comme le Kollytos ou le Céramique, à Athènes, les maisons modestes se limitent à deux ou trois pièces exiguës de plain-pied. L'une, donnant sur la rue, peut servir d'atelier ou de boutique, selon la profession de l'occupant. Les propriétaires plus aisés se font construire des maisons plus spacieuses, avec un étage accessible par un escalier extérieur. Les plus riches optent même pour des murs de pierre et un sol pavé plutôt qu'en terre battue. Tout en évitant le tape-à-l'œil : au siècle de Périclès, il est mal vu d'afficher sa fortune. Détail mystérieux : les portes d'entrée des maisons s'ouvrent le plus souvent vers l'extérieur. Il est conseillé de frapper avant de sortir de chez soi, pour éviter de heurter un passant !

La maison est le sanctuaire de la famille, cellule de base de la société grecque. Dès la cérémonie du mariage, la mariée quitte sa maison en cortège, à la nuit tombée, pour rejoindre celle de son mari. Elle n'en sortira plus beaucoup : dans le couple à la grecque, la femme est cantonnée aux affaires du foyer. C'est elle qui règne sur l'espace domestique, exécute les tâches ménagères et les repas, ou dirige les esclaves qui s'en occupent, gère les dépenses (même si elle n'a pas le droit de faire les courses), va chercher de l'eau à la fontaine publique... Elle a aussi la charge d'y élever ses enfants, les petits garçons jusqu'à leur départ pour l'école, à 7 ans, les petites filles jusqu'à leur mariage, à l'adolescence.

Dans les maisons aisées, un espace d'une ou plusieurs pièces, à l'étage, est réservé à la femme : le gynécée. Elle y vaque à ses occupations (filer, tisser, faire sa toilette...), y reçoit ses amies et

ses proches parents... L'homme a aussi sa partie privée, d'un tout autre genre : l'«andrôn», une pièce du rez-de-chaussée, parfois décorée de mosaïques, et vouée à l'organisation de banquets. Le maître de maison y accueille ses convives, ainsi que des danseuses, des acrobates, des courtisanes... mais jamais sa propre épouse !

La maison, organisée autour d'une cour intérieure, peut également comporter une salle à manger, un cellier et un atelier, des réduits pour les esclaves, une pièce de service... Meubles (tables, sièges, lits, coffres) et décorations (objets en terre cuite notamment) sont en général simples et modestes. La salle de bain est un luxe : la plupart des gens font leurs ablutions dans la cour ou aux bains publics. La cuisine consiste plutôt en un brasero en terre cuite posé à même le sol. La nourriture des Grecs reste de toute façon frugale, à base d'orge et de froment, de fromage de chèvre, d'olives, de figue et de noix, de nombreux produits de la mer, parfois de viande... Sans oublier le vin. Le repas du soir est le plus important. Dans certains cas, il réunit les époux, dans d'autres, chacun mange de son côté, dans l'espace qui lui est réservé.

Les foyers plus modestes ne comportent ni gynécée ni andrôn. La femme y est d'ailleurs moins confinée : elle est amenée à travailler à l'extérieur pour aider à subvenir aux besoins du ménage. Chez les pauvres, on s'assoit par terre plutôt que sur des sièges, on dort sur une natte de jonc ou de roseau plutôt que sur un matelas... Les plus miséreux vivent même dans de simples cabanes de bois ou dans des abris rocheux, voire n'ont pas du tout de domicile : les grandes villes grecques connaissent le phénomène des SDF ! Quant aux étrangers, non-citoyens, ils ne peuvent pas être propriétaires d'un logement : ils doivent se louer un pied-à-terre. Les pièces en étage des maisons sont parfois dévolues à cette fonction. Au IV^e siècle avant notre ère, on voit aussi apparaître des sortes d'«immeubles collectifs», partagés entre plusieurs locataires. Globalement, l'habitat grec reste rudimentaire et d'une hygiène douteuse, à l'image du pot de chambre que les habitants déversent dans la rue...

«La plupart des maisons sont médiocres, quelques-unes seulement sont convenables», écrit encore au III^e siècle av. J.-C. un visiteur d'Athènes.

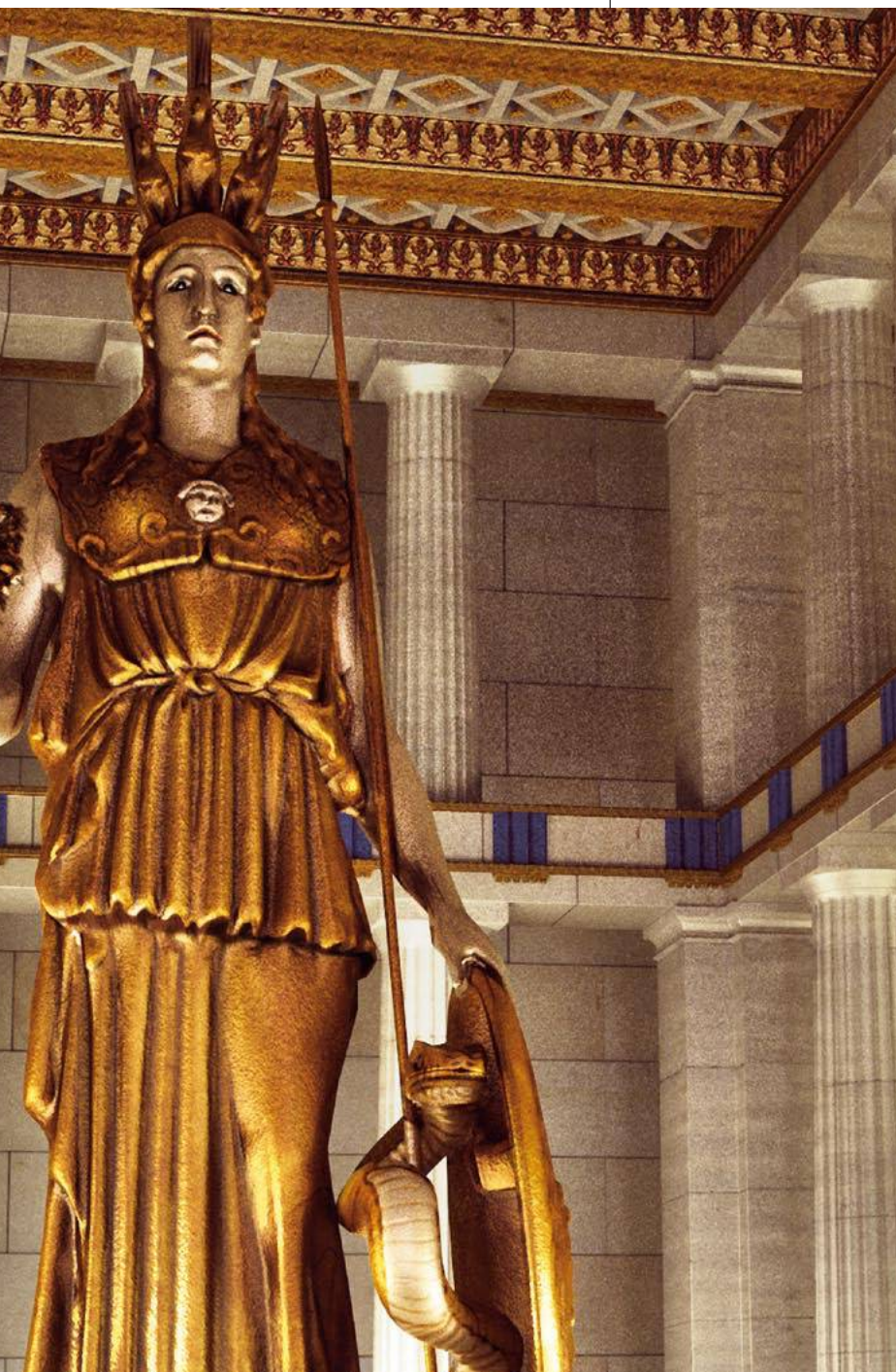
L'AGORA L'ÉPICENTRE DE LA VIE PUBLIQUE

Dans les centaines de villes que compte la Grèce antique, l'activité humaine se concentre sur cette place centrale, située au carre-




four des principales voies de circulation. La plus célèbre est celle d'Athènes. Entre la colline de l'Acropole et le quartier du Céramique, cette esplanade d'environ 250 mètres de côté, plantée de platanes et bordée de plusieurs «stoas» (galeries à colonnades évoquant des arcades), est le cœur battant de la métropole du monde grec. Bâtie à partir du VI^e siècle av. J.-C., en remplacement d'une précédente agora se trouvant plus à l'est, elle est l'épicentre de la vie sociale et économique, mais aussi de l'activité politique et judiciaire.

Pour rassurer ses concitoyens qui s'inquiétaient de ces dépenses fastueuses, le sculpteur Phidias avait conçu la statue d'Athéna de façon à ce qu'on puisse enlever les plaques d'or, les peser et les vendre, si la cité venait à manquer de ressources.



L'agora est d'abord un grand marché, une sorte de «souk» à l'antique. Elle est envahie de boutiques (des tréteaux posés sous un velum, des baraques légères en planches...), où marchands, artisans et paysans, plus ou moins regroupés par spécialité, proposent leurs produits : parfums, chaussures, poteries, ustensiles de cuisine et de ménage, articles de toilette, vins, primeurs, pain, poisson, gibier, fleurs, vêtements... Sans oublier les services comme le barbier et le coiffeur. Ce bazar grouillant démarre à l'aube, et attire des acheteurs et vendeurs de toute la ville et de tout l'Attique (la région d'Athènes). Il est placé sous la surveillance d'«agoranomes», chargés d'assurer l'ordre et d'arbitrer les litiges commerciaux, et de «métro-nomes», spécialisés dans le contrôle des poids et des mesures – un sujet sensible autour des étals. Sur l'agora, on trouve aussi les banquiers, souvent des «météques» (des étrangers à la cité) ou des esclaves affranchis, qui proposent des prêts de drachmes (la monnaie locale), du change et du dépôt de fonds. Des saltimbanques, jongleurs, mimes et autres danseurs, divertissent la foule. Une fois par mois, s'y tient le marché aux esclaves, un rendez-vous important : Athènes compte, au V^e siècle, plus de 100 000 esclaves, soit plus du tiers de la population et plus du double du nombre de citoyens (40 000).

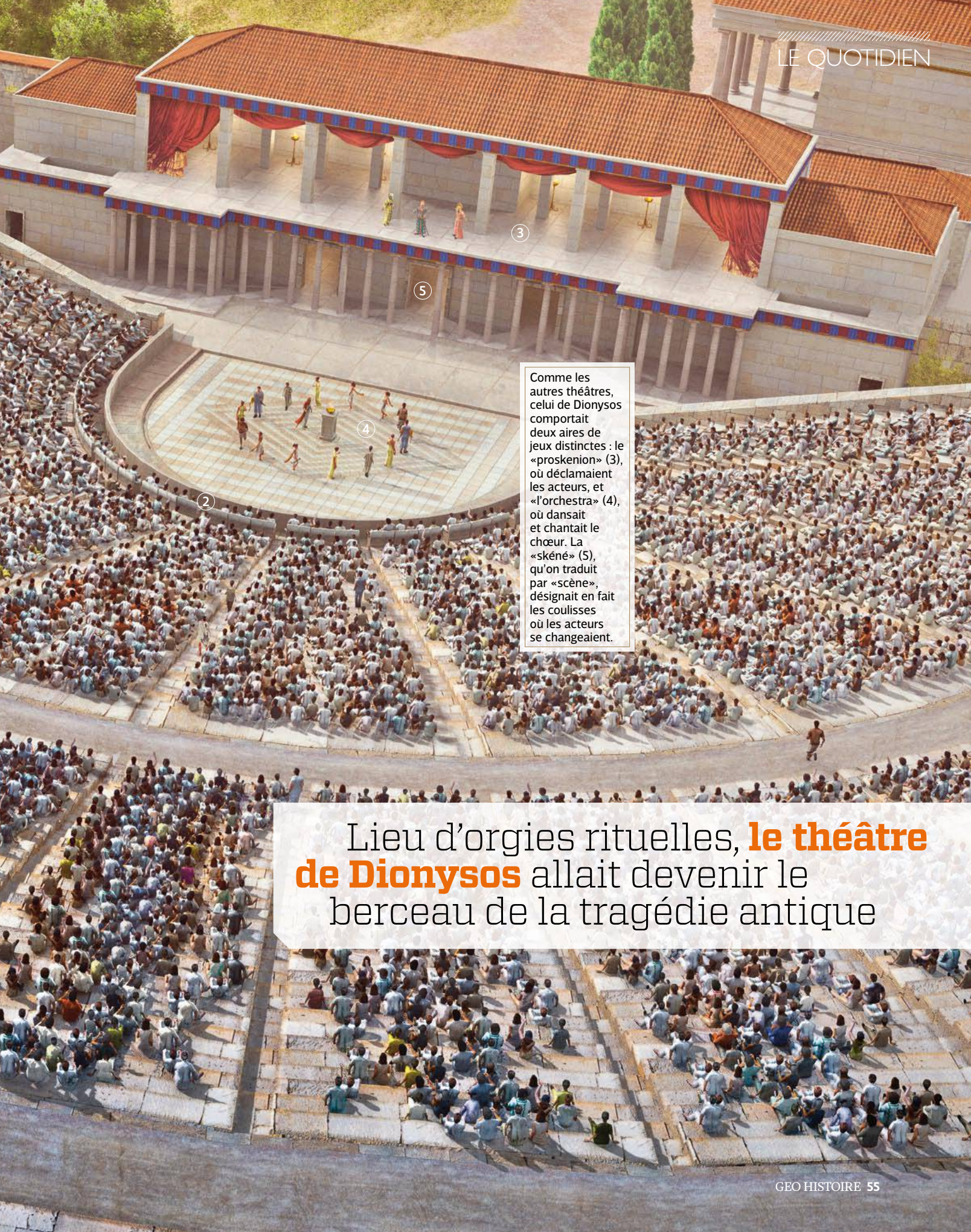
A l'origine, l'agora d'Athènes accueillait aussi l'assemblée du peuple, l'Ecclesia, censée réunir tous les citoyens pour voter les lois, décider de la guerre, désigner divers responsables... Mais cela était peu compatible avec le raffut commercial. L'Ecclesia se déplace donc au V^e siècle sur la colline de la Pnyx, et ne se réunit plus sur l'agora que pour l'«assemblée d'ostracisme», où les citoyens peuvent décider du bannissement d'un habitant de la ville. La place reste néanmoins un important centre politique et administratif. Sur son côté ouest, se concentrent plusieurs bâtiments institutionnels : les sièges de la Boulé (un conseil de 500 citoyens qui prépare les projets de loi et contrôle les affaires courantes de la cité), des stratèges (10 citoyens chargés des affaires militaires) et de l'Héliée (le puissant tribunal populaire). On trouve encore ici la Stoa royale (siège de l'archonte-roi, une personnalité aux fonctions religieuses et judiciaires) et le monument des Héros éponymes, avec ses 10 statues de héros grecs ●●●



Le théâtre de Dionysos fut bâti au V^e siècle avant J.-C., au pied de l'Acropole. Il doit son nom au dieu du Vin. Chaque année, le théâtre accueillait les Dionysies, de grandes fêtes organisées en l'honneur de la divinité, composées de chants rituels, de danses et de sacrifices.

Les gradins, appelés «koilon» (1), comportaient 78 rangées et pouvaient accueillir 17 000 spectateurs. La première rangée de sièges, la «proédrie» (2), était réservée aux dignitaires, magistrats, hommes politiques importants et arbitres du concours.

①



Comme les autres théâtres, celui de Dionysos comportait deux aires de jeux distinctes : le «proskenion» (3), où déclamaient les acteurs, et «l'orchestra» (4), où dansait et chantait le chœur. La «skéné» (5), qu'on traduit par «scène», désignait en fait les coulisses où les acteurs se changeaient.

Lieu d'orgies rituelles, **le théâtre de Dionysos** allait devenir le berceau de la tragédie antique

●●● représentant les 10 tribus de la région d'Athènes. C'est ici que sont affichés les décrets, projets de loi et autres annonces officielles.

L'agora d'Athènes est aussi parsemée d'édifices religieux. L'autel des Douze Dieux y fait office de «kilomètre zéro» de toutes les routes partant de la cité. Plusieurs temples y sont érigés. Le plus fameux est celui d'Héphaïstos et d'Athéna Ergané, dieux des forgerons et des potiers, nombreux à proximité – c'est aujourd'hui le temple le mieux conservé du monde grec. Des fêtes religieuses se déroulent sur l'agora, à commencer par la plus importante d'Athènes : les Grandes Panathénées. Tous les quatre ans, au mois de juillet, une procession traverse la place en diagonale par la «voie des Panathénées», direction l'Acropole. Plus largement, l'agora est pour les habitants un lieu de flânerie et de rencontres, où circule l'information, où l'on discute politique ou philosophie à l'abri d'une stoa ou d'un arbre... Les hommes y sont majoritaires, mais on y voit aussi des femmes, car la place comporte une grande fontaine où elles viennent chercher de l'eau. Elle fait même office de marché du travail : sur la petite colline du Kolonos, où se dresse le temple d'Héphaïstos, les hommes sans emploi attendent l'embauche d'un éventuel employeur.

LE TEMPLE UNE ENCEINTE SACRÉE PLEINE DE TRÉSORS

La religion est partout dans le quotidien des Grecs, qui ne manquent pas une occasion de célébrer l'une ou l'autre de leurs innombrables divinités. Les temples sont les signes les plus visibles de cette ferveur : les plus beaux sont bâtis sur les hauteurs qui dominent les cités, à l'image du Parthénon sur l'Acropole d'Athènes. Mais attention : en réalité, ces édifices à colonnes, ornés de couleurs vives et de représentations divines, ne sont pas au centre de la vie religieuse grecque. Ils sont pensés comme les «maisons» des dieux auxquels ils sont consacrés (par exemple, Athéna pour le Parthénon), et dont ils abritent la statue, ainsi que des biens donnés en offrande. Mais ils restent la plupart du temps fermés, n'accueillent que rarement les fidèles, et ne sont pas nécessaires au culte.

L'élément-clé de toute cérémonie est plutôt l'autel. C'est autour de lui que les Grecs communient et célèbrent leurs divinités. Cette table en pierre est située en plein air au cœur du «temenos», un espace identifié comme sacré, délimité par une clôture : tout temenos comporte un autel, et accessoirement un temple. L'autel peut aussi être privatif, placé dans la cour intérieure d'une maison : en Grèce, le culte n'est pas forcément public, les dieux se vénèrent tout le temps et en tous lieux.

Pour s'attirer les faveurs divines, les Grecs ont défini quelques règles indis-

pensables. D'abord, se purifier grâce à des ablutions : impossible d'entrer dans une aire sacrée ou d'accomplir un acte rituel sans s'être lavé les mains à l'eau, souvent de mer. Ensuite, multiplier les offrandes : chaque célébration, chaque invocation des dieux s'accompagne de dons matériels ou alimentaires. Statuettes et plaques gravées sont déposées au sein des enceintes sacrées, tandis qu'avant de se marier, les jeunes filles offrent à Artémis leurs jouets d'enfance... L'autel reçoit des offrandes de gâteaux, fruits et légumes, mais aussi des libations à base de vin, de lait, de miel, ou d'un



Le théâtre de Dionysos est le plus vieux du monde. C'est là que furent notamment créées, au V^e siècle avant J.-C., les grandes tragédies classiques d'Eschyle, Sophocle et Euripide.



mélange (tout dépend du dieu). Mais le plus beau cadeau à faire aux dieux est le sacrifice animal. En fonction de la divinité visée, on choisit la bête à sacrifier (une vache pour Athéna, un taureau pour Poséidon, etc.), sa couleur, son sexe, puis on la fait égorger sur l'autel au petit matin par un sacrificateur. Une partie de la viande est brûlée pour le dieu, le reste partagé entre les participants à la cérémonie. Enfin, tout acte rituel s'accompagne de la prière, qui se prononce debout, les bras vers le ciel ou le sol.

Dans la vie privée comme dans l'espace public, impossible d'échapper à ces gestes de dévotion. A la maison, le chef de famille doit veiller au respect des prières, libations et sacrifices domestiques. Tous les événements familiaux – mariages, naissances, décès – ont leurs rituels spécifiques. Les citoyens participent aux célébrations de leur «dème» (la circonscription administrative de base) et de leur tribu (un regroupement de dèmes). Enfin, au niveau de la cité tout entière, la population est mobilisée toute l'année par d'incessantes fêtes mi-religieuses mi-civiques, souvent héritées d'anciens rites agraires. A Athènes, plusieurs jours par mois y sont consacrés, des «Gamélia» (fête du mariage) en janvier aux «Halôa» (en l'honneur de la déesse Déméter, pour protéger le grain sous terre) en décembre. Au programme des festivités : des processions et sacrifices, des repas collectifs, des concours de théâtre et de sport, et diverses pratiques rituelles plus ou moins étranges. En juillet, se tiennent à Athènes les Panathénées, principales festivités de la ville, en hommage à la déesse Athéna. Tous les quatre ans, elles sont célébrées dans une version plus somptueuse, les «Grandes Panathénées», et comportent notamment un sacrifice de plusieurs dizaines de bœufs, appelé «hécatombe».

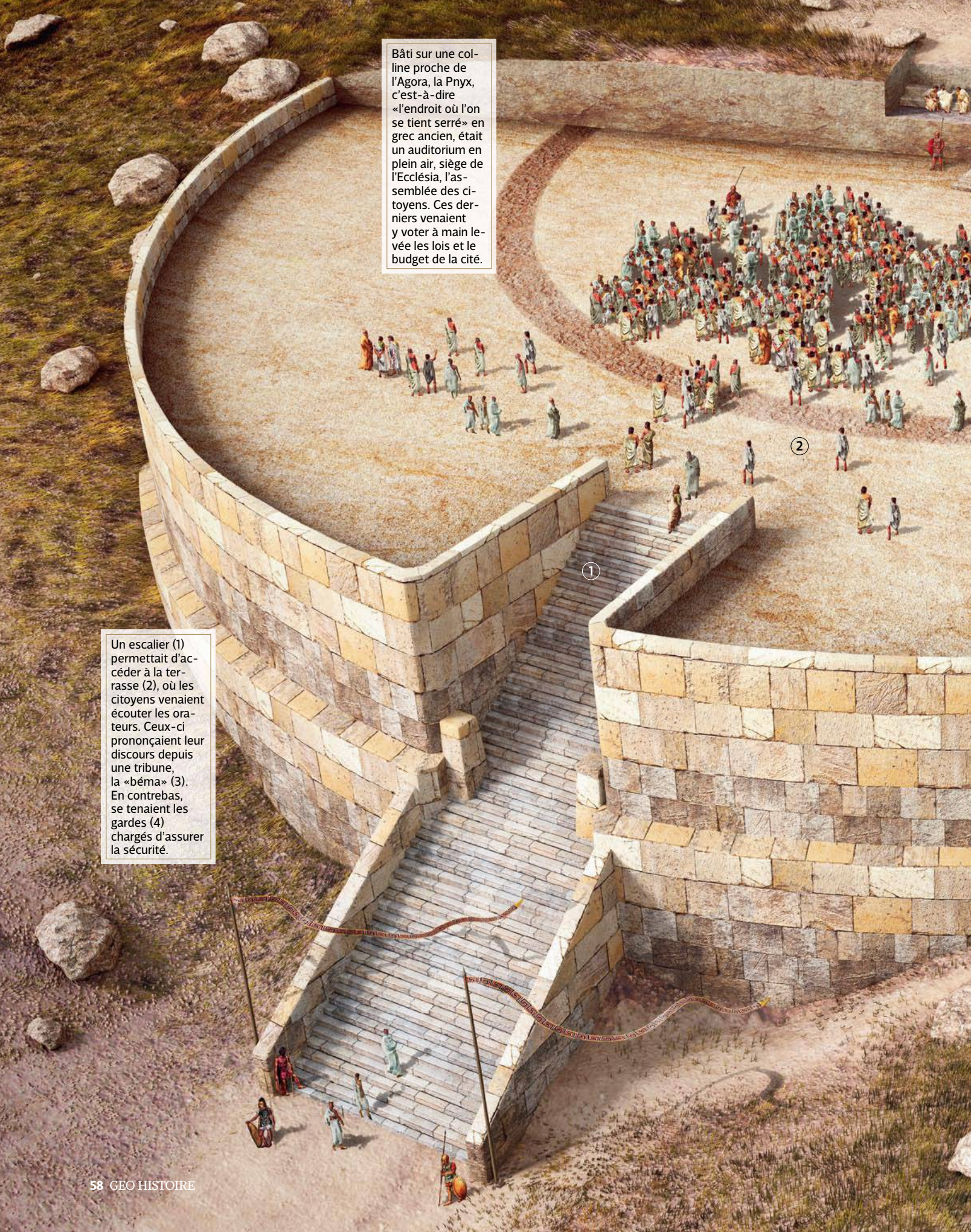
Plus occasionnelle, mais non moins indispensable pour le croyant hellène : la visite-pèlerinage dans l'un des grands sanctuaires qui émaillent la Grèce. Les plus prisés sont les sanctuaires à oracles, qui permettent de connaître l'avenir – une pratique fondamentale pour les Grecs, qui consultent des devins à foison et voient des présages partout. Parmi ces sanctuaires, il y a celui de Zeus à Dodone, où on «lit» l'avenir dans le bruit du vent dans les feuilles, et surtout celui d'Apollon à Delphes, le plus fameux

de tous. Dans cette Lourdes à l'antique, grouillante d'hôtels et de marchands d'objets de culte, on vient de toute la Grèce consulter la Pythie, une vieille femme qui livre, au cours d'une cérémonie haute en couleur, ses augures toujours ambiguës. Les oracles ont une influence immense en Grèce, surtout aux VI^e et V^e siècles : même les hommes politiques les consultent !

La religion «officielle» ne suffit pas à combler la ferveur des Grecs, qui s'aventurent aussi volontiers vers des rites plus ésotériques, promettant aux initiés la révélation de mystères divins. Parmi ces cultes, celui d'Eleusis, voué à la déesse Déméter, jouit d'une reconnaissance officielle. Sa cérémonie se déroule en septembre entre Athènes et la ville d'Eleusis, à 20 kilomètres de là : les initiés doivent notamment se jeter dans la mer en compagnie d'un porcelet, puis se regrouper dans une salle, le «téléstérion», pour s'y livrer à des rites secrets. D'autres mouvements mystiques, comme le pythagorisme et l'orphisme, s'apparentent à des sectes. Enfin, la superstition et la magie sont très présentes au quotidien : amulettes, médaillons et crachats écartent le mauvais sort, sorciers et magiciens se chargent d'envoûter les rivaux encombrants... Les athées, eux, rasent les murs : le philosophe Socrate (lire notre article p. 72) n'a-t-il pas été accusé d'impiété en 399 av. J.-C. ?

THÉÂTRE ET GYMNASÉ LES SCÈNES DE LA COMPÉTITION

Partout où les Grecs ont fondé des villes, deux édifices surtout ont paru caractéristiques de leur civilisation : le théâtre et le stade», écrit le grand helléniste Robert Flacelière en 1969 dans son livre «La Vie quotidienne des Grecs au siècle de Périclès». De fait : les concours sportifs et les spectacles théâtraux rythment l'année des Grecs. Dans la société antique, ces événements servent à la fois de distractions, de rassemblements populaires... et de cérémonies religieuses : chez les Grecs, les dieux ne sont jamais loin, et ●●●



Bâti sur une colline proche de l'Agora, la Pnyx, c'est-à-dire «l'endroit où l'on se tient serré» en grec ancien, était un auditorium en plein air, siège de l'Ecclésia, l'assemblée des citoyens. Ces derniers venaient y voter à main levée les lois et le budget de la cité.

Un escalier (1) permettait d'accéder à la terrasse (2), où les citoyens venaient écouter les orateurs. Ceux-ci prononçaient leur discours depuis une tribune, la «béma» (3). En contrebas, se tenaient les gardes (4) chargés d'assurer la sécurité.



Sur **la colline de la Pnyx**,
6 000 Athéniens venaient
voter les lois de la cité

Le mur de soutè-
nement en pierre
(5) qui encerclait
la bema donnait
à l'édifice l'aspect
d'un théâtre.
Les citoyens se
retrouvaient ainsi
tournant le dos
à la cité, et regar-
daient de bas en
haut l'orateur qui
les haranguait.
Ce qui fait dire à
Démosthène
que sur la colline
de la Pnyx, les
Athéniens étaient
devenus davan-
tage des specta-
teurs que des
citoyens actifs.

●●● les jeux théâtraux et sportifs sont destinés avant tout à honorer Zeus, Apollon ou Dionysos.

Le théâtre est indissociable de ce dernier, dieu du Vin et de l'Extase : un théâtre grec est d'abord un lieu de culte à Dionysos, et le concept même du théâtre est né au VI^e siècle d'anciens rites agraires en l'honneur de cette divinité. Au milieu de l'«orchestra» (la zone circulaire de l'avant-scène où évolue le chœur), se dresse un autel au dieu. Un prêtre préside les représentations, qui se déroulent durant les fêtes dionysiaques, en hiver. A Athènes, la «saison» théâtrale culmine en mars, au moment des Grandes Dionysies (lire notre article p. 44). Les spectacles prennent la forme de concours entre auteurs (parmi eux les célèbres Sophocle, Eschyle, Euripide...), qui s'affrontent à coup de tragédies, drames satyriques et comédies. Les spectateurs viennent pour la journée, munis de victuailles et d'un coussin pour s'asseoir, dans une atmosphère de kermesse. La foule est à l'image de la population : tous les groupes sociaux sont admis. Sur scène, les acteurs des tragédies (qui mettent en scène des héros connus du public) portent des masques et sont juchés sur des hautes semelles pour être bien visibles. Les comédies, d'un ton plus léger, sont l'occasion de brocarder la vie politique de la cité. L'ensemble des réjouissances est financé par des riches citoyens, qui s'acquittent ainsi d'une sorte d'un impôt, tout en soignant leur popularité.

La passion du sport est elle aussi ancrée dans la société athénienne. Elle se manifeste dès le plus jeune âge : les exercices de gymnastique, de lutte, de course, de lancer de disque et de javelot, pratiqués entièrement nus et placés sous la direction d'un professeur appelé «pédotribe», font partie de l'éducation des jeunes garçons. Devenus adultes, de nombreux citoyens continuent à fréquenter la «palestre» (le terrain de sport) et le stade (la piste de course). On pratique les exercices pour l'hygiène du corps – le philosophe Socrate voulait par exemple «réduire son ventre qui dépassait la juste mesure». Mais aussi pour l'entretien physique en cas de conflit, en particulier dans une ville comme Sparte connue pour son esprit guerrier et sa discipline de fer, où l'on reste soldat jusqu'à 60 ans. Détail surprenant : avant l'exercice, il est

d'usage de se couvrir le corps d'huile et de sable, que l'on ôte après l'effort grâce à un racloir spécial.

Comme le théâtre, le sport est l'occasion d'organiser de grands concours entre athlètes, dans le cadre de fêtes religieuses. Les compétitions les plus prestigieuses sont les quatre jeux panhelléniques, qui réunissent toutes les cités grecques à Némée, Delphes, Corinthe et Olympie. Ceux d'Olympie, dits «jeux olympiques», sont les plus célèbres (lire notre article p. 62). Pendant 1 000 ans, de 776 av. J.-C. à 393 ap. J.-C., ils attirent, tous les quatre ans, une foule immense de spectateurs dans ce sanctuaire de Zeus au cœur du Péloponnèse.

Parmi les autres distractions très appréciées des Grecs, la musique arrive en bonne place. L'apprentissage du chant, de la cithare ou du hautbois sont indispensables à toute bonne éducation. La musique accompagne les fêtes, les banquets, les pièces de théâtre, les activités sportives, les travaux quotidiens... et s'invite même sur le champ de bataille ! Les Hellènes apprécient aussi la danse et la poésie, et s'adonnent, pour passer le temps, à une série de jeux qui n'ont pour l'homme du XXI^e siècle rien de très exotiques : divers jeux de ballon, de hasard (osselets, dés), de jonglage, sans oublier les très prisés combats de coqs, munis aux pattes d'ergots de bronze aiguisés... Parmi les jeux de hasard, les jeux de dés s'effectuaient avec des petits cubes de terre cuite à six faces. Un des passe-temps les plus populaires consistait à faire le plus de points possible en lançant trois dés. La combinaison appelée le «coup d'Aphrodite», c'est-à-dire un triple six, rapportait un maximum de points, tandis que le triple un – le «coup du chien» – était la plus mauvaise. Autres jeux pratiqués sur l'agora ou dans les lieux publics, la «pettéia», sorte de jeu de dames hérité de la haute Antiquité, ou encore le jeu des cinq lignes : deux joueurs s'affrontaient en poussant sur des lignes des galets en guise de pions selon un nombre de déplacements déterminé par les dés. Enfin, quand ce n'était par leur métier, les Grecs s'adonnaient pour le plaisir à la chasse ou encore à la pêche.

LE PORT UN ENJEU MILITAIRE ET COMMERCANT

Dans la Grèce antique, il est très hasardeux de s'aventurer sur les «routes» de l'intérieur du pays : celles-ci se résument le plus souvent à des chemins de pierre ou des pistes poussiéreuses, dans des régions montagneuses, voire infestées de brigands... Pour circuler et faire du commerce, les Hellènes ont plutôt tendance à se tourner vers leur élément naturel : la mer. Ils sont autour d'elle «comme des grenouilles autour d'une mare», écrit Platon. Dans cette région déchiquetée par la Méditerranée, où aucun point n'est à plus de 90 kilomètres des côtes, le bateau est un moyen de transport bien plus efficace que la marche à pied ou le mulet. Et les nombreux ports sont des lieux stratégiques, à l'image du Pirée, qui dessert Athènes : au V^e siècle av. J.-C., celui-ci est relié à la grande cité par deux «longs murs» de 6 kilomètres, qui forment un corridor fortifié, assurant la libre circulation entre la ville et son port même en temps de guerre. Un troisième mur part vers Phalère, dont la rade, juste au sud du Pirée, constituait l'ancien port jusqu'à la fin du VI^e siècle.

Certes, la navigation de l'époque est encore assez rudimentaire : les marins n'ont aucun instrument d'orientation, et se contentent de connaître les vents, les courants, la position des astres, ainsi que les zones délicates, et pratiquent surtout le cabotage le long des côtes – les traversées en haute mer, vers l'Égypte par exemple, sont l'exception. Les «phares» se résument à des feux sur la côte et les embarcations jettent le plus souvent l'ancre pour la nuit. Ils ne naviguent que la moitié de l'année, d'avril à octobre. Les bateaux de commerce à voile, qui embarquent aussi les voyageurs, sont lourds et plutôt lents.

Tout cela n'empêche pas un commerce maritime développé, sur lequel règnent les Grecs : ils disposent de comptoirs partout autour de la Méditerranée, de l'Espagne à la Crimée, et contrôlent les principales «autoroutes» maritimes. Au cœur de ce réseau, il y a Le Pirée, qui prend le pas au V^e siècle sur tous les autres ports de la région. Sur les quais de Kantharos, la partie commerciale du port, grouillante et cosmopolite, l'activité est bien plus in-

Du haut de cette estrade, Thémistocle, Périclès ou encore Démosthène se sont adressés à leurs concitoyens, qui les écoutaient debout ou assis par terre. Les Athéniens se réunissaient une quarantaine de fois par an sur la colline de la Phnyx.

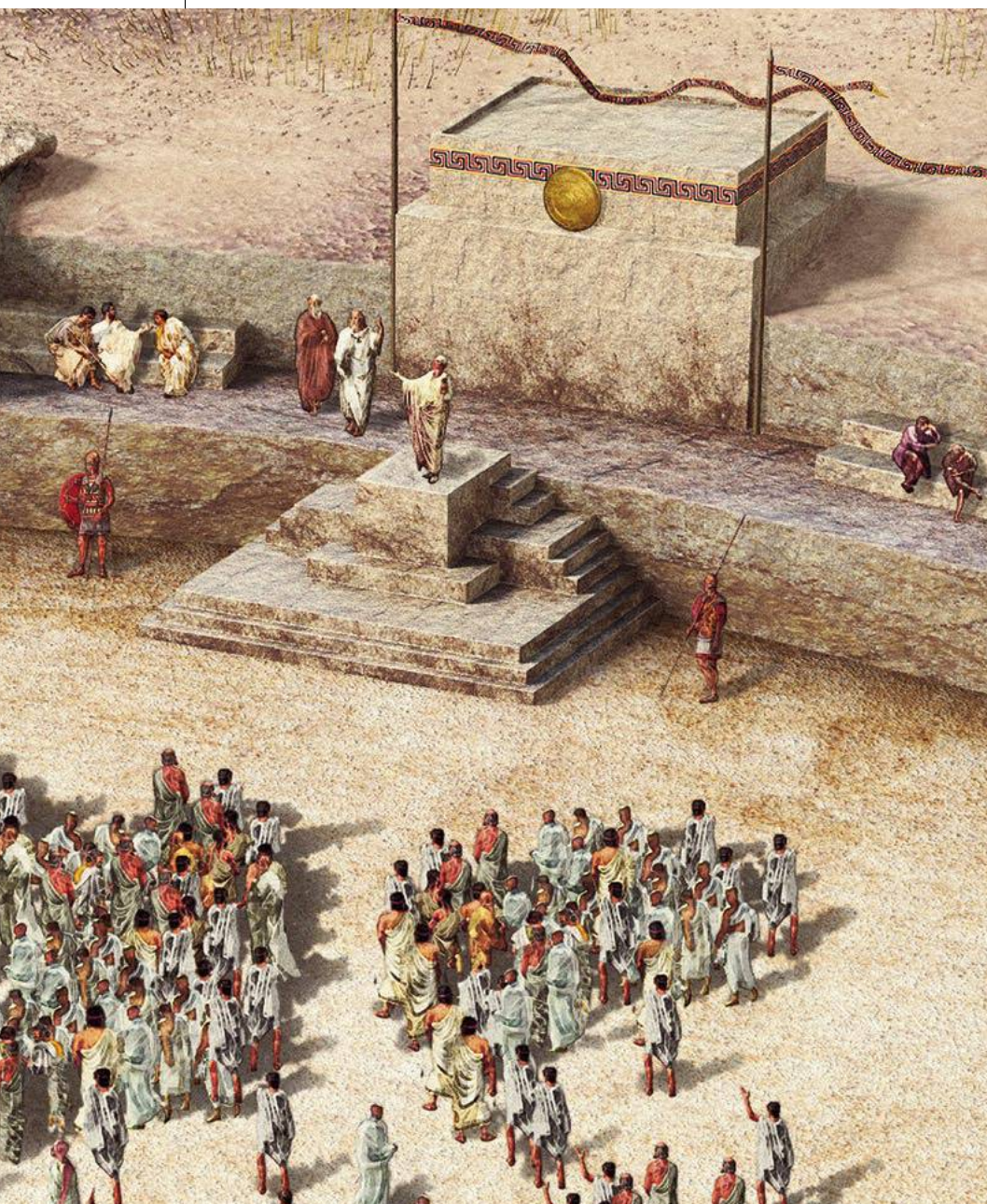
tense que sur l'agora. On s'y échange des denrées de toutes sortes : céréales, vins, huile, laine, peaux, bois, pierres, métaux, outils, armes, tissus, vêtements, papyrus, poterie, ivoire, perles, esclaves... Des négociants de gros, les «emporoi», citoyens d'Athènes ou métèques (étrangers), s'associent à des armateurs et à des investisseurs pour monter des expéditions commerciales risquées mais lucratives en direction de l'Égypte, la Sicile, Chypre, la Lybie, la mer Noire, la Perse... L'État touche sa part, sous forme de droits de douane sur les marchandises. Le trafic est libre, hormis celui des céréales : la halle au blé du Pirée doit toujours garder en réserve de quoi nourrir la cité.

La suprématie d'Athènes sur la mer vient aussi de sa puissance militaire. A partir du début du V^e siècle av. J.-C., notamment pour se défendre contre les Perses, la cité entreprend, sous l'impulsion de l'homme d'État Thémistocle, de bâtir une flotte de navires de guerre redoutables, les «trières». Longs et fins, ornés d'yeux sur la coque et armés d'un long éperon à la proue, ces bateaux à rames brillent par leur rapidité et leur agilité. Au Pirée, de grands travaux sont réalisés pour aménager les ports de guerre de Zéa et Munichie, où des centaines de cales couvertes abritent les bateaux lorsqu'ils ne sont pas en mer. Chaque départ de la flotte est

l'occasion de cérémonies et de festivités populaires au Pirée. La flotte d'Athènes finit par dépasser les 300 navires, et mobilise, à raison de 200 personnes par embarcation (dont 170 rameurs), plus d'effectifs que toute l'armée terrestre. Cette force de frappe est décisive dans les guerres, mais aussi pour sécuriser les routes périlleuses du commerce maritime. Elle est le fer de lance de la «thalassocratie» d'Athènes au V^e siècle, qui finira par irriter les cités rivales : c'est l'une des sources de la guerre du Péloponnèse, qui oppose Athènes et Sparte entre 431 et 404 av. J.-C. (lire p. 108).

Enfin, la mer a une autre importance vitale pour les Grecs : elle leur sert de garde-manger ! Ce peuple maritime est friand de poissons, de mollusques et de crustacés, qui constituent la base de leur alimentation, après les céréales - et bien davantage que la viande. La pêche est une industrie florissante, quoique peu prestigieuse. Et à Athènes, le marché aux poissons est l'un des secteurs les plus animés de l'Agora.

VOLKER SAUX



LES JEUX



Le pentathlon.

Parmi les cinq épreuves qui composaient la discipline, le lancer du diskema (un palet en pierre ou en bronze pouvant peser jusqu'à 5 kilos) demandait une technique éprouvée.



LE SPORT, PLUS FORT QUE LA GUERRE

A Olympie se déroulaient les jeux les plus importants de l'Antiquité. Un événement capable de fédérer le monde grec et, surtout, de suspendre le fracas des batailles.



La course en armes. Les gymnastes, casqués et équipés d'un aspis (le bouclier des hoplites ou fantassins), s'élançaient pour quatre longueurs de stade, soit environ 770 mètres.

RMN - Grand Palais (Musée du Louvre) / Hervé Lewandowski



Konstantinos Kontos/La Collection

Le pancrace. Sorte de lutte extrême, elle autorisait tous les coups ou presque, à l'exception des morsures. A droite, devant son entraîneur, le combattant jeté à terre lève la main pour demander grâce.



Sous le fouet de l'entraîneur, les lutteurs
s'affrontent avec une rare violence



Sur la piste, pas de deuxième
place, seule la victoire comptait



La course montée. Les «jockeys», souvent des esclaves, montaient à cru et les chutes étaient parfois mortelles. La récompense revenait toujours au propriétaire du cheval vainqueur et non pas au cavalier.

Tous les quatre ans, à partir du VIII^e siècle avant J.-C., une même fièvre s'emparait de la Grèce. Comme par magie, les guerres entre les cités s'arrêtaient. Les hommes, délaissant séance tenante leurs occupations, prenaient la route. Des quatre coins de la péninsule, de Sicile, des colonies africaines jusqu'aux contrées les plus reculées de l'Asie Mineure, une foule en liesse de pèlerins, de marchands, d'artistes et de curieux de toute extraction sociale, convergeait vers une plaine étroite du Péloponnèse, coincée entre le mont Cronion et les eaux de l'Alphée. L'objectif de ces cortèges ? La plus illustre des compétitions qui réunissait, à Olympie, des centaines d'athlètes en quête de gloire.

Pas facile aujourd'hui de saisir l'importance que ces «jeux olympiques» revêtaient pour les Grecs. La comparaison avec nos JO modernes, bien qu'ils revendiquent une filiation avec leur modèle antique, ne permet pas d'en saisir la portée réelle. Loin de la grande messe sportive mettant à l'honneur les nations de tous les continents, les jeux de l'Antiquité se présentaient plutôt comme une célébration exclusive de l'identité grecque.

Des fouilles ont attesté de l'activité du sanctuaire d'Olympie dès le IX^e siècle av. J.-C.

C'était une parenthèse où s'exprimait la joie d'appartenir à une même culture, de vénérer les mêmes dieux, et de parler la même langue. Un des rares moments où les citoyens ne se définissaient non plus par rapport à leur cité (on se disait, habituellement, Spartiate, Thébain, Athénien...), mais par rapport à un pays tout entier. «Le festival olympique a constitué l'un des facteurs les plus puissants de l'unité morale du monde hellénique», écrivait le philosophe et historien Camille Gaspar dans le «Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines». «L'Ionien d'Asie, le Dorien de Sicile ou de Tarente, revenait chez lui fier d'être hellène et faisait partager cette fierté à tous ceux à qui il racontait les splendeurs dont il venait d'être témoin.»

Une occasion de se rassembler qui était, selon l'orateur Lysias (fin du V^e siècle), une bénédiction accordée par les dieux : «Héraclès institua une fête qui fût un concours de force, un déploiement d'intelligence, dans le plus beau lieu de la Grèce. Ainsi les Grecs se réuniraient pour voir ces merveilles, et ce rapprochement, pensait-il, serait propre à faire naître entre eux une mutuelle affection.» L'origine historique des jeux s'avère, elle, plus difficile à déterminer. La plupart des auteurs classiques l'attribuent à la volonté d'Iphitos, roi d'Elide, qui vécut au VIII^e siècle av. J.-C. Sophiste contemporain de Socrate, Hippias d'Elis ●●●



Le stadion.

L'épreuve reine des jeux attirait le plus grand nombre de sportifs. Elle consistait en un sprint sur toute la longueur du stade, soit exactement 192,27 mètres.

L'esprit de compétition fut l'un des fondements de l'identité grecque

●●● avance la date de 776 comme année de la première compétition. Les historiens contemporains, eux, sont plus prudents. Des fouilles ont certes permis d'attester de l'activité du sanctuaire d'Olympie dès le IX^e siècle avant notre ère. Et des registres fiables tiennent, à partir du VI^e siècle, une liste minutieuse des champions olympiques. Mais impossible de déterminer précisément quand eurent lieu les olympiades originelles. Une certitude, cependant : l'affection des Grecs pour ces rendez-vous sportifs n'attendit pas la création des jeux. Lors de certaines cérémonies funéraires, on se livrait déjà, dès l'époque archaïque, à des épreuves de lutte ou à des courses de char, pour rendre hommage aux défunts. Homère lui-même raconte en détail, dans l'*Illiade*, les jeux funèbres donnés en mémoire de Patrocle, héros de la guerre de Troie.

Gymnastes nus et oints d'huile, pugilat d'enfants... On est loin des JO modernes

Autre facteur permettant de comprendre la naissance des premiers jeux : l'amour qu'avaient les Grecs pour tout ce qui pouvait attiser leur esprit de compétition. «Les Hellènes raffolaient des concours, et en créaient à chaque occasion. Il y avait à Tarente des concours de broderie, à Pergame, des compétitions de médecine, sans oublier les concours de beauté, qui ne sont pas une légende», énumère Paul Veyne, historien spécialiste de l'Antiquité. Une exaltation de la rivalité dont la langue grecque porte la marque. Le mot pour désigner les jeux est «agon», c'est-à-dire le concours. Quant aux participants, on les appelait les antagonistes.

Ce goût pour la compétition, combiné à la tradition ancestrale des jeux funéraires, donna naissance à une multitude de concours sportifs. Certains étaient organisés de façon éphémère pour célébrer une grande occasion. D'autres se pérennisèrent et devinrent des institutions. Parmi ceux-ci, on en comptait quatre qui pouvaient prétendre au titre de jeux «panhelléniques», c'est-à-dire réunissant toutes les régions de Grèce : les pythiques, organisés dans la ville de Delphes, les isthmiques, à Corinthe, les néméens, à Némée, et bien sûr, les olympiques. Plusieurs historiens antiques, comme Sextus Julius Africanus (II^e siècle après J.-C.), ont établi la liste des différentes disciplines qui composèrent ces grands jeux. Et des vases et des

assiettes décorés permettent aujourd'hui de s'en faire une représentation visuelle. De fait, ces épreuves n'ont pas grand-chose à voir avec celles de nos JO modernes – il n'existait, par exemple, aucun sport d'équipe. La plus prestigieuse d'entre toutes était le stadion, un sprint sur toute la longueur du stade, soit 192,27 mètres (l'équivalent de 600 fois la longueur du pied d'Héraclès, estimait-on). Vinrent s'y ajouter des courses hippiques, montées ou en char, dont la catégorie la plus prestigieuse alignait des attelages de quatre chevaux (tethrippon). Une cohorte d'épreuves gymniques (les athlètes y concouraient dévêtus, le corps enduit d'huile d'olive) complétait le tableau. Celles dites «légères» : course de fond (diaulos), demi-fond (dolikhos), et pentathlon. Ce dernier n'avait de commun avec notre pentathlon moderne que le nombre d'épreuves, et comprenait notamment le lancer d'un disque en pierre ou en bronze (le diskema), le jet d'un javelot à l'aide d'une courroie, et un saut en longueur muni d'haltères. Et les «lourdes», pratiquées sur une aire de terre battue, et incluant plusieurs sports de combat ●●●

L'entraînement. Un mois avant l'ouverture de la compétition, les athlètes se préparaient déjà au gymnase d'Olympie. Au son de la flûte, donnant le rythme, les futurs rivaux répétaient inlassablement leurs exercices.



Konstantinos Kontos/La Collection

Lors de la cérémonie d'ouverture, on sacrifiait à Zeus bœufs et sangliers

●●● comme le pugilat (une sorte de boxe anglaise où les gants étaient remplacés par des lanières de cuir voire de métal) ou le pancrace, forme de lutte très violente où tous les coups étaient permis... à part crever les yeux de son antagoniste. Ces disciplines avaient leur catégorie junior, où concouraient des enfants de moins de 15 ans (paidés).

Autre différence majeure avec nos JO : seule la victoire comptait. Il n'y avait ni médaille de bronze ou d'argent, ni podium. Pour les athlètes qui avaient fait le déplacement jusqu'à Olympie après une préparation intensive de plusieurs mois, l'important n'était non pas de participer mais bien de gagner. Le meilleur d'entre tous recevait pour son triomphe une couronne d'olivier, ainsi que le droit de faire édifier une statue à son image où il pouvait inscrire son nom et celui de ses ancêtres. Des arbitres (les helladonices, littéralement «juges des Grecs») avaient pour charge sacrée de veiller à ce que la tradition des jeux soit respectée, mais aussi que les participants obtiennent la victoire dans les règles de l'art. Armés d'un fouet, ils n'hésitaient pas à châtier d'éventuels tricheurs.

Au cœur du bois sacré d'Olympie trônait l'une des sept merveilles du monde...

Bien que l'accès aux jeux panhelléniques soit ouvert aux étrangers, et même aux esclaves, le droit de participer était un honneur réservé aux athlètes de sang grec. Au V^e siècle, le roi Alexandre I^{er} de Macédoine dut ainsi prouver aux juges que sa famille était originaire d'Argos (une cité du Péloponnèse) avant de pouvoir descendre dans le stade. Quant aux femmes, elles étaient interdites de stade. À l'exception de la grande prêtresse de Déméter, à laquelle était réservée une place d'honneur, sur un trône en marbre blanc face à l'autel sacré.

Car les jeux panhelléniques se vivaient surtout comme des célébrations religieuses, placées sous la protection des dieux du panthéon grec. Olympie était ainsi un sanctuaire majeur dédié à Zeus. Son stade jouxtait un bois sacré, l'Altis, dans lequel on trouvait un autel dédié au dieu suprême, ainsi que sa statue monumentale, réalisée par le sculpteur athénien Phidias, et considérée comme l'une des sept merveilles du monde. En guise de cérémonie d'ouverture, on procédait à une hécatombe (le mot grec pour

désigner le sacrifice de cent bœufs), à des libations, et à des chants liturgiques. Quant aux centaines d'athlètes présents sur place, ils prêtaient toujours serment devant Zeus, et sur les entrailles d'un sanglier. Lorsqu'ils remportaient la victoire, considérée comme un don divin personnifié par la déesse Niké, ils sacrifiaient au temple et faisaient offrande de leur couronne. Mais à la ferveur de ces cérémonies religieuses s'ajoutait un engouement plus profane. Le site d'Olympie se transformait en effet en une immense foire. Pour satisfaire les pèlerins venus assister aux épreuves – au V^e siècle, ils étaient, estime-t-on, plus de 40 000 à camper sur les bords du fleuve – une foule de danseurs, joueurs de flûte, acrobates et camelots en tout genre faisaient le déplacement. Attirés par l'opportunité que constituait ce vaste public, les poètes venaient déclamer leurs vers, et les orateurs offrir un aperçu de leur talent. Ainsi, en 456, l'historien Hérodote fit le voyage à Olympie et provoqua l'enthousiasme de la foule en lui lisant le début de ses «Histoires». À leur apogée à cette époque, les jeux d'Olympie s'étaient imposés comme le plus prestigieux des quatre concours panhelléniques. «Si l'on me demandait quelle est la matière la plus précieuse, je dirais : l'or ; si l'on m'interrogeait sur les compétitions je n'hésiterais pas : la plus glorieuse est Olympie», chantait ainsi, au début du V^e siècle av. J.-C., le poète Pindare.

Ce rendez-vous incontournable prit même une telle importance que les Grecs finirent par s'en servir comme base de leur chronologie, en se mettant à compter le temps en olympiades. Mieux. Les jeux étaient capables de suspendre le cours des guerres. Afin de permettre aux athlètes et à tous les citoyens du monde hellénique d'y assister, des émissaires étaient envoyés aux quatre coins de la Grèce pour promulguer une trêve sacrée. Pendant le mois qui précédait les jeux, et pendant la durée de ceux-ci, les campagnes militaires s'arrêtaient, et il était possible de circuler librement et en toute sécurité. Un exploit de taille, quand on sait qu'Athènes, à l'époque classique, connaissait en moyenne deux années de guerre sur trois. D'autant que la trêve olympique était très rarement violée. Certes, Thucydide, l'historien de la guerre du Péloponnèse, raconte comment les Spartiates, lors de la 90^e olympiade (soit en 420 av. J.-C.), firent marcher leurs hoplites, et attaquèrent un fort



RMN-Grand Palais (Musée du Louvre)/Hervé Lewandowski

en pleine trêve. Mais cette entorse au règlement constituait une exception, et elle fut sanctionnée par une amende, et l'exclusion des jeux pour vingt ans.

Arme diplomatique infailible et fête religieuse où communiait l'ensemble du monde grec, les jeux tinrent le haut du pavé durant l'époque classique. À partir du IV^e siècle, toutefois, ils commencèrent à perdre de leur éclat, et leur sens originel s'altéra. Après la conquête romaine de la Grèce, ils furent remis au goût du jour par certains empereurs. Néron en fut friand. En 67 après J.-C., il y remporta six victoires, et avança la date de la compétition de deux

ans, du jamais vu depuis sa création. La simple participation d'un Romain au plus sacré des concours aurait dû constituer une impardonnable hérésie. Mais les Grecs n'avaient plus les moyens de veiller sur l'esprit des jeux. À mesure que se réduisait la sphère d'influence de la culture hellénique, la flamme de l'olympisme vacillait. En 393, suite à un décret de l'empereur Théodose, elle finit par s'éteindre pour de bon. Celle que l'on allume à l'occasion de nos JO modernes n'a plus rien à voir avec la passion qui embrasa les Grecs pendant un millénaire. ■

CLÉMENT IMBERT

Les trophées. Allégorie de la victoire, la déesse Niké accordait ses faveurs aux plus méritants. En guise de prix : un bandeau d'honneur et une couronne d'olivier sauvage.

SOCRATE



UN PHILOSOPHE CONDAMNÉ À MORT

Il était le plus grand penseur d'Athènes. Mais, en 399 avant J.-C., trois citoyens déposèrent une plainte contre lui devant les juges. Retour sur l'un des procès les plus célèbres de l'Antiquité.



United Archives/Leemage

Quand il fut condamné à mort, Socrate dut rester encore un mois en prison, en attendant l'exécution de sa peine. Une fête religieuse obligeait en effet à reporter celle-ci. Chaque jour que dura ce sursis, les amis de Socrate vinrent le soutenir dans sa cellule, l'encourageant à fuir. Mais celui-ci écartait tout projet d'évasion. C'eût été contrevenir aux lois de la cité, et donc, pour cet esprit incorruptible, ajouter à celle de sa condamnation une nouvelle injustice. Finalement, les juges lui firent porter une coupe de poison, de la ciguë, car c'est ainsi qu'il avait décidé d'accomplir sa peine. Il la but calmement. Ses derniers mots, selon son disciple Platon, furent simples et teintés d'une

étrange ironie. S'adressant à l'un de ses compagnons éplorés, il lança : « Criton, nous devons un coq à Asclépios, payez-le, ne l'oubliez pas. » Asclépios, dont le sanctuaire se trouvait en contrebas de l'Acropole, était le dieu favorisant les guérisons...

L'héroïsme et la sérénité qui avaient guidé cette mort allaient connaître une postérité extraordinaire. On peut même se demander si la pensée de Socrate, qui n'a jamais écrit, serait parvenue jusqu'à nous sans cette fin exemplaire. Aussi est-il difficile de retrouver les circonstances réelles de son histoire. Voici ce que l'on sait. Socrate s'est donné la mort au printemps 399 avant J.-C., au lendemain d'un conflit funeste pour la Grèce antique. Son enseignement, son procès et sa mort s'inscrivent dans cette catastrophe du monde grec que fut la guerre du ●●●

Sans faillir, il s'apprête à avaler le poison

Le peintre David (1748-1825) a représenté Socrate sur le point de boire la coupe de ciguë, devant ses amis éplorés. Platon, assis à gauche, tourne le dos à la scène. En vérité, ce dernier, malade, n'a pas assisté à la mort de son maître.

SOCRATE, EN BREF

470 ou 469 av. J.-C.
Naissance à Athènes.

435 av. J.-C.
Délivre son enseignement au gré de ses déambulations dans les rues de la ville.

431 av. J.-C.
Participe à une campagne de la guerre du Péloponnèse.

424 av. J.-C.
Sauve l'historien Xénophon lors de la bataille de Délion.

399 av. J.-C.
Ouverture de son procès et condamnation à mort.

●●● Péloponnèse. Elle commença en 431, quand l'opposition maritime et commerciale entre Athènes et Corinthe dégénéra en une lutte fratricide d'Athènes contre Sparte. Cette dernière était soutenue par la plupart des autres cités grecques. Au lieu de la rapide victoire que prévoyait l'Athénien Périclès, ce fut un conflit de près de trente ans, qui détruisit l'hégémonie d'Athènes en mer Egée, ruina ses campagnes et réduisit sa population d'un tiers. Socrate vécut l'un des effets de cette guerre : la rupture du consensus social et politique sur lequel reposait la démocratie athénienne. Il vit se former une génération d'hommes politiques issus de l'artisanat et du commerce, aux mœurs politiques bien éloignées de l'austère éthique de Périclès (ce dernier mourut de la peste en 429). Ces «démagogues» – le mot apparut alors – séduisaient le peuple par une technique oratoire inspirée de la «sophistique», grand mouvement de pensée de la deuxième moitié du V^e siècle, dont les représentants, les «sophistes», portaient au plus haut la maîtrise des arts du langage. Leur enseignement, qu'ils faisaient payer très cher, attirait de nombreux jeunes gens avides d'acquérir cette maîtrise de la parole qui, pensaient-ils, leur livrerait les clés du prestige et du pouvoir. Socrate allait être souvent, à tort, confondu avec les sophistes.

Il était né en 469 à Athènes, d'un père artisan sculpteur et d'une mère sage-femme. Au début de la guerre du Péloponnèse, il combattit dans les rangs des hoplites (fantassins), où il se fit remarquer par son endurance et son courage. Il possédait des terres, en tirait des revenus. Il était marié à Xanthippe, une femme acariâtre, et fut père de trois enfants. Sa formation intellectuelle est mal connue. Ce philosophe, qui déclara si souvent qu'il ne savait rien, a sans doute beaucoup étudié dans sa jeunesse, se vouant à découvrir les leçons enseignées par la nature, à la manière de Pythagore, le maître grec du VI^e siècle. Socrate s'est aussi approprié, selon toute apparence, l'art du discours tel que l'enseignaient les sophistes. Il fut long, semble-t-il, à découvrir sa vocation. Elle lui fut révélée à Delphes. Là-bas, au temple d'Apollon, officiait la pythie, qui transmettait les oracles du dieu. Or, elle le désigna entre tous les hommes comme le plus sage et le plus savant ! Stupéfait par cette élection, il y vit le signe d'une mission sacrée. Dès lors, il alla par les rues et les places, interpellant jeunes ou vieux, artisans ou notables, et causant avec eux de ce qu'étaient la justice, la bonté, la beauté. Le dialogue s'établissait au ras de leur activité quotidienne, se nourrissait de leur expérience. Socrate déconstruisait les certitudes naïves, éveillait une inquiétude, une recherche, une interrogation : c'est ce qu'on appellerait plus tard la méthode du «questionnement socratique». A cette mission d'éveil critique, il apportait les ressources

de son intelligence déliée, de sa personnalité pittoresque et fascinante. Il mettait à profit sa laideur physique, s'en servant pour initier ses interlocuteurs à la distinction de l'être et du paraître. Le neveu de Périclès, Alcibiade, qui allait devenir l'un des plus fameux disciples de Socrate, le comparait à la statue d'un silène (un satyre) qui s'entrouvre pour laisser voir la figure d'un dieu...

Platon, après la mort de Socrate, fondera sa philosophie sur cet enseignement

Son intelligence charma bientôt nombre d'Athéniens, d'autant qu'au contraire des sophistes, il ne faisait pas payer ses leçons. Il entretenait avec ses disciples des relations d'allégeance qui allaient bien au-delà de la simple assiduité à des cours. Il était ce qu'on appellerait aujourd'hui un «gourou». Les jeunes gens des meilleures familles d'Athènes, donc promis à occuper d'importantes fonctions dans la cité, comme Alcibiade, étaient subjugués par la parole du maître et par son encouragement à chercher la vérité. Ce fut notamment le cas de Platon qui, après la mort de Socrate, fondera sa philosophie sur l'enseignement de ce dernier. Un point important de cet enseignement concernait la politique. Selon Socrate, elle ne s'improvisait pas, elle était un métier à part entière, exigeant des connaissances et de la maîtrise. Elle était aussi une vertu, imposant l'oubli de soi. On ignore quelles étaient les opinions politiques de Socrate. En revanche, on sait que certains de ses plus proches disciples considéraient le régime démocratique comme la source de tous les maux d'Athènes, et n'hésitaient pas à déclarer leur admiration pour le régime militariste et autoritaire de Sparte. C'est dire

LA PYTHIE L'A ÉLU COMME L'HOMME LE PLUS SAGE

l'hostilité que ce cercle suscita bientôt dans la cité...

Elle éclate pour la première fois en 423, dans la pièce d'Aristophane intitulée «Les Nuées». Le poète comique y présente Socrate comme le maître à penser des sophistes, promoteur d'une religion dédiée au culte de divinités fumeuses. Le personnage dépeint par Aristophane est d'une telle habileté rhétorique qu'il convainc le jeune héros de la pièce de se retourner contre son propre père. Ce dernier finira par incendier la maison de l'impudent philosophe... Cette caricature est la première d'une série d'accusations qui vont discréditer Socrate. Elles accompagnent en fait l'ascension politique de ses disciples – dont il est rendu responsable. Tel Alcibiade, le flamboyant opportuniste qui rallie un temps le camp spartiate, proclamant que la démocratie est «une folie universellement reconnue comme telle». Ou

encore Critias, l'un des élèves les plus doués de Socrate : en 404, après la capitulation d'Athènes devant Sparte, cet écrivain et poète contribue à établir le règne d'une poignée de dirigeants (les « Trente Tyrans »), via la terreur, avant de périr au cours de la guerre civile qui suit leur chute. Car en 403, le vent tourne : Thrasybule, le libérateur d'Athènes, rassemble ses troupes en une procession solennelle du Pirée à l'Acropole pour rétablir les institutions traditionnelles de la cité. Socrate sent peut-être la menace poindre : il risque d'être tenu pour responsable de la participation de ses proches aux tentatives de renversement de la démocratie athénienne – quoiqu'il n'y ait pas pris part réellement.

D'officieuse, l'accusation devient officielle. Elle est prononcée en 399 par trois citoyens : Méléto, un poète, Anytos, un politicien, Lycon, un orateur. Anytos, à la tête de ce trio, est un notable influent du parti « démagogue ». Il souffre de voir son fils, un jeune homme doué, subir l'envoûtement de Socrate. La plainte qu'il dépose auprès des archontes (magistrats) accuse le philosophe de ne pas reconnaître les dieux de la cité, d'introduire des divinités nouvelles et de corrompre la jeunesse.

L'accusation d'impiété est si vague qu'elle semble plutôt un prétexte : elle est le seul moyen d'atteindre un homme qui, comme Socrate, n'exerce aucune fonction publique – et donc ne peut être poursuivi pour cela. Quant à la « corruption de la jeunesse », il s'agit d'une allégation plus politique que morale, comme l'explique l'historien Paulin Ismard dans son livre « L'Événement Socrate » (éd. Flammarion, 2014). On ne doit pas y voir d'allusion à l'homosexualité ou à la pédérastie qui, dans la société

On l'accuse de corrompre la jeunesse

Selon ses détracteurs, Socrate aurait perverti le brillant Alcibiade par ses discours. Sur cette peinture du XVIII^e siècle, le maître s'entretient avec son élève. Par-dessus l'épaule de Socrate, est figuré son bon génie qui, selon lui, lui soufflait des arguments lors des discussions philosophiques.

d'alors, ne tombaient sous le coup d'aucune loi. Ce qu'on reproche à Socrate, c'est de bafouer Zeus « patrôos », le Zeus protecteur de l'autorité paternelle, c'est de soustraire les jeunes hommes à l'autorité des pères. En ce temps de refondation anxieuse de la démocratie, pour nombre d'Athéniens, Socrate représente un danger pour la jeunesse.

Son procès est donc inévitable. Il n'est d'ailleurs pas le seul à subir les foudres de la justice : cette période d'après-guerre et de restauration de la démocratie provoque une « purge » contre tous ceux suspectés d'avoir pris part à son renversement. Les débats sont ouverts en 399, au su et vu de tous, en bordure de l'Agora, le centre politique et commercial de la ville. Cinq cent un juges (ce nombre impair donnant la certitude d'une majorité) ont été tirés au sort pour décider de celui du philosophe. Le temps de parole de l'accusé et des accusateurs est mesuré par une horloge à eau, la clepsydre. Une fois l'affaire plaidée, les juges doivent se prononcer pour ou contre l'accusation en déposant un caillou dans l'une des deux urnes placées sur une table, devant le tribunal où siège le président. Si les juges optent pour la condamnation, l'accusateur et l'accusé auront chacun le droit de proposer une peine de réparation. Ensuite, les juges trancheront.

Pendant son procès, le philosophe soutient l'accusation avec une ironie passant, aux yeux de ses juges, pour de l'arrogance. Il aurait pu obtenir l'acquittement ou, au pire, se voir infliger une peine d'exil, s'il s'était présenté comme un citoyen ordinaire prêt à se soumettre à la décision de la collectivité. Au lieu de quoi, il s'affirme comme un être d'exception, accusant ses détracteurs et démontrant l'inanité de

leurs accusations. Sa condamnation est approuvée par 280 voix contre 221. Reste à fixer sa peine. Méléto demande la mort. Socrate réplique en proposant, en guise de pénitence... d'être nourri aux frais de l'Etat, récompense suprême qu'on accorde aux champions olympiques et aux bienfaiteurs de la cité ! C'est la provocation de trop. La mort est votée.

Trente jours plus tard, ayant refusé de fuir, Socrate avale la ciguë. La philosophie vient de naître. Il ne lui manque plus que de quitter les rues et les places de la cité réelle pour s'installer dans l'œuvre de Platon. C'est désormais dans les livres de ce dernier, comme « La République » ou « Le Banquet », qu'on entendra dialoguer, pour l'éternité, Socrate et ses disciples. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



Musée Fabre de Montpellier Agglomération / Frédéric Jaumes

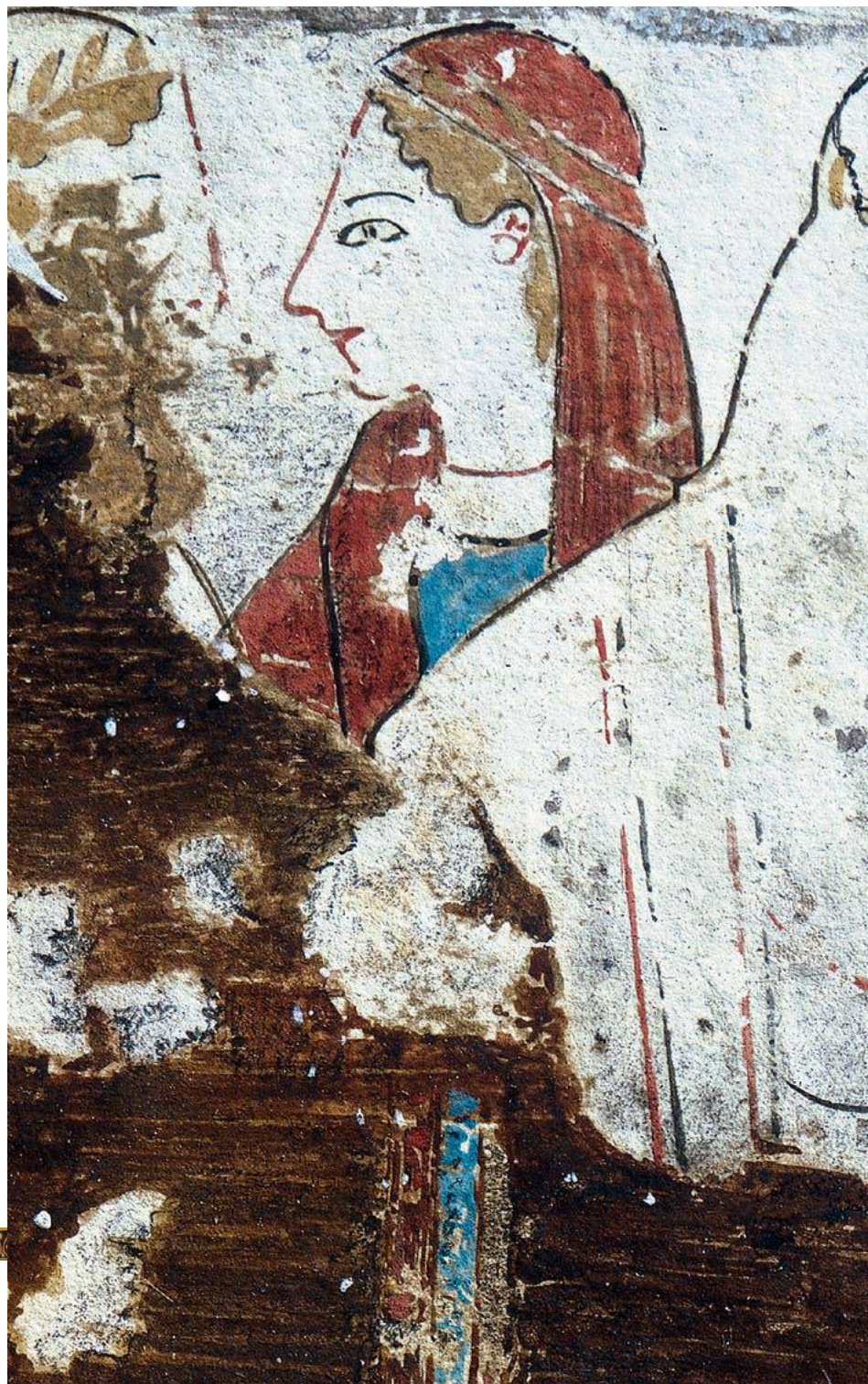
LES FEMMES RÉD

Dans ce système patriarcal, la gent féminine était exclue de la vie citoyenne et reléguée aux tâches domestiques.

Pourtant, des figures exceptionnelles ont marqué l'histoire de la Grèce.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER ET CLÉMENT IMBERT

Sur ce fragment d'une peinture corinthienne (vers 540 av. J.-C.), des femmes sont rassemblées au sein du gynécée, l'appartement qui leur était réservé dans les maisons grecques.



UITES AU SILENCE



Antigone la révoltée, se dressant seule contre les injustices du tyran. Atalante l'intrépide, capable de terrasser n'importe quel homme à la lutte. Et puis Electre, Médée, Andromaque ou Circé... La tragédie grecque regorge de ces héroïnes parées de toutes les qualités, de ces personnages féminins refusant de jouer les seconds rôles, tenant la dragée haute aux Ulysse, Jason et autres Ajax. De là à imaginer les Grecs en chantres de l'égalité des sexes, il n'y a qu'un pas... qu'il faut bien se garder de franchir. Ce foisonnement de femmes libres appartient au monde de la fiction. La réalité, elle, était loin d'être aussi ouverte. Car la Grèce constituait une société patriarcale, reposant sur la domination absolue de l'homme. Lui seul était jugé digne de prendre part au destin de la cité, et lui seul avait le droit de s'exprimer en public. En conséquence, les femmes, exclues de la vie civile et condamnées au silence, n'ont laissé presque aucun témoignage de ce que pouvait être leur quotidien. Pour les historiens, qui tentent aujourd'hui de comprendre ce que représentait la condition féminine dans le monde hellénique, cette absence de sources de première main constitue un défi de taille. «Nulle figure n'est plus difficile à atteindre, nulle vie plus close sur le secret de sa quotidienneté que celui d'une femme ordinaire d'Athènes», estimait ainsi l'anthropologue Nicole Loraux dans «La Grèce au féminin» (éd. Les Belles Lettres, 1993). Seule solution, donc : s'en remettre à la parole masculine qui est loin d'être tendre dès qu'elle se penche sur le sort des femmes.

Car la pensée grecque, pendant tout le premier millénaire avant Jésus-Christ, et en particulier dans l'Athènes du V^e siècle, était profondé-

ment sexiste. La misogynie y florissait, imbibant les mythes fondateurs (Pandore, la première femme, n'était-elle pas ce fléau envoyé des dieux pour punir l'humanité ?) et irriguant l'œuvre de bon nombre d'intellectuels. On la retrouvait chez les auteurs de théâtre, qui ne manquaient jamais l'occasion de décocher une flèche contre le «sexe faible». «O Zeus, qu'as-tu mis parmi nous ces êtres frelatés, les femmes, mal qui offense la lumière ? Si tu voulais perpétuer la race humaine, il ne fallait pas la faire naître d'elles», s'exclamait le tragédien Euripide par la bouche d'un de ses personnages. Plus surprenant, cette dépréciation de la féminité était érigée par les médecins de l'époque au rang de science du vivant. Les disciples d'Hippocrate décrivaient la femme comme une bête étrange, dotée d'une peau plus poreuse et flasque que celle du mâle, gouvernée par ses humeurs, sujette aux crises d'hystérie (l'étymologie du mot l'associe à «utérus»), et capable de faire rouiller le cuivre au moment de ses règles... Une polarité entre l'homme, fort, viril, aventureux, et la femme, grégaire, faible et lascive, qui découlait de l'observation des autres espèces animales. Comme le constatait Aristote, pourtant disciple de Platon et père de la philosophie occidentale : «Même chez les mollusques, lorsqu'on frappe la seiche à coups de trident, le mâle vient au secours de la femelle, alors que la femelle s'enfuit quand le mâle est frappé.»

Animés par une telle vision de la femme, les Grecs ne jugèrent pas opportun de lui laisser jouer les premiers rôles. Sa place, c'était au foyer. Plus précisément, au gynécée, cette partie de la maison qui lui était réservée, et où elle devait rester cloîtrée toute sa vie. Ce confinement était la règle en vigueur dans tous les domiciles, où les femmes n'étaient autorisées à sortir qu'à l'occasion des cérémonies religieuses. Dans les familles plus

A 14 ANS LA JEUNE VIERGE EST REMISE À SON ÉPOUX

pauvres, quelques «privi-
légiées» – marchandes de
légumes, de figues, ou de
rubans – pouvaient tout
juste s'absenter un temps
du foyer pour vendre
leurs denrées sur l'agora.
Quoi qu'il en soit, cette
division entre le monde
de l'extérieur, où les
hommes vauquaient à
leurs occupations, et la
sphère de l'intime, où l'on
cantonnait les femmes,

constituait un pilier fondamental de l'organisation
sociale grecque. Aristote, encore lui, résumait le
problème : «La nature a créé un sexe fort et un sexe
faible, afin que l'un apporte les choses du dehors
et que l'autre assure la sécurité de celles du dedans.
Dans la répartition du travail, l'un est conçu pour
la vie sédentaire et manque de force pour la vie au
dehors, l'autre s'épanouit dans le mouvement.»

Condamnée à la réclusion domestique à perpé-
tuité, la femme était également privée, comme les
esclaves, de toute forme de citoyenneté. Aux yeux
de la loi, c'était une éternelle mineure, placée
jusqu'à la fin de sa vie sous le strict contrôle de
son tuteur (le «kyrios») : son père d'abord, puis son
époux, voire son fils. Dans une scène de l'«Odyssée»
d'Homère, Télémaque ne se prive pas de rappeler
sans ménagement cette règle à sa mère, Pénélope,
en l'absence d'Ulysse, parti pour la guerre :
«Remonte donc chez toi et retourne à tes travaux,
toile et quenouille. La parole est affaire d'hommes,
et d'abord mon affaire, car la force ici m'appar-
tient.» Ce tuteur tout puissant avait également pour
fonction légale d'administrer les biens de sa pro-
tégée, qui ne pouvait rien posséder : ni terres, ni
monnaie, ni objets... Cela ne signifiait pas que la
femme ne fut associée à aucune richesse. Au
mariage de leurs filles, les pères de famille leur
versaient de 5 % à 25 % de leur fortune. L'époux
avait l'usufruit de cette dot, mais s'il décidait de
rendre sa femme, ou de la «passer» à un autre
homme (ces transactions étaient très fréquentes

UNE FORME DE RÉCLUSION DOMESTIQUE À PERPÉTUITÉ

à Athènes), il lui fallait
restituer la dot au nou-
veau tuteur.

Devenir épouse, c'était
en réalité la seule fonction
de la femme grecque. «Le
mariage est à la fille ce que
la guerre est au garçon»,
résumait l'historien Pierre
Vidal-Naquet. Vers l'âge
de 14 ans, la jeune fille
vierge était remise par son
père à son époux, dont
l'âge était au minimum le

double du sien. «Point de parenthèse adolescente,
elle bascule de ses occupations enfantines à la res-
ponsabilité de maîtresse de maison, de ses jeux
enfantins au lit d'un homme», résume Pierre Brûlé,
auteur des «Femmes grecques» (Hachette, 2010).
C'est là, au centre de son nouvel «oikos» (le foyer),
que s'organiserait désormais sa vie, autour de deux
tâches principales : le filage de la laine pour confec-
tionner des vêtements, et la procréation, c'est-à-dire,
en premier lieu, donner un héritier mâle pour per-
pétuer la lignée. Pas étonnant que dans ses «Econo-
miques» (concept grec formé sur la racine «oikos»,
et désignant donc la science du foyer), Xénophon
ait ainsi pu comparer la femme idéale à une abeille.
Car, comme cette dernière, il lui fallait veiller sur le
labeur de ses ouvrières (en l'occurrence, les esclaves),
mettre elle-même la main à la pâte, et élever une
progéniture nombreuse pour accroître la colonie.

Pas étonnant, non plus, que, enfermées à l'ombre
de ces ruches que furent les maisons grecques, la
foule des femmes n'ait laissé presque aucune trace
dans l'Histoire. Quelques trajectoires individuelles
se dégagent de cette masse indistincte. Celle d'Aspa-
sie, courtisane (et compagne de Périclès) échappant
au joug des tractations maritales. Celle aussi de
Lysimachè, grande prêtresse d'Athéna, et l'une des
seules à jouir d'un semblant de pouvoir. Pour les
autres, à l'image de la femme légitime de Périclès,
dont les historiens antiques n'ont pas retenu le
prénom, elles furent condamnées à l'anonymat. ■

CLÉMENT IMBERT

LYSIMACHÈ

LE MODÈLE DES PRÊTRESSES D'ATHÉNA

La mythologie raconte que, lors de la création d'une nouvelle cité, une grande fête fut organisée pour définir quel dieu de l'Olympe deviendrait le protecteur de la ville. Poséidon, le dieu des Océans, frappa un rocher de son trident, d'où jaillit de l'eau salée. Athéna, déesse de la Sagesse, créa l'olivier en symbole de paix. Tous les hommes votèrent pour Poséidon, et toutes les femmes pour Athéna... Ces dernières étant plus nombreuses, la déesse l'emporta, à la grande fureur de son oncle, scellant à jamais son destin avec la cité à qui elle donna son nom.

Le culte d'Athéna reste indissociable de l'Acropole, colline sacrée surplombée d'une gigantesque statue. C'est ici qu'officiait la prêtresse Lysimachè, que les historiens désignent comme le « modèle » de la lignée de prêtresses d'Athéna Polias (l'Athéna « de la cité »), la plus importante et la plus prestigieuse fonction religieuse de la Grèce classique. Des origines de cette femme, on sait peu de chose. Mariée et mère de famille, elle aurait appartenu à la lignée des Etéoboutades, dont étaient issues les prêtresses d'Athéna Polias, ainsi que les prêtres de Poséidon : deux prêtrises attribuées à vie à une seule personne, scellant la réconciliation entre les deux divinités qui s'étaient opposées. Entrée en service dans le dernier quart du V^e siècle avant J.-C., Lysimachè est restée en fonction 64 ans, partageant son existence entre son rôle religieux et ses tâches conjugales et maternelles, entre la scène publique et l'espace privé.

Dans une cité rythmée par les célébrations, elle joua un rôle de supervision durant les fêtes organisées en l'honneur d'Athéna, notamment lors des impressionnantes Panathénées annuelles, accompagnées de processions entre le Céramique (le quartier des potiers) et l'Acropole. C'est elle qui veillait aussi à l'éducation religieuse des jeunes filles, et qui s'assurait que les temples et statues étaient correctement entretenus... Mais

la prêtresse avait aussi une importante fonction sociale, accueillant par exemple sur l'Acropole les futures mariées avec leurs parents afin d'accomplir le sacrifice pré-nuptial.

« La prêtresse d'Athéna Polias semble jouir de certaines prérogatives dont sont privées les femmes "ordinaires", raconte l'historienne Stella Georgoudi dans "La Grèce au féminin" (éd. Les Belle Lettres, 1993). Libre de ses mouvements, elle pouvait échapper à la tutelle masculine, prendre des initiatives, faire des déclarations, se mettre en rapport avec d'autres magistrats, comme les trésoriers d'Athéna. » Elle était ainsi la seule femme d'Athènes à pouvoir introduire une action en justice et réclamer réparation si elle se sentait lésée, notamment sur toutes les affaires relatives aux offrandes. Des droits importants, qui s'accompagnaient aussi de devoirs : comme pour tous les magistrats et les personnes en charges des affaires publiques de la jeune démocratie, Lysimachè était tenue de rendre des comptes pour la gestion de son sanctuaire. A Athènes, même le pouvoir divin ne pouvait rien contre les règles de la cité... ■

FRÉDÉRIC GRANIER

Ce bas-relief en marbre représente la déesse Athéna. Son culte fut célébré à la fin du V^e siècle avant J.-C. par la prêtresse Lysimachè, dont il n'existe pas de représentation.



Konstantinos Kontos / La Collection



S A P P H O

L'INCARNATION DE L'ÉROTISME

On associe volontiers la poétesse Sappho à cette gravure datant du I^{er} siècle après J.-C., représentant une jeune fille tenant un stylet et une tablette de cire.

Lesbos ? Ce lieu a donné naissance à bien des fantasmes... Au VII^e siècle avant J.-C., la grande poétesse Sappho (ou Sapho) fonda une maison sur cette île, à Mytilène : «La demeure des servantes des Muses.» Placée sous le patronage d'Aphrodite, déesse du Désir amoureux, l'institution rassemblait des jeunes filles qui y recevaient une éducation faite de jeux, de chants et de danses. Avec, en guise de rituel d'initiation sexuelle, des relations homo-érotiques... L'héritage de la poétesse est aujourd'hui si puissant que son nom a donné naissance au terme de «saphisme» pour désigner l'homosexualité féminine.

Pourtant, de Sappho, on sait bien peu de chose, son existence ayant été reconstruite à partir d'une œuvre poétique très éparse. Même son homosexualité, ou plutôt sa pédérastie, est encore sujette à polémique. Pour la plupart des historiens, dont Claude Mossé, grande spécialiste de la Grèce antique, le contenu de ses poèmes est suffisamment explicite pour présumer de relations entre l'éducatrice et ses disciples : «Nous tenant par la main dans la nuit parfumée, nous allions à la source ou rôdions par les landes. J'ai tressé pour ton cou d'entêtantes guirlandes ; la verveine, la rose et la fraîche hyacinthe nouaient sur ton beau sein leur odorante étreinte.» (cité dans «La Grèce archaïque, d'Homère à Eschyle», Seuil, 1984).

D'autres insistent pourtant sur ses amours supposées avec l'autre grand poète de la Grèce antique, Alcée, qui lui aurait déclamé ses sentiments («Pure Sappho aux tresses de violette, au sourire de miel»). D'autres encore présumant qu'elle se serait jetée dans la mer du haut d'un rocher par amour pour Phaon, un jeune homme réputé pour sa beauté, ce qui relève davantage du mythologique que de l'historique...

Pour compliquer un peu plus l'histoire, il semblerait qu'afin de gommer les aspects les plus polémiques du personnage, deux Sappho aient été «créées» dès l'époque hellénistique afin de dissocier la poétesse de la courtisane scandaleuse.

Difficile alors de dresser un portrait limpide d'une figure aussi mystérieuse : selon un historien nommé Chaméléon, contemporain d'Aristote, Sappho vivait pendant la 42^e olympiade (612-608 av. J.-C.) et serait originaire d'une riche famille d'Asie Mineure. Résidant sur l'île de Lesbos, elle aurait été exilée en Sicile sous la tyrannie de Myrsilos (vers 593), où une statue du sculpteur Silanion attesterait de sa présence...

Malgré ces origines incertaines, Sappho demeure la première poétesse de l'Occident, dont il reste au moins une œuvre intégrale («L'Hymne à Aphrodite»), ainsi que de nombreux fragments parmi les neuf livres de poèmes lyriques qu'elle a écrits en dialecte éolien. Elle laissera à ses successeurs une grammaire poétique et une métrique (des strophes brèves appelées «saphiques» et des vers courts), qui seront plus tard reprises par Catulle puis Horace, à Rome, cinq cents ans plus tard. Plus de cent auteurs anciens la mentionnent, dont Platon lui-même, qui la qualifia dans une épigramme de «dixième muse»... rendant ainsi un peu plus ténue la frontière entre le mythe et la femme, qui incarne encore aujourd'hui l'image d'une Grèce antique éclairée, lyrique et nimbée d'un érotisme solaire.

■
F.G.

XANTHIPPE

L'INSUPPORTABLE ÉPOUSE DE SOCRATE

Bruyante, pénible, agitée, acariâtre... L'histoire n'est pas tendre avec Xanthippe (son nom signifie «jument blonde»), l'épouse de Socrate qui, à elle seule, semble synthétiser toutes les tares que les Grecs attribuaient aux femmes. En la matière, sa seule rivale demeure Héra, la déesse du mariage, qui provoquait catastrophes et cataclysmes lorsque son époux Zeus délaissait le lit conjugal pour s'encanailler avec une mortelle. Mais Héra aura au moins le privilège de voir ériger des temples et des statues à son effigie. Tandis que les seules images qui perdurent de Xanthippe sont celles d'une vieille femme (alors qu'elle avait quarante ans de moins que Socrate), le plus souvent en train de déverser son pot de chambre sur la tête de son infortuné mari.

Mais pourquoi le philosophe a-t-il épousé pareille mégère ? Les écrits du poète du III^e siècle après J.-C. Diogène Laërce, l'une des rares sources de la vie des philosophes grecs, donnent quelques indices. Alors que son disciple (et amant) Alcibiade demandait à Socrate comment il parvenait à rester de marbre face aux hurlements de son épouse, celui-ci lui répondit qu'il supportait bien, lui, les cris de ses oies. «C'est qu'elles me donnent des œufs et des oisillons», expliqua Alcibiade. Et Socrate de répondre : «C'est pareil, ma femme me fait des enfants.» La «pondeuse» donnera effectivement à Socrate trois fils (et probablement quelques filles, sans que l'histoire n'en retienne la trace). Cette explication ne sembla pas vraiment convaincre le disciple, qui ne comprenait décidément pas pourquoi Socrate ne renvoyait pas de chez lui pareille harpie. Ce que le philosophe ajouta fut encore plus étonnant : «Parce que, en supportant patiemment une telle femme chez moi, je m'accoutume et m'entraîne à accepter plus facilement l'impudence et l'injustice des autres aussi, à l'extérieur.» Épouser une femme odieuse pour exercer sa patience ? Seul le plus téméraire des philosophes pouvait l'oser...



Mary Evans / Rue des Archives

D'autres scènes rapportées par Diogène tournent, quant à elles, au burlesque : Xanthippe poursuivant son mari dans la rue, le frappant et lui arrachant les vêtements, sous les cris et les rires des passants... Un comportement plutôt étonnant dans une Grèce où il était plutôt de coutume que ce soit l'homme qui batte sa femme. D'autant qu'à aucun moment Socrate ne rendait les coups, en dépit des encouragements de ses amis : le philosophe refusait la violence et préférerait l'emporter moralement. Toujours selon Diogène, il répétait qu'il en allait des femmes acariâtres comme des chevaux fougueux : «Je suis avec Xanthippe comme les cavaliers avec leurs animaux. Tout comme eux, une fois qu'ils les ont domptés, maîtrisent les autres, moi de même qui ai affaire à Xanthippe, je saurai m'adapter aux autres humains.»

Pourquoi Xanthippe était-elle aussi odieuse ? L'histoire reste assez obscure sur ce point. Peut-être regrettait-elle que son époux la fasse vivre dans la pauvreté à laquelle il s'était astreint. Peut-être était-elle jalouse de ses conquêtes, qu'il charmait davantage par la puissance de la rhétorique que par son physique, réputé ingrat. On sait juste, grâce à Platon, le plus célèbre de ses disciples, que le jour où Socrate dut boire la ciguë, Xanthippe hurla de désespoir à l'idée de perdre le mari qu'elle avait toute sa vie harcelé. Le philosophe avait gagné, il l'avait enfin domptée.

■
F. G.

Sur cette gravure inspirée d'un bas-relief antique, Socrate est représenté au côté de sa compagne acariâtre.

A S P A S I E

L'ÉTRANGÈRE PAR QUI LE SCANDALE ARRIVE

Athènes est sous le choc. L'homme politique le plus emblématique de la Grèce classique vient de subir un revers. En 430 avant J.-C., après treize réélections consécutives, Périclès est privé de son mandat de stratège et déchu de ses droits civiques. Plus humiliant encore, il se retrouve contraint de payer une amende pour avoir manqué à ses devoirs envers les Athéniens, à cause de son impuissance face aux pillages des Spartiates dans l'Attique, ou encore face à l'inquiétante épidémie de peste qui touche la cité. Mais un autre motif semble avoir précipité la chute de l'homme le plus puissant d'Athènes : une femme.

Car, depuis des années, ses adversaires politiques ne manquaient pas d'attaquer le stratège sur sa relation avec une étrangère à la réputation sulfureuse, Aspasia («la bienvenue» en grec). Née vers 470 av. J.-C. à Milet, en Ionie (une région côtière au niveau de l'actuelle Turquie), la jeune femme était issue d'un milieu aisé qui lui avait transmis le goût de l'art et de la philosophie. C'est sans mari qu'elle s'installa à Athènes quelques années plus tard, où elle exerça la profession d'«hétaïre». Dans son ouvrage, «Périclès, l'apogée d'Athènes» (Gallimard, 1991), Pierre Brulé en donne une définition : «Un peu prostituée, un peu geisha, un peu courtisane, un peu "danseuse". Il y a dans cette

spécialité, évidemment, une hiérarchie : Aspasia y figure comme une hétaïre de très haute volée et de très grande ambition.»

Par sa beauté, son intelligence et la richesse de sa conversation, la courtisane érudite attira chez elle le tragédien Sophocle, l'architecte Phidias, le philosophe Socrate... Et parvint finalement à séduire le «premier des Athéniens», Périclès. Lui qui, pendant des années, avait protégé sa vie privée afin de se rendre irréprochable aux yeux des citoyens, voilà qu'il était lié à une hétaïre, «métèque» de surcroît (c'est-à-dire étrangère). Le stratège quitta sa première femme en la remettant à un ami, et s'installa avec Aspasia, même s'il ne put jamais l'épouser à cause de ses origines. La «pallaké» (la concubine) lui donna néanmoins un fils (Périclès le jeune).

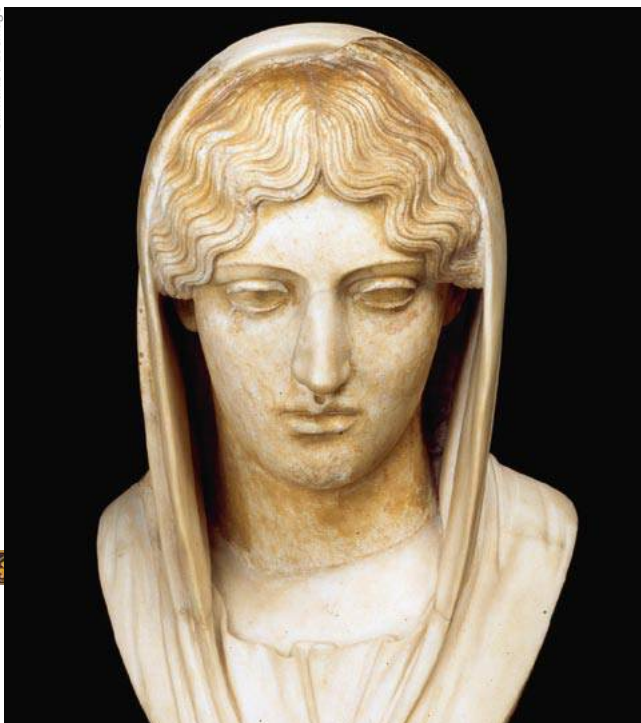
Contrairement aux Athéniennes, réduites au rang de gardiennes du foyer familial, Aspasia participait aux débats avec les amis du stratège, n'hésitant pas à le conseiller. Platon en fit d'ailleurs plus tard la véritable auteure de la célèbre oraison funèbre en hommage aux soldats tombés au combat. D'autres la soupçonnèrent d'avoir initié l'attaque par Athènes de Samos, alors ennemie de Milet (dont elle était originaire), voire d'avoir provoqué la guerre du Péloponnèse. Aspasia, la nouvelle Hélène ? La jeune femme devint rapidement le centre de toutes les conversations. Parmi les attaques, on l'accusa de fournir Périclès en jeunes filles innocentes. Les auteurs comiques la comparèrent à Héra, la capricieuse épouse de Zeus : «Et Sodomie alors enfante pour Cronos cette Héra-Aspasia, la pute aux yeux de chienne», déclarait le satiriste Cratinos en place publique.

Accusée par les magistrats d'être une corrompue aux mœurs décadentes, Aspasia fut sauvée par Périclès, qui prit sa défense à l'Assemblée avec une véhémence inhabituelle chez un homme peu connu pour ses épanchements. Pour la première fois, en public, la statue avait vacillé...

F. G.

On peut admirer au musée du Louvre ce buste de femme voilée, associé à Aspasia, sculpté à l'époque romaine impériale (II^e siècle après J.-C.).

Salmakis / Leemage



BIENVENUE À ATHÈNES-SUR

Comment se familiariser avec l'art grec et comprendre son évolution ? Tout simplement en explorant les riches collections du Louvre, à Paris. Visite guidée.

PAR ÉMILIE FORMOSO (TEXTE)

LES DÉLICES DU «DRAPÉ MOUILLÉ»

Femme assise dite «Suppliante Barberini», vers 420 av. J.-C. (pour la statue originale).

Cette statue mélancolique a fait couler beaucoup d'encre. On a dit qu'elle représentait Alceste, une héroïne mythologique se lamentant de sa disgrâce. Alceste avait accepté de descendre aux Enfers pour que la vie de son époux soit épargnée... Mais il se peut aussi qu'elle figure une amante du dieu Zeus. En tout cas, elle illustre, par sa sensualité, le style classique qui s'est développé en Grèce à partir du V^e siècle av. J.-C. L'une de ses caractéristiques est l'usage de la technique dite du «drapé mouillé». Le tissu enveloppant la silhouette est traité en petits plis très denses, semblant par endroits coller au corps comme s'il était humide – ce qui procure un effet à la fois réaliste... et troublant. L'original de cette statue était en bronze et a disparu. Il s'agit ici d'une copie réalisée sans doute dès le V^e siècle av. J.-C. On l'a baptisée «Barberini», du nom du palais romain où elle a été conservée avant de rejoindre le Louvre.



-SEINE



LES CHEVELURES SONT CISELÉES...

«Le Cavalier Rampin», vers 550 av. J.-C.

La statue équestre dont nous voyons ici la tête a été découverte sur l'Acropole d'Athènes. Il s'agit probablement d'un ex-voto, une offrande dédiée aux dieux par le vainqueur d'une compétition hippique, comme le suggère la couronne de feuilles ceinte autour de ses cheveux. Ce délicat visage en marbre présente toutes les caractéristiques de l'époque durant

laquelle il a été conçu. Il est typique du style archaïque, à l'œuvre aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C. La chevelure et la barbe sont traitées de manière raffinée, comme des ornements, tandis que le reste du visage se distingue par les yeux en amande et le sourire figé. Les sculpteurs abandonneront cette manière de travailler au début du V^e siècle av. J.-C.

Vers -560

SOUS LES
MARTEAUX
DES PREMIERS
MAÎTRES,
LES POSTURES
ET LES
SOURIRES
RESTENT
FIGÉS





...ET LES TUNIQUES IMPECCABLES

Korê du groupe de Chéramyès, vers 570-560 av. J.-C.

Nous voyons ici une korê, une statue de jeune fille du VI^e siècle av. J.-C. Il lui manque malheureusement la tête mais son style est néanmoins typique. Il se caractérise par la posture, de face, et les drapés du vêtement traités de manière figée, non naturelle. Le sculpteur joue ici sur le contraste des différentes textures : légèreté de la tunique aux plis fins, appelée chiton, qui couvre le corps, et épaisseur de l'himation, le manteau agrafé sur l'épaule, aux plis plus espacés. Trop petite pour être visible sur la photo, une inscription est gravée sur la bordure du voile accroché à la taille, rappelant le rôle initial des korês : elles servaient d'offrande religieuse destinée à réjouir telle ou telle divinité. La korê possède son pendant masculin : c'est le kouros, un jeune homme nu, représenté debout avec une jambe portée vers l'avant. Cette pose typique est peut-être influencée par les statuettes égyptiennes qui circulaient en Grèce depuis le VII^e siècle av. J.-C.

Vers -530

ATHÈNES SE
FAIT UNE
SPÉCIALITÉ
DES VASES À
FOND NOIR

UNE INSPIRATION MYTHOLOGIQUE

*Amphore de Myson,
vers 490 av. J.-C.*

Ce vase est l'œuvre d'un peintre nommé Myson (on a retrouvé sa signature sur différentes œuvres). Chez lui comme chez ses contemporains athéniens, la mythologie est le principal sujet de représentation. Ici, il dépeint un épisode historique, mais teinté de surnaturel divin. En 547 av. J.-C., pour échapper à son vainqueur perse Cyrus, le roi Crésus décide de périr sur le bûcher, que son esclave est ici en train d'allumer. L'histoire s'achèvera bien, puisqu'une pluie divine envoyée par Apollon éteindra miraculeusement les flammes. A l'origine, le peintre avait placé la figure de Crésus plus haut sur le col du vase, avant de la recouvrir de noir. Un «raté» qui a occasionné un très léger relief, visible lorsqu'on regarde le vase de près.



L'INVENTION DU MOUVEMENT

Cratère du «peintre de Berlin», vers 500-490 av. J.-C.

Vers 530 av. J.-C., à Athènes, survient une petite révolution dans l'art des vases peints. Le décor n'est plus peint en noir sur fond ocre, comme c'était l'usage jusqu'alors, mais se détache en ocre sur fond noir. C'est la technique dite des «figures rouges». Des artistes en profitent pour développer un style nouveau. C'est le cas du «peintre de Berlin» (surnommé ainsi parce qu'une de ses plus belles œuvres est exposée dans un musée de cette ville). On reconnaît, sur ce vase, son goût caractéristique pour la représentation de figures isolées. Ici, c'est un personnage mythologique nommé Ganymède. Il joue au cerceau en tenant un coq que son amant, le dieu Zeus, lui a offert. L'attitude déliée du jeune homme montre que les peintres peuvent déjà, au tout début du V^e siècle av. J.-C., représenter le corps en mouvement, ce que les sculpteurs de la même époque ne savent pas encore faire.



UNE PROFUSION DE PERSONNAGES

Amphore du «peintre de Suessula», vers 410-400 av. J.-C.

A la fin du V^e siècle av. J.-C. apparaît le style fleuri (ou style riche). Cette amphore, décorée par un artiste appelé «peintre de Suessula», en est l'une des plus belles expressions. Elle relate un épisode célèbre de la mythologie, la gigantomachie, c'est-à-dire le combat des dieux contre les géants. Nous en voyons ici un détail. Le style fleuri se caractérise par sa préciosité et son élégance. Les figures fourmillent de mille détails et les touches de peinture blanche viennent enrichir la bichromie ocre et noire des vases précédents. La composition est aussi dense, au point de laisser à peine voir le fond noir du récipient.

LES BRAS SE SOULÈVENT

*Miroir avec une caryatide,
vers 490-480 av. J.-C.*

Dans la première moitié du V^e siècle av. J.-C. se développe une production typique de miroirs sur pied, dont voici un spécimen. Il a été fabriqué dans un atelier de l'île d'Egine, au large d'Athènes, preuve que de nombreux styles locaux cohabitaient à cette époque avant qu'Athènes n'impose le sien à travers toute la Grèce, vers le milieu du V^e siècle av. J.-C. Le disque en bronze, aujourd'hui opaque, était autrefois poli pour être réfléchissant. Il est soutenu par une caryatide, une statuette féminine servant de support. Son traitement marque une transition entre l'art archaïque (VI^e siècle av. J.-C.) et l'art classique (V^e siècle av. J.-C.). La pose frontale et la position figée des jambes rappellent la figure de la korè. Mais quelque chose a changé : les bras s'écartent librement du corps, l'anatomie est plus marquée et le visage austère a perdu son sourire figé.



Vers -470

SUR LES VISAGES

ET LES

SILHOUETTES

NAISSENT

L'EXPRESSION ET

LE MOUVEMENT



LE REGARD SE FAIT GRAVE ET PENSIF

*Tête d'Athéna casquée,
dite «Athéna de Vogüé»,
vers 470-460 av. J.-C.*

Cette tête appartenait à une statue d'Athéna aujourd'hui disparue. Son beau visage impassible répond aux caractéristiques du «style sévère», pré-classique, au début du V^e siècle av. J.-C. Son air est grave et pensif, ses paupières épaisses et son menton lourd. Il n'était pas rare que les sculptures de ce genre soient ornées par des éléments rapportés en métal. Une série de trous (que l'on ne peut pas voir ici, car ils sont percés autour de la tempe) suggère ainsi la présence d'un couvre-nuque qui devait compléter le casque. Autre détail qui nous renseigne sur l'apparence originelle de l'œuvre : les globes oculaires ont conservé une très légère trace de polychromie qui rappelle que les statues de marbre étaient peintes de couleurs vives, aux antipodes de la blancheur immaculée qu'on leur connaît. Les yeux de celle-ci étaient peut-être «pers», le bleu-vert propre au regard d'Athéna !

Vers -440

LES TUNIQUES SE FROISSENT ET LES CORPS SE DÉHANCHENT

L'ŒUVRE GÉANTE DE PHIDIAS

*Athéna dite «Minerve Ingres»,
milieu du V^e siècle av. J.-C.
(pour la statue originale).*

A voir cette copie, malheureusement décapitée, la statue d'Athéna qui ornait l'intérieur du Parthénon, à Athènes, devait avoir fière allure. Composée d'or et d'ivoire, elle ne mesurait pas moins de 12 mètres de haut ! Elle avait été exécutée par Phidias, le sculpteur le plus représentatif du style classique (450 à 430 av. J.-C.). Ce style mêlait harmonieusement les contraires, se caractérisant à la fois par son souci du naturel et de la perfection. Ainsi, les corps y sont restitués, comme ici, avec des proportions idéales, parfaites, et les drapés, loin du style archaïque, présentent des plis très réalistes. Le chef-d'œuvre monumental de Phidias n'a pas survécu aux affres du temps. Il en reste quelques copies, comme cette statue d'époque romaine – envoyée en France sur l'ordre du peintre Ingres, lorsqu'il résidait dans la Ville éternelle, d'où son nom.



LE COUP DE GÉNIE DE POLYCLÈTE

Torse dit du «Diadumène», vers 440-430 av. J.-C. (pour l'original).

Polyclète, un des sculpteurs les plus connus de la Grèce antique, est l'auteur d'une célèbre statue d'athlète en bronze, disparue et connue grâce à des copies romaines. Ce simple fragment est issu de l'une d'entre elles. Quoique incomplet, il illustre un bouleversement crucial dans l'histoire de la représentation du corps masculin. Oubliant la raideur des sculptures archaïques, Polyclète invente le «contraposto», une pose où le corps se déhanche, à cause de son appui sur la seule jambe droite, la

gauche restant libre et légèrement pliée. Même si le bas de cette œuvre a disparu, l'effet de la position des jambes reste ici bien visible dans l'attitude penchée des hanches et des épaules. Autre invention de l'artiste, la puissante musculature du torse, qui se détache à la manière d'une cuirasse militaire. Polyclète fut le premier à théoriser la représentation du corps humain dans un traité appelé le «Canon» (la «Règle», en grec), qui définissait notamment, pour la première fois, ses proportions idéales.



Vers -400

LES FORMES

SE VOIENT

POUR MIEUX

SE DÉVOILER

UNE FRISE LONGUE DE 160 MÈTRES

Plaque dite «des Ergastines», 445-438 av. J.-C.

Au milieu du V^e siècle av. J.-C., Athènes a affirmé sa suprématie, aussi bien politique qu'artistique, sur une grande partie de la Grèce. Cette puissance se matérialise dans la construction de plusieurs œuvres de grande envergure, à commencer par celle du Parthénon, dédié à Athéna sur la colline sacrée de l'Acropole. Les ornements du monument sont dirigés par l'un des plus grands sculpteurs de l'époque, Phidias – notam-

ment la frise qui ceint le mur extérieur de l'édifice sur ses quatre côtés, soit une longueur totale de 160 mètres ! Elle met en scène les Panathénées, de grandes fêtes religieuses qui se déroulaient tous les ans à Athènes. De très nombreux fragments de cette frise ont été conservés, telle cette plaque qui représente le défilé des Ergastines, les jeunes filles chargées de coudre la tunique offerte à Athéna durant ces fêtes.



LA DÉESSE QUI CHARMA CÉSAR

«*Vénus Genetrix*», fin du
V^e siècle av. J.-C. (pour l'original).

Cette charmante Aphrodite est typique des sculptures qui voient le jour à la fin du V^e siècle av. J.-C. C'est, après le classicisme, le règne du maniérisme, un style d'un subtil raffinement. La pose gracieuse et recherchée du bras relevé, tout comme la sensualité du corps, suggéré plus que dévoilé par le «drapé mouillé», en sont typiques et annoncent l'apparition de la nudité féminine au IV^e siècle. L'œuvre originale, en bronze, attribuée au sculpteur Callimaque, a disparu, mais au I^{er} siècle av. J.-C., Jules César en a commandé la réplique. Il vouait lui même un culte à Vénus (nom romain d'Aphrodite) – dont il affirmait d'ailleurs être un descendant.



L'URNE D'UN RICHE DÉFUNT

Hydrie en bronze, seconde moitié du V^e siècle av. J.-C.

La Béotie était une province grecque connue pour le caractère grossier de ses habitants. Elle nous a d'ailleurs laissé le qualificatif moderne «béotien», qui signifie «rustre». Cette réputation n'était visiblement pas toujours justifiée. Outre qu'il est en bronze, un matériau alors rare et luxueux, ce vase témoigne du raffinement qui pouvait être atteint dans le travail des pièces métalliques du V^e siècle av. J.-C. Il s'agit, en l'occurrence, d'une hydrie, un vase caractérisé par ses trois anses. Celle que nous

voyons, rattachée au col, présente une sirène – dans le bestiaire fabuleux de la Grèce antique, il s'agissait d'un monstre ailé. Les vases avaient, suivant le matériau qui les composait, différents usages. Ceux en céramique servaient à contenir l'eau, le vin ou l'huile. En revanche, cette hydrie métallique a servi de réceptacle aux cendres d'un défunt. Les vases grecs les plus luxueux pouvaient aussi servir d'offrandes religieuses, ou encore de trophée décerné lors des compétitions sportives.



MOINS DE MUSCLES, PLUS DE GRÂCE

«Apollon sauroctone», vers 340 av. J.-C. (pour l'original).

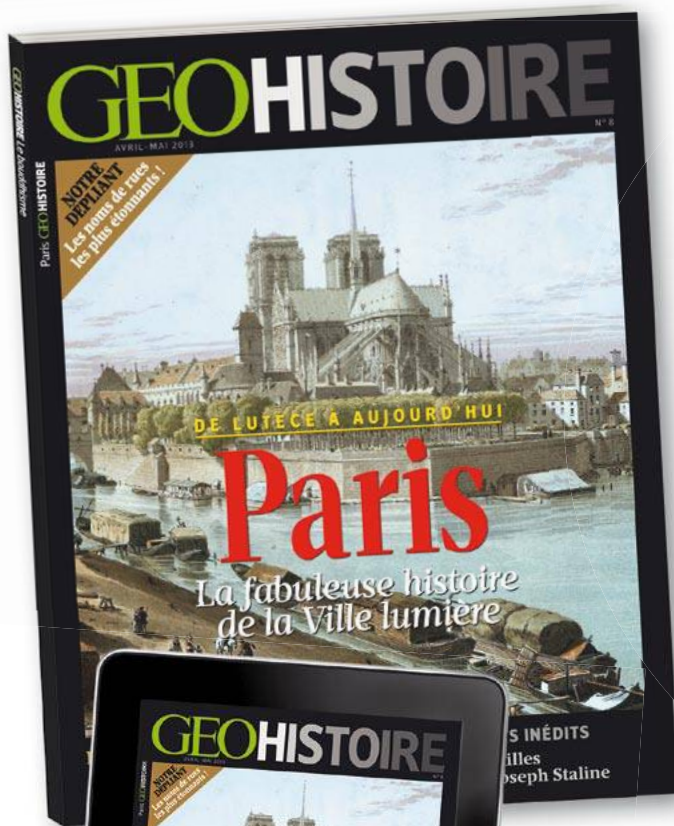
L'évolution de la sculpture ne cesse pas avec la fin du V^e siècle av. J.-C. Cette œuvre de Praxitèle, l'un des sculpteurs les plus fameux du milieu du IV^e siècle av. J.-C., en est le plus parfait exemple. Elle représente Apollon «sauroctone» (tueur de lézard) et fait référence au mythe dans lequel le dieu terrasse le monstrueux serpent Python. Le dieu a ici l'apparence d'un adolescent gracieux à la pose très sinieuse. A priori, cette silhouette presque androgyne n'a pas grand chose à voir avec la puissante musculature des œuvres de Polyclète (lire le texte sur le torse dit du «Diadimène»). Et pourtant, Praxitèle reprend ici le principe du «contrapposto» pour le pousser à l'extrême, de manière à marquer au maximum l'inclinaison des épaules et des hanches. L'art élégant de Praxitèle est l'une des voies très variées qu'empruntera, au fil du IV^e siècle av. J.-C., la sculpture du «second classicisme», poursuivant l'aventure de l'art grec...



Vers - 340

GRÂCE AU
SCULPTEUR
PRAXITÈLE,
JAMAIS UN
DIEU N'AURA
PARU AUSSI
HUMAIN

Abonnez-vous en ligne sur
www.prismashop.geo.fr/histoire



NOUVEAU

Disponible en version numérique !



Abonnez-vous
sur votre smartphone !

- 1 Téléchargez votre application de lecture Flashcode
- 2 Scannez le code ci-contre
- 3 Choisissez votre offre et validez votre abonnement !



LES CLÉS
POUR COMPRENDRE

LA GRÈCE ANTIQUE

TEXTES DE FRÉDÉRIC GRANIER ET VALÉRIE KUBIAK



«La Victoire des Grecs sur les Perses au large de Salamine», peinture de W. von Kaulbach, 1858.

Les faits marquants	p. 100
Les grandes figures de l'âge d'or	p. 104
Les batailles de l'Antiquité	p. 108
Le monde grec au V ^e siècle av. J.-C.	p. 110
Ces 12 dieux ordonnaient le monde	p. 112
Pour en savoir plus	p. 114

Durant deux siècles, le pays a connu de multiples

POLITIQUE

- 490 PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE

Le roi perse Darius tente d'envahir la Grèce. Athènes le repousse lors de la bataille décisive de Marathon, sur la côte est de l'Attique.

- 480 SECONDE GUERRE MÉDIQUE

Xerxès, qui a succédé à son père Darius, attaque la Grèce. Cette invasion connaît deux épisodes majeurs : la bataille des Thermopyles et la victoire de la flotte grecque devant l'île de Salamine, au large de l'Attique (lire page 108). Mais la paix ne sera signée qu'en - 448.

- 478 ATHÈNES, CHEF DE LA LIGUE DE DÉLOS

Afin de se protéger contre un retour des Perses, Athènes prend la tête d'une alliance défensive : la ligue de Délos. Sparte ne rejoint pas cette entente.

- 464 RÉVOLTE DES HILOTES À SPARTE

Athènes envoie 4 000 soldats à Sparte pour mater le soulèvement des hilotes (populations asservies aux Spartiates). Mais la cité du Péloponnèse refuse cette aide. Cet affront est vécu comme une humiliation par Athènes.

- 461 LE RENFORCEMENT DE LA DÉMOCRATIE

La réforme d'Ephialtès, chef du parti démocratique d'Athènes, affaiblit le pouvoir du très conservateur Aréopage (collège de dix juges) au profit des assemblées de citoyens.

- 457 CONSTRUCTION DES «LONGS MURS»

Athènes achève l'édification de fortifications qui relient la ville au port du Pirée et permettent le ravitaillement de la cité, même en cas d'invasion.



Pietro Baguzzi/Alg-images

«L'Aréopage», tapisserie du XVI^e siècle.

-490

-480

-479

-472

-464

-463

-461

-460

-458

-457

CULTURE

- 472 REPRÉSENTATION DES «PERSES»

Cette tragédie d'Eschyle évoque la bataille de Salamine lors de la seconde guerre médique.

- 478 «L'AURIGE DE DELPHES»

Cette statue de bronze (ci-contre), figurant un conducteur de char, a été réalisée pour célébrer la victoire du char du tyran de Géla (Sicile), Polyxalos, durant les jeux pythiques.

- 460 NAISSANCE D'HIPPOCRATE DE COS

Issu d'une famille de guérisseurs de l'île de Cos, dans la mer Egée, Hippocrate sera considéré, des siècles plus tard, comme le père de la médecine.

- 463 CRÉATION DES «SUPPLIANTES»

Cette pièce d'Eschyle raconte la fuite à Argos des 50 filles du roi Danaos – ce sont elles les Suppliantes – pour ne pas être mariées de force à leurs 50 cousins.

- 458 «L'ORESTIE» D'ESCHYLE

Cette trilogie dramatique marque un bouleversement dans l'histoire du théâtre grec. Eschyle met en scène le destin maudit de la famille du roi Agamemnon. Et, pour la première fois, un personnage (Oreste) prend en main son destin et parvient à échapper aux forces surnaturelles.



K. Kontos/La Collection

«L'Aurige de Delphes», V^e siècle avant J.-C.

DE LA GRÈCE ANTIQUE

bouleversements politiques et culturels.

-456 SIÈGE D'EGINE

Athènes soumet sa puissante voisine, la cité d'Egine, et étend ainsi son influence.

-454 LE TRÉSOR DE LA LIGUE TRANSFÉRÉ

Athènes rapatrie les richesses des cités coalisées au Parthénon, sur l'Acropole. Par cette action, Athènes assoit son autorité sur la Ligue.

-451 RÉFORME DE LA CITOYENNETÉ

Il faut désormais avoir deux parents athéniens pour être citoyen.

-448 LA PAIX DE CALLIAS

Un traité est signé entre Athènes et les Perses, mettant définitivement fin aux guerres médiques. La mer Egée est interdite à la flotte perse.

-448 / -447 PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE

Athéniens et Spartiates s'affrontent dans la région de Delphes.

-446 TERRIBLE RÉPRESSION EN BÉOTIE

Dans le nord de la Grèce, des cités se rebellent contre la ligue de Délos. En représailles, Athènes réduit les populations en esclavage.

-445 LA «PAIX DE TRENTÉ ANS»

Après une série de batailles mineures, une trêve est conclue entre Athènes et Sparte. L'une domine la mer Egée, l'autre, le Péloponnèse.

-443 PÉRICLÈS, ÉLU STRATÈGE D'ATHÈNES

Défenseur de la démocratie, il sera réélu à cette fonction, chaque année, jusqu'en 429.

-450 MYRON SCULPTE «LE DISCOBOLE»

Cette statue d'un lanceur de disque est attribuée à Myron d'Eleuthères.

-450 HÉRODOTE RÉDIGE SON «ENQUÊTE»

L'historien commence la rédaction de son œuvre sur l'expansion de l'Empire perse et les guerres médiques, entre les Perses et les Grecs. Composé de neuf volumes, c'est le plus ancien texte complet en prose de l'Antiquité parvenu jusqu'à nous.

-456 MORT D'ESCHYLE

Le grand tragédien s'éteint à Gela, en Sicile.

-447 DÉBUT DU GRAND CHANTIER DE L'ACROPOLE

Sous l'impulsion de Périclès, l'Acropole d'Athènes est reconstruite après le saccage des Perses en -480. Commence alors l'édification du Parthénon, un sanctuaire dédié à Athéna, protectrice de la cité. Le sculpteur Phidias est chargé de la décoration.



Les travaux du Parthénon, gravure du XIX^e siècle.

-438 «ALCESTE» D'EURIPIDE

Dans cette pièce, Héraklès, fils de Zeus, va chercher la reine Alceste aux Enfers. C'est la plus ancienne tragédie d'Euripide conservée jusqu'à aujourd'hui.

-441 PREMIÈRE DE L'«ANTIGONE» DE SOPHOCLE

Cette tragédie, représentée au théâtre de Dionysos, à Athènes, clôt le cycle des pièces thébaines racontant le destin d'Oedipe, roi de Thèbes (lire page 42).



«Le Décret de Callias», V^e siècle avant J.-C.

Hervé Lewandowski/RMN

- 431 DÉBUT DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

Sparte lance une offensive en Attique. Les Athéniens se réfugient à l'abri des «Longs murs».

- 430 PESTE À ATHÈNES

Le tiers de la population est décimé. Périclès meurt de cette maladie l'année suivante.

- 422 MORT DE CLÉON, STRATÈGE D'ATHÈNES

Cléon, qui a succédé à Périclès, et le général spartiate Brasidas, meurent tous deux dans les combats d'Amphipolis, qui opposent leurs armées en Macédoine orientale.

- 421 PAIX DE NICIAS

Cette trêve, conclue entre Sparte et Athènes, est censée durer cinquante ans. Elle n'est respectée qu'en partie.

- 420 ALCIBIADE, ÉLU STRATÈGE D'ATHÈNES

Ce général et homme politique, élève de Socrate et fils adoptif de Périclès, accède au pouvoir.

- 418 BATAILLE DE MANTINÉE

Les hostilités reprennent entre Sparte et Athènes, qui s'affrontent en Arcadie, au centre du Péloponnèse. La victoire revient aux Spartiates.

- 416 L'AFFAIRE DE MÉLOS

Les Athéniens prennent l'île de Mélos, en mer Egée, jusqu'alors neutre dans le conflit. La destruction du port et le massacre de la population ternissent l'aura d'Athènes.

- 415 DÉFAITE D'ALCIBIADE EN SICILE

Athènes envoie sa flotte en Sicile, contre Syracuse, cité alliée de Sparte. L'opération militaire, conduite par Alcibiade, est un désastre et coûte la vie à 20 000 citoyens.

- 405 BATAILLE D'AIGOS POTAMOS

Les Spartiates écrasent la flotte athénienne au large d'Aigos Potamos, dans les Dardanelles. Les troupes marchent alors sur Athènes.

- 404 FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

Après un long siège, Athènes capitule. La guerre du Péloponnèse est terminée.

- 404 RÈGNE DES TRENTE TYRANS

Ces magistrats désignés par Sparte sèment la terreur à Athènes, en exécutant opposants et étrangers. La démocratie est rétablie en - 403.

- 430 LES THÉORÈMES D'HIPPOCRATE DE CHIOS

Le géomètre publie «Les Éléments», résultats de ses recherches mathématiques.

- 432 FIN DES TRAVAUX DU PARTHÉNON

Le sculpteur Phidias achève la décoration du sanctuaire d'Athéna.

- 422 «LES GUÊPES» D'ARISTOPHANE

Cette comédie met en scène Philocléon, procédurier à l'extrême. Elle inspirera, vingt siècles plus tard, Racine pour «Les Plaideurs» (1669).

- 423 RÉDACTION DE «LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE»

Le stratège d'Athènes Thucydide, accusé de trahison, est condamné à l'exil. Il entame l'écriture de son récit historique «La Guerre du Péloponnèse».

- 405 MORT DE SOPHOCLE

Le tragédien est l'auteur de 122 pièces. Seules 8 d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous.

- 406 MORT D'EURIPIDE

Les historiens lui attribuent 95 pièces, dont 19 seulement ont pu être retrouvées dans leur intégralité.

- 399 MORT DE SOCRATE

Le philosophe, accusé d'impiété et de corruption de la jeunesse, est condamné par l'Héliée (le tribunal populaire) à boire la ciguë (lire page 72).

- 401 HOMMAGE À SOPHOCLE

«Cédipe à Colone» est jouée à Athènes, à titre posthume.



Mary Evans / Rue des Archives

DE LA GRÈCE ANTIQUE

- 395 DÉBUT DE LA GUERRE DE CORINTHE

Débarrassées de la menace athénienne, les autres cités supportent mal l'ingérence de Sparte. Les Corinthiens, les Thébains et les Athéniens se liguent contre la cité guerrière du Péloponnèse.

- 371 BATAILLE DE LEUCTRES

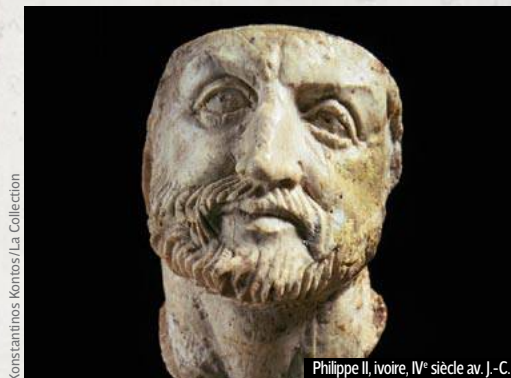
Thébains et Spartiates s'affrontent en Boézie. Ces derniers sont écrasés par l'armée du général Epaminondas. Cette défaite marque la fin de la domination de Sparte dans la région.

- 387 CRÉATION DE L'ACADÉMIE PAR PLATON

Le disciple de Socrate fonde une école de philosophie dans les faubourgs d'Athènes. Elle est nommée Académie car les élèves étaient réunis au cœur du jardin d'Academios, héros de la mythologie grecque.

- 390 LE MOUVEMENT DES CYNIQUES

Le philosophe Antisthène fonde le mouvement cynique. Humbles et désinvoltes, ces adeptes prônent l'abstinence, la frugalité, et le rejet des richesses, des honneurs, et des privilèges.



Philippe II, ivoire, IV^e siècle av. J.-C.

- 369 PAIX ENTRE ATHÈNES ET SPARTE

Les deux cités concluent à nouveau un accord sur la base d'un partage d'hégémonie.

- 346 DÉBUT DE LA PUISSANCE MACÉDONNIENNE

Philippe II, roi de Macédoine, fait la conquête de plusieurs régions de la Grèce. Les Athéniens sont partagés entre pro-macédoniens et opposants à Philippe II, menés par Démosthène.

- 340 GUERRE ENTRE ATHÈNES ET PHILIPPE II

Les combats entre les Grecs et les Macédoniens se déroulent dans la région de Delphes et en Béotie.

- 338 LA VICTOIRE MACÉDONNIENNE

Vainqueur de la coalition grecque, Philippe II impose la paix entre toutes les cités sous son autorité.

- 336 ASSASSINAT DE PHILIPPE II

Le roi de Macédoine est assassiné au mariage de sa fille. A tout juste 20 ans, son fils Alexandre accède au trône.

- 335 CRÉATION DU «LYCÉE» D'ARISTOTE

Le philosophe fonde une école dite «péripatéticienne» à Athènes, car il y enseigne en marchant avec ses élèves.

- 342 ARISTOTE, PRÉCEPTEUR D'ALEXANDRE

A la cour de Philippe de Macédoine, le philosophe est chargé de s'occuper de l'éducation du futur Alexandre le Grand.

- 340 / - 325 LE VOYAGE DE PYTHÉAS

Pythéas explore les mers du nord de l'Europe. Il est connu comme l'un des plus anciens navigateurs scientifiques.

- 347 MORT DE PLATON

Le philosophe des «Dialogues» s'éteint, à l'âge de 80 ans, en Sicile.

- 351 PREMIÈRE «PHILIPPIQUE»

L'homme d'Etat athénien Démosthène prononce son premier discours contre Philippe II, roi de Macédoine.

- 367 PREMIÈRE THÉORIE ASTRONOMIQUE

Eudoxe de Cnide imagine un modèle de cosmos sphérique, dans lequel le Soleil, la Lune et les autres planètes tournent autour de la Terre, elle, immobile.

- 370 MORT D'HIPPOCRATE DE COS

Le «père de la médecine» s'éteint à Larissa, en Thessalie, où il avait fondé une école.

- 380 «LA RÉPUBLIQUE» DE PLATON

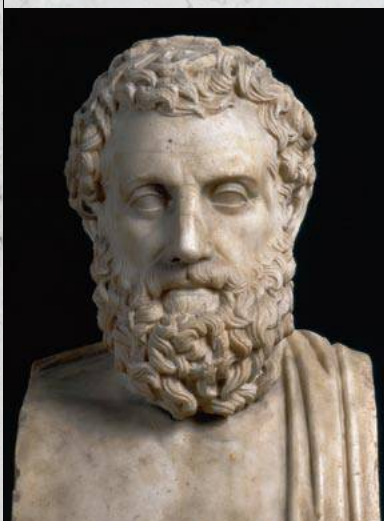
Le disciple de Socrate rédige son grand ouvrage de philosophie politique grecque.

- 384 NAISSANCE D'ARISTOTE

Fils d'un médecin, le philosophe voit le jour en Macédoine. Il ira suivre l'enseignement de Platon à l'Académie d'Athènes.

LES GRANDES FIGURES DE L'ÂGE D'OR

Orateurs, philosophes, savants, explorateurs, poètes... Ces hommes illustres ont



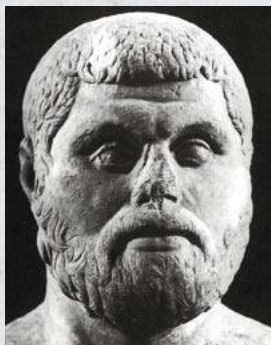
1. ESCHYLE [525-456]

1 Eschyle (525-456 av. J.-C.) Le poète guerrier

Les sept pièces qui nous sont parvenues, sur les 73 qu'il a écrites, sont les plus anciens témoignages de la tragédie classique. Parmi elles, «Les Suppliants», la trilogie de «L'Orestie» et «Prométhée enchaîné». Malgré un immense succès public et ses nombreuses victoires aux concours de tragédie, Eschyle se considérait avant tout comme un citoyen et un soldat. Au point que cet ancien combattant des batailles de Marathon et de Salamine (qu'il raconte dans «Les Perses») décida à la fin de sa vie de faire graver sur sa tombe son expérience de guerrier plutôt que son œuvre d'auteur dramatique.

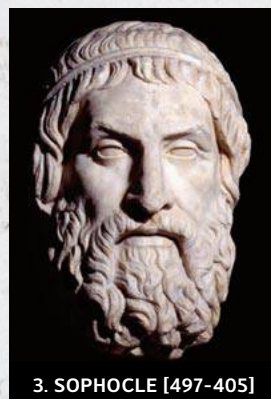
2 Thémistocle (524-459 av. J.-C.) Le tacticien de la marine

L'historien Plutarque dit de lui qu'il «amena la cité à se tourner et à descendre vers la mer». Effectivement, si l'Athènes de l'âge d'or bâtit son hégémonie sur sa puissance maritime, c'est à Thémistocle qu'on le doit. À partir de 493, juste avant le début



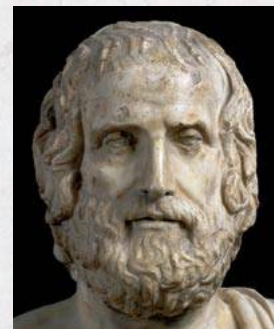
2. THÉMISTOCLE
[524-459]

The Granger Collection NYC/Rue des Archives



3. SOPHOCLE [497-405]

Leemage



4. EURIPIDE [484-406]

Raffaello Bencini/Alinari/Grand Palais/RMN

des guerres médiques, il fit bâtir le port du Pirée. Il affecta ensuite l'argent des mines du Laurion, massif de l'Attique, à la construction d'une centaine de navires par an. Dix ans plus tard, Athènes disposait de la flotte la plus puissante du monde grec. C'est d'ailleurs Thémistocle lui-même qui commanda les opérations lors de la victoire de Salamine (480 av. J.-C.). Banni de la cité, il finit ses jours auprès du roi des Perses.

3 Sophocle (497-405 av. J.-C.) Le champion de la tragédie

À cet Athénien remporta pour la première fois un concours de tragédies en battant son grand aîné Eschyle. Cela devait être, pour Sophocle, le début d'un succès qui ne se démentirait pas puisqu'il sera élu 24 fois vainqueur aux concours. De son œuvre immense (123 tragédies), sept pièces seulement nous sont parvenues : «Ajax», «Antigone», «Œdipe roi», «Electre», «Les Trachiniennes», «Philoctète» et «Œdipe à Colone». Citoyen engagé dans la vie de la cité, Sophocle fut élu trésorier de la ligue de Délos en 443, puis le succès d'«Antigone» lui permit

d'accéder au poste de stratège d'Athènes entre 441 et 440.

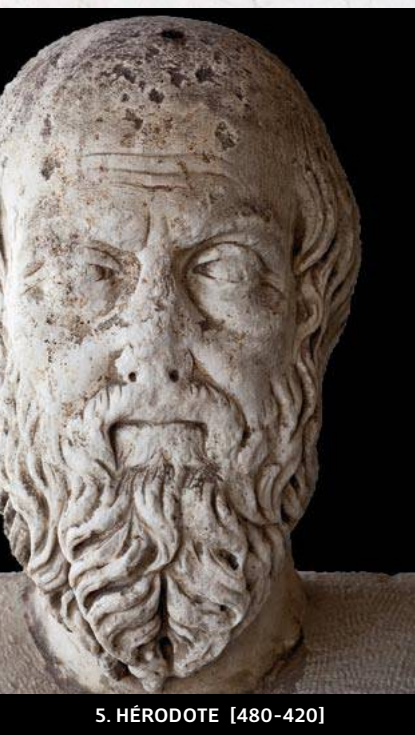
4 Euripide (484-406 av. J.-C.) Le génial dramaturge

Contemporain de Sophocle, il marqua la tragédie par des innovations scéniques (l'introduction sur scène d'un troisième acteur) et scénaristiques (l'écriture d'intrigues à rebondissements mêlant comédie et tragédie). Ces libertés ne semblèrent pas convaincre les spectateurs athéniens puisqu'il n'obtint qu'un faible succès de son vivant – il ne fut couronné que cinq fois aux concours, dont une à titre posthume, sur les 92 pièces qui ont été jouées. Grâce à sa peinture des passions humaines et à une série de magnifiques portraits de femmes («Andromaque», «Electre», «Iphigénie» ou encore «Médée»), Euripide influencera le théâtre à venir, et notamment Racine au XVII^e siècle, plus qu'aucun autre des tragiques du V^e siècle avant J.-C.

5 Hérodote (480-420 av. J.-C.) L'ancêtre des historiens

Considéré comme le «père de l'Histoire», on pourrait estimer, au regard de son œuvre, qu'il a aussi

bouleversé leur époque, contribuant à faire de la Grèce le phare du monde antique.



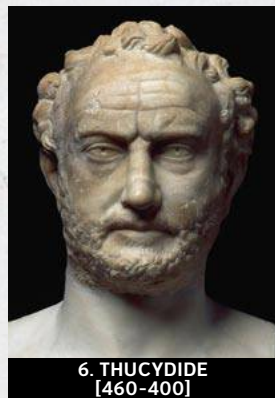
5. HÉRODOTE [480-420]

Konstantinos Kontos/La Collection

inventé l'ethnographie et la géographie. Dans son «Enquête», Hérodote entreprit le récit des guerres médiques, mais il rompit avec le récit mythique de ses prédécesseurs, et plaça l'humain au centre de son histoire. Il collecta les témoignages de survivants, parcourut le monde perse jusqu'en Mésopotamie et en Egypte à la recherche d'archives. En chemin, Hérodote observait les habitants de ces contrées et relata leurs mœurs politiques, religieuses, alimentaires ou sexuelles dans son œuvre.

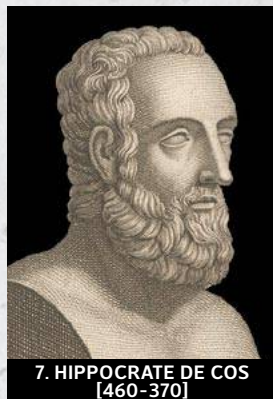
6 Thucydide (460-400 av. J.-C.) Le chroniqueur de guerre

Comme son prédécesseur Hérodote, l'historien Thucydide souhaitait conserver pour les générations futures un des grands épisodes de l'histoire des cités grecques : la guerre du Péloponnèse. Fils d'un aristocrate athénien, il fut élu stratège en 424, alors que la



Daniel Lebée/Carine Déambrosi/Grand Palais/RMN

6. THUCYDIDE
[460-400]



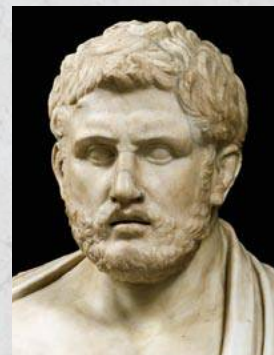
MNHM/Grand Palais/RMN

7. HIPPOCRATE DE COS
[460-370]

guerre avait débuté sept ans plus tôt. Suite à l'échec d'une opération militaire qu'il dirigeait contre Sparte, Thucydide fut condamné à l'exil. C'est alors qu'il entreprit la rédaction de son œuvre, «La Guerre du Péloponnèse», dont il retraça chronologiquement les vingt premières années, jusqu'en 411. Contemporain des faits, il rencontra les acteurs du conflit, confronta les témoignages, les vérifia, et analysa les événements. Sa mort, en 400, laissa son récit inachevé.

7 Hippocrate de Cos (460-370 av. J.-C.) Le père de la médecine

Avant Hippocrate, on se soignait dans les temples où les dieux apparaissaient en rêve et donnaient le secret de la guérison. Les médecins n'étaient alors que des intermédiaires entre les malades et les divinités. Hippocrate révolutionna ce système en expliquant que la maladie ne dépend pas de forces surnaturelles, mais de causes naturelles. Il remplaça ainsi les anciennes superstitions par une observation méthodique des symptômes. Nombreuses des théories contenues dans le «Corpus hippocratique»



Domingie & Rabatti/La Collection

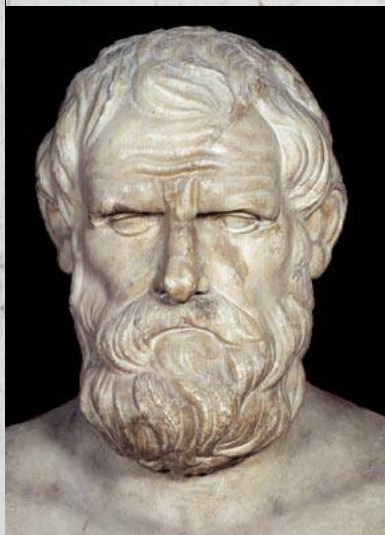
8. ALCIBIADE [450-404]

– une compilation de 70 traités rédigés par le maître et ses disciples – ont été reprises au II^e siècle de notre ère, et ont servi de référence à la médecine jusqu'au XVII^e siècle. Hippocrate est également un précurseur de la diététique en prônant la consommation de fruits et de légumes.

8 Alcibiade (450-404 av. J.-C.) L'ambitieux général

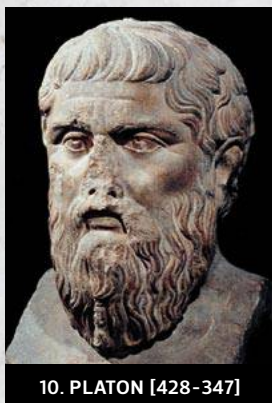
Séduisant, combattant courageux et habile orateur, ce neveu de Périclès et disciple de Socrate avait toutes les qualités pour sauver Athènes. Mais les sources le décrivent aussi flambeur, débauché, ambitieux et sans scrupules. Elu stratège en 420, il s'opposa farouchement à la paix et rêvait d'un avenir impérial pour Athènes. Il persuada l'Assemblée d'envoyer une expédition en Sicile en 416. Accusé d'avoir mutilé les statues d'Hermès, la veille du départ, il s'exila à Sparte où il conseilla le roi Agis dans sa campagne contre les Athéniens. Il fut finalement chassé de Sparte, soupçonné d'avoir séduit la femme du roi. Il regagna Athènes où il se fit le champion de la démocratie. Il fut assassiné en 404.

LES GRANDES FIGURES DE L'ÂGE D'OR



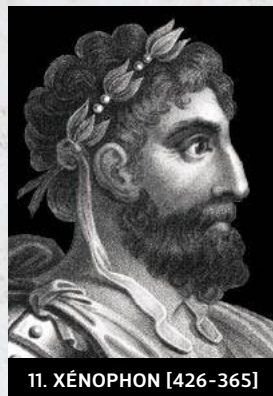
9. ARISTOPHANE [445-388]

Agence Bulloz/Grand Palais/RMN



10. PLATON [428-347]

Imagno/La Collection



11. XÉNOPHON [426-365]

Mary Evans/Rue des Archives



12. DIOGÈNE DE SINOPE [413-327]

Arothek/La Collection

9 Aristophane (445-388 av. J.-C.) Le poète ironique

Conservateur, nostalgique de la période des guerres médiques, ce dramaturge fut très critique à l'égard de l'impérialisme athénien de son époque. Il dénonça aussi bien les démocrates, les sophistes, Socrate (qui, pour lui, était un sophiste), Euripide et ses innovations théâtrales, Cléon (le successeur de Périclès) et, avec lui, tous les partisans de la guerre... Aristophane opta pour la comédie qui lui permettait des allusions plus directes à la vie politique. Ses contemporains se retrouvèrent parodiés et tournés en dérision dans ses œuvres. Parmi les onze comédies conservées, on compte «L'Assemblée des femmes», «Les Guêpes» et «Les Grenouilles».

10 Platon (428-347 av. J.-C.) Le premier académicien

Si la pensée socratique a connu une telle postérité, c'est essentiellement grâce à Platon, le disciple le plus brillant du philosophe. Socrate fut mis en scène dans la plupart de ses «Dialogues». Reprenant la méthode

dialectique de son maître, il rédigea ses traités sous forme de conversations. L'exécution du vieux philosophe (399) fut un choc pour Platon. Il y vit une profonde détérioration des institutions et de la qualité des citoyens. Il se retira de la vie politique et consacra sa vie à la philosophie. Sa préoccupation principale : former une élite éclairée de citoyens et définir un mode de gouvernement idéal qu'il décrivit dans «La République». En 387, il fonda une école, l'Académie, où maître et élèves partageaient une vie en commun.

11 Xénophon (426-365 av. J.-C.) L'écrivain soldat

Élève de Socrate, il fut pourtant un médiocre philosophe. Historien, il prit la suite de Thucydide pour raconter la fin de la guerre du Péloponnèse dans «Les Helléniques». En fait, ce brillant aristocrate athénien fut avant tout un homme d'action. En 401, il s'engagea comme mercenaire pour le prétendant au trône de Perse, Cyrus le jeune, qui voulait renverser son frère. L'expédition fut un échec, mais Xénophon se distingua par son courage. Il s'installa ensuite à Sparte qu'il admirait depuis toujours. Là, au service du roi Agesilas, il fut amené à se battre contre Athènes lors de la bataille de Coronée en 394. Il passa les années suivantes à s'intéresser

à l'agriculture et à la chasse, avant d'aller finir ses jours à Athènes où il se consacra à l'écriture.

12 Diogène de Sinope (413-327 av. J.-C.) Le clochard savant

Si l'il n'est pas à l'origine de l'école cynique (fondée par Antisthène, un disciple de Socrate), il en est son plus célèbre représentant. Les cyniques prônaient le détachement des richesses et des conventions sociales. Diogène, surnommé «le chien» car il revendiquait la même liberté qu'un animal, poussa cette philosophie à son extrême. Transgressant les interdits, il arpentait les rues d'Athènes pieds nus, vêtu d'un vieux manteau et d'un bâton, la barbe hirsute, satisfaisant ses besoins naturels au gré de ses envies, invectivant et mordant les passants sans aucune retenue. Les anecdotes rapportées à son propos sont nombreuses. Ainsi, il aurait dit un jour à Alexandre, roi de Macédoine, qui s'adressait à lui : «Ote-toi de mon soleil.» Platon disait de lui qu'il était un «Socrate devenu fou».

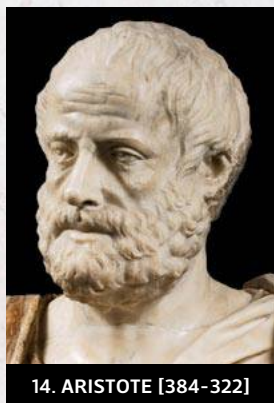
13 Pythéas (380-? av. J.-C.) Le marin géographe

Pour les hommes de l'Antiquité, ce qui se passait au-delà des colonnes d'Hercule (le détroit de



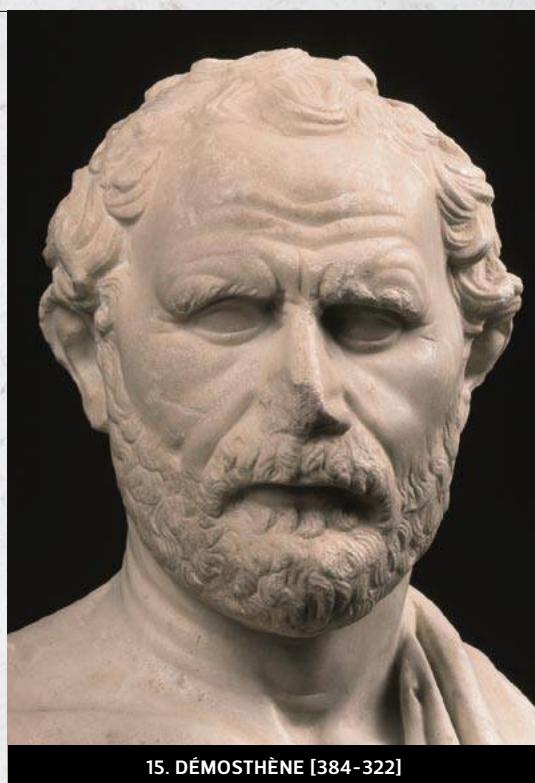
13. PYTHÉAS [380-?]

DR



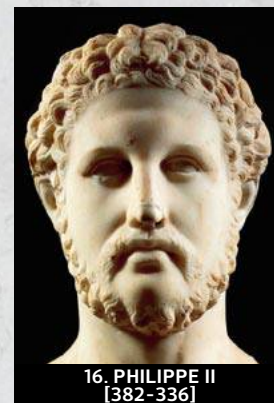
14. ARISTOTE [384-322]

Domingie & Rabattu/La Collection



15. DÉMOSTHÈNE [384-322]

Gilles Mermel/La Collection



16. PHILIPPE II [382-336]

De Agostini/Leemage

Gibraltar), loin du monde civilisé de la Méditerranée, ne présentait que peu d'intérêt. Excepté pour Pythéas, un marin de Massalia (Marseille), cité qui faisait alors partie du monde grec. Entre 340 et 325, Pythéas partit pour un voyage vers les mers de l'Ouest qui le mena jusqu'en Grande-Bretagne, probablement en Islande et sur les rives de la mer Baltique. Dans ses notes, il décrit les peuples barbares, le soleil de minuit, le phénomène jusqu'alors inconnu des marées et rapporta des preuves de la rotondité de la Terre, allant même jusqu'à calculer assez précisément sa circonférence. Marin génial, astronome, géographe... ou affabulateur ? Ses contemporains ne l'ont pas pris au sérieux et il a fallu attendre le XVI^e siècle pour qu'on salue enfin son exploit.

14 Aristote (384-322 av. J.-C.) L'inventeur du Lycée

Astronomie, biologie, physique, littérature, philosophie, politique... Aristote s'intéressa à toutes les disciplines. Moins utopiste que Platon, dont il suivit l'enseignement, il privilégia une connaissance encyclopédique du monde. En 342, le roi de Macédoine Philippe II lui confia l'éducation de son fils Alexandre, âgé de 13 ans. A la mort du roi,

Aristote fonda à Athènes son école, le Lycée. Là, il enseigna et discuta avec ses élèves en marchant de long en large, ce qui vaut au Lycée le nom d'école péripatéticienne («qui aime se promener en discutant», en grec).

15 Démosthène (384-322 av. J.-C.) L'orateur inspiré

Comme le plus grand orateur de la Grèce antique. Et pourtant, quand, à l'âge de 18 ans, il prit pour la première fois la parole en public lors du procès qui l'opposait à ses oncles (ceux-ci avaient dilapidé son héritage), rien n'était acquis. Le jeune homme était en effet bègue. Mais une volonté de fer le poussa à vaincre son handicap : Démosthène étudia sans relâche et, dit-on, s'entraîna à parler avec des cailloux dans la bouche. Les «Philippiques», ses harangues contre Philippe de Macédoine, dont il dénonçait la volonté impérialiste, sont devenues célèbres. A la fin de sa vie, refusant de tomber entre les mains de l'ennemi, il décida de s'empoisonner.

16 Philippe II (382-336 av. J.-C.) Le «tombeur» d'Athènes

Cet homme n'était pas destiné à être roi et il aura fallu la mort de ses deux frères aînés pour qu'il accède au trône de Macédoine en 359, à l'âge de 22 ans. Son règne commença par des guerres défensives contre ses voisins, les Thraces et les Illyriens. Il réforma alors son armée et créa des bataillons de soldats d'élite, les phalanges. Vingt ans plus tard, Philippe avait soumis les principales cités et, réduisant à néant les impérialismes athéniens, spartiates et thébains, avait fait de la Macédoine la région la plus puissante du monde grec. Une fois le territoire unifié, son objectif fut d'établir la paix et de former une ligue panhellénique contre les Perses. Mais à la veille de son expédition, qui devait le mener en Asie, il fut assassiné lors du mariage de sa fille. Il reviendra à son fils Alexandre de conquérir le voisin perse.

Périclès (490-429 av. J.-C.) et Socrate (470-399 av. J.-C.)

Lire nos articles pages 24 et 72.

LES PRINCIPALES BATAILLES DE L'ANTIQUITÉ

Après avoir repoussé les Barbares à la bataille de Marathon, les anciens alliés,

LES GUERRES MÉDIQUES 490-479 AV. J.-C.

Au début du V^e siècle avant J.-C., l'expansion de l'Empire perse, qui s'étendait de l'Afghanistan à l'Asie Mineure (actuelle Turquie) menaçait les cités grecques de la côte ionienne, sur la mer Egée. Les armées du roi Darius s'emparèrent notamment d'Ephèse, de Milet et d'Halicarnasse. Continuant leur progression, les Perses prirent Naxos dans l'archipel des Cyclades. En -490, ils furent aux portes d'Athènes dans la plaine de Marathon. La victoire remportée par les Athéniens permit de repousser les troupes barbares et mit fin à cette première guerre médique (appelées ainsi car les Grecs confondaient les Perses avec les Mèdes, un autre peuple de l'actuel Iran).

-480 LE ROI XERXÈS DÉCIDA DE VENGER SON PÈRE

Dix ans plus tard, le fils et successeur de Darius, le roi Xerxès, décida de reprendre la guerre. Au printemps -480, il conduisit une gigantesque armée – 100 000 hommes et 1 207 navires, selon l'historien grec Hérodote – et traversa le nord de la mer Egée pour arriver en Thessalie. Mais, cette fois, les Grecs s'étaient alliés pour stopper l'invasion perse (en -478, les cités s'étaient coalisées autour d'Athènes pour former la ligue de Délos).

-480 (AOÛT) LE SACRIFICE DES SPARTIATES AUX THERMOPYLES

L'armée de Sparte reçut pour mission d'arrêter les troupes perses aux Thermopyles, un passage qui relie la Thessalie à la Grèce centrale. Mais, après une résistance héroïque, les 7 000 hoplites (fantassins) du roi grec Léonidas, qui se battirent à un contre dix, furent vaincus. Xerxès, roi des Perses, put alors marcher sur Athènes.

-480 (SEPTEMBRE) UN PIÈGE TENDU AU LARGE DE SALAMINE

Athènes, abandonnée par ses habitants, fut envahie et l'Acropole incendiée. Cependant, la flotte athénienne commandée par Thémistocle attendait les Perses plus au sud, dans le détroit de Salamine. Confronté à la supériorité numérique des armées perses, Thémistocle avait en effet élaboré la tactique suivante : abandonner l'Attique aux armées de Xerxès pour porter la bataille sur mer. La flotte du roi perse était cependant trois fois supérieure. Il fallut donc lui tendre un piège. Ce fut le détroit qui séparait l'île de Salamine au continent, un étroit chenal de 2 kilomètres de large. Pour attirer les Perses, il fit courir le bruit que les généraux grecs en déroute prenaient la fuite par Salamine. La tactique fonctionna à merveille. Fin septembre -480, la flotte de Xerxès se dirigea vers Salamine. Pour ne rien perdre de la victoire annoncée, le roi installa son trône sur la colline qui dominait le détroit.

-480 (29 SEPTEMBRE) PRIS DANS LA NASSE, LES PERSES FURENT VAINCUS

Exaltés par la présence royale, plus d'un millier de navires perses s'avancèrent en ligne pour franchir la passe. Ils ignoraient que les Grecs, en rangs serrés, les attendaient à l'autre extrémité. À peine se furent-ils engagés dans le chenal, que la présence d'îlots les obligea à se séparer en trois colonnes. Durant la manœuvre difficile, la confusion gagna les lignes, les navires se gênèrent, s'entrechoquèrent, certains présentèrent désormais leurs flancs à la formation grecque qui n'attendait que ce signal pour passer à l'action. Les Grecs se ruèrent à l'assaut des Perses prisonniers de la nasse, éperonnèrent les lourds vaisseaux, et se lancèrent à l'abordage des équipages en déroute. La bataille dura douze heures. Le soir venu, il ne restait plus qu'un enche-

vêtrement de débris et de corps ensanglantés d'où les rescapés de la flotte peinaient à s'extraire. L'armée de Xerxès perdit plus de 200 navires et 40 000 hommes furent massacrés. Un triste spectacle que le tragédien Eschyle décrivit dans « Les Perses » : « Une plainte mêlée de sanglots règne seule sur la mer au large, jusqu'à l'heure où la nuit au sombre visage vient tout arrêter. » Deux autres tentatives d'incursion perse furent repoussées en -479, à Platées, en Béotie, et au cap de Mycale, sur l'île de Samos, cette fois définitivement.

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE 431-404 AV. J.-C.

Après la fin des guerres médiques, Athènes continua d'étendre son influence sur ses alliés. La confédération se transforma peu à peu en empire. Les cités sujettes durent prêter allégeance et verser un tribut. Celles qui osèrent se soulever, comme Naxos ou Thasos, dans les années -460, furent victimes de terribles représailles. La politique impérialiste et l'enrichissement de la puissante cité ne manquèrent pas de susciter l'inquiétude de Sparte et de ses alliés de la ligue du Péloponnèse : Egine fut soumise en -454, Corinthe et Mégare furent menacées. Sortant de sa neutralité, Sparte n'eut d'autre choix que de déclarer la guerre à Athènes.

-431 LA PÉNINSULE BASCULA DANS UN CONFLIT FRATRICIDE

Cette guerre qui, pendant vingt-cinq ans, opposa la ligue de Délos à celle du Péloponnèse, impliqua toutes les cités du monde grec. D'un côté, les Péloponnésiens disposaient d'une supériorité sur terre avec une armée de 40 000 hoplites (fantassins) contre seulement 13 000 soldats pour la ligue de Délos. En revanche, Athènes dominait les

Athènes et Sparte, s'opposèrent dans une lutte fratricide.

mers avec ses 300 navires de guerre face à une marine spartiate quasi inexistante. Durant les dix premières années du conflit, chacun des deux camps chercha à porter la guerre sur le territoire de l'autre en opérant un maximum de destruction.

- 421 LES DEUX CAMPS SIGNÈRENT UNE TRÊVE

Dès 431, Sparte envahit le territoire de l'Attique (région d'Athènes). Conformément à sa stratégie, Périclès refusa le combat terrestre et rassembla toute la population athénienne à l'abri des remparts de la ville. Mais, en - 430, la peste décima le tiers de la population athénienne. L'armée, elle aussi diminuée, réussit malgré tout à mener des expéditions navales victorieuses sur les côtes du Péloponnèse. Ces attaques réciproques se déroulaient de la même manière chaque année et, en - 421, lorsque les deux camps affaiblis par les combats signèrent la paix de Nicias, l'équilibre des forces restait intact. Cette paix, qui dura cinquante ans, fut rompue, dès - 418, avec une victoire des Spartiates lors de la bataille de Mantinée.

- 416 LA FLOTTE ATHÉNIENNE FUT ÉCRASÉE EN SICILE

Cette année-là, la cité sicilienne de Ségeste demanda l'aide d'Athènes dans le conflit qui l'opposait à Syracuse, alliée de Sparte. Pour Athènes, ce fut l'occasion d'étendre son empire sur l'île et de mettre la main sur ses immenses richesses en blé. Ce fut du moins la vision défendue par le général athénien Alcibiade, partisan d'une expédition en Sicile. Face à lui, le camp de Nicias, un homme politique favorable à l'arrêt du conflit, recommanda la prudence

et préconisa le maintien de l'empire dans ses limites. Malgré des débats houleux, le principe de l'intervention fut finalement adopté. L'opération fut commandée par Alcibiade et Nicias. Mais, avant même le départ, un scandale religieux éclaboussa Alcibiade qui s'enfuit à Sparte où il devint conseiller militaire. L'expédition dirigée par Nicias partit du Pirée en juin - 415. Tout se déroula comme prévu : une centaine de vaisseaux grecs assiégèrent Syracuse et, au printemps - 414, prirent le contrôle de la cité. Mais les Athéniens avaient sous-estimé la flotte sicilienne. De plus, les renforts promis par les autres cités de Sicile n'arrivaient pas. Il était désormais évident que les effectifs étaient insuffisants pour tenir le siège. Avec l'aide des Spartiates qui envoyèrent quatre navires en renfort, les Syracusains encerclèrent à leur tour les assaillants. Les 73 navires conduits par l'orateur Démosthène vinrent en renfort au printemps - 413, mais ils ne suffirent pas à rétablir la situa-

tion : la retraite s'imposa. Hélas, les hésitations de Nicias transformèrent la défaite en déroute : le corps expéditionnaire tomba aux mains des Spartiates. Démosthène et Nicias furent exécutés à l'automne - 413 et les 40 000 Athéniens survivants furent tués ou faits prisonniers et envoyés dans les carrières de Syracuse. Rares furent ceux qui revirent leur terre natale. Cet immense désastre de l'expédition en Sicile précipita la chute d'Athènes. Car la cité ne s'en releva jamais. Ce qui resta de sa flotte fut écrasé au large d'Aigos Potamos (aujourd'hui dans les Dardanelles), en - 405. L'année suivante, la guerre du Péloponnèse se termina par le siège et la capitulation d'Athènes.

Cette représentation allégorique de la bataille de Salamine (ici, un détail du tableau) a été peinte par l'Allemand Wilhelm von Kaulbach, en 1858. Elle illustre la victoire des Grecs sur les Perses, en 480 avant J.-C.





V^E SIÈCLE AVANT J.-C.



Une myriade d'îles et de cités-Etats

Entre les V^e et IV^e siècles avant J.-C., la Grèce rayonne largement au-delà de ses frontières actuelles. Un grand mouvement de conquêtes a permis la fondation de colonies sur tout le pourtour de la Méditerranée, de la mer Noire et de la mer de Marmara. Les Grecs se sont aussi installés sur la côte ouest de l'actuelle Turquie. Au nord de la Grèce actuelle, ils ont colonisé l'Épire, une région aujourd'hui partagée avec l'Albanie, et la Thrace, dont une partie désormais appartient à la Turquie, ainsi que le sud de l'Italie.

Carte de Léonie Schlosser

CES 12 DIEUX ORDONNAIENT LE MONDE

Au sommet du mont Olympe, la plus haute montagne de Grèce, une famille de

Autemps des premiers hommes, régnaient sur l'univers les Titans, des créatures gigantesques nées des ténèbres et du chaos. Leur roi, Cronos, savait pourtant ses jours comptés : selon une prophétie, il engendrerait son propre rival qui mettrait fin à l'ère primaire. A mesure que sa sœur et épouse Rhéa donnait naissance à des enfants, Cronos les engloutissait afin de repousser le jour où il serait détrôné... Un garçon échappa à ce terrible sort : Zeus. Caché en Crète,

élevé par les nymphes du mont Ida, son premier geste d'adulte fut de combattre son terrible géniteur et de lui faire recracher ses frères et sœurs : Poséidon, Hadès, Héra... Une nouvelle génération de dieux était née : les Olympiens, dont les traits de caractère s'apparentaient à ceux des mortels (le désir, l'amour, la ruse, la jalousie, la colère...). Un panthéon de douze dieux majeurs, qui varie en fonction des époques et des interprétations, mais qui formera le cœur de la mythologie grecque, plus tard transposée par les Romains.

1 ZEUS

Il dominait l'Olympe

Dieu suprême du Ciel et de la Foudre, le maître de l'Olympe ordonnait le monde et présidait au maintien des lois de la cité. Tantôt dépeint comme un dieu protecteur, tantôt comme un despote colérique qui ne sait écouter que ses désirs, il observait du ciel les actions des hommes et jouait avec leur destin. Le poète Hésiode (VIII^e siècle av. J.-C.) écrivit : «L'œil de Zeus voit tout, connaît tout.»

Animal consacré : l'aigle.

Attributs : l'éclair, le sceptre.

2 POSÉIDON

Il maîtrisait les flots

Dieu de la Mer, Poséidon résidait dans un palais d'or au fond de la mer Egée, et se déplaçait sur son char tiré par deux chevaux aux sabots de bronze. Sur son passage, les eaux s'ouvraient et des dauphins l'accompagnaient... Capricieux, acceptant mal l'autorité de son frère aîné Zeus, il provoquait régulièrement des cataclysmes : lorsque les Athéniens préférèrent dédier leur cité à la déesse Athéna, Poséidon inonda l'Attique. Quand Zeus confia à Héra la péninsule de l'Argolide, il en assécha les rivières...

Animaux consacrés : le cheval, le taureau.

Attribut : le trident.

3 HÉRA

Elle veillait sur les couples

Déesse du Mariage, Héra s'éprit de son frère Zeus, et l'épousa après la chute des Titans. Souvent représentée comme l'archétype de la femme jalouse, elle persécuta les nombreuses conquêtes de son mari. Lassé, Zeus punit Héra en la suspendant dans le ciel par une chaîne d'or, et ne la libéra que contre la promesse de sa soumission. Garante du mariage et des institutions familiales, elle ne pouvait prendre aucun amant.

Animaux consacrés : le paon, la génisse.

Attributs : le diadème royal, le sceptre.

4 DÉMÉTÉR

Elle facilitait les moissons

Déesse de l'Agriculture et des Moissons, Déméter enseignait aux hommes les secrets du labour. Lorsque sa fille Perséphone fut capturée par Hadès, le dieu des Enfers, elle partit à sa recherche, délaissant les récoltes de la terre. Conscient de la famine qui menaçait les mortels, Zeus trouva alors un compromis : Perséphone passerait chaque année six mois aux Enfers avec Hadès, et six mois dans l'Olympe au côté de sa mère.

Animaux consacrés : la truie, le serpent.

Attribut : l'épi de blé.

5 APHRODITE

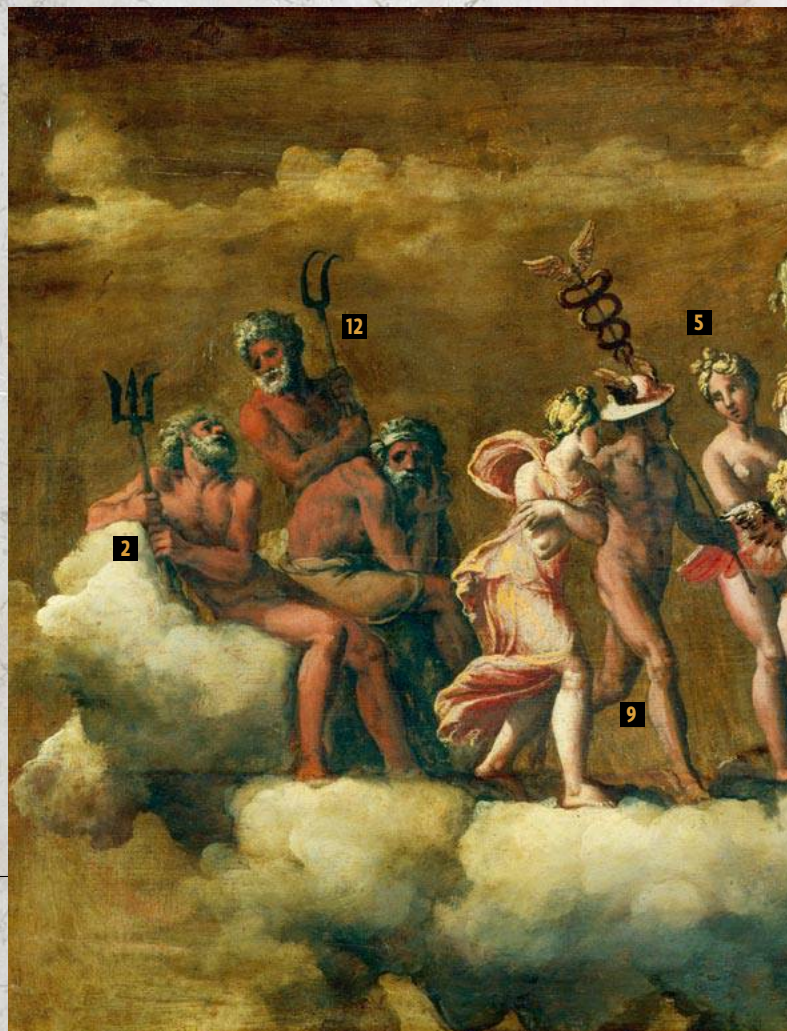
Elle séduisait par sa beauté

Déesse de l'Amour, du Désir et de la Grâce, Aphrodite était née de l'écume des flots après la mutilation d'Ouranos (la première divinité du ciel) par son fils Cronos (même si d'autres interprétations en font la fille de Zeus et de Dioné). Lorsqu'elle parut pour la première fois dans l'Olympe, sa beauté parfaite, sa chevelure d'or et sa peau de lait stupéfièrent les dieux et attisèrent la jalousie d'Héra. Sur ce tableau, elle est au côté du fils qu'elle a eu avec Héphaïstos, Eros, dieu de l'Amour, représenté avec des ailes et un arc.

Animal consacré : la colombe.

Attributs : le pavot, la grenade.

Dans ce tableau exposé au Louvre, Psyché, la plus belle des mortelles (quatrième figure en partant de la gauche) est conduite par Hermès au royaume des dieux, afin d'y épouser Eros. «Psyché reçue dans l'Olympe», Le Caravage (vers 1524).



divinités veillait au destin des hommes.

6 DIONYSOS

Il encourageait les excès

Dieu du Vin et de l'ivresse, Dionysos naquit des amours de Zeus et d'une mortelle, Sémélé. Afin d'échapper à la colère d'Héra la jalouse, l'enfant fut élevé par des nymphes dans une forêt, loin des règles strictes de l'Olympe, et devint en grandissant le dieu de tous les excès, mais aussi de tous les fluides vitaux (sève, lait, sang). Il était aussi le père de la comédie et de la tragédie : son culte public donnait lieu aux fêtes des Dionysies, célébrées à Athènes.

Animaux consacrés : le bouc, la panthère.

Attributs : la grappe de raisin, la thyrsé (grand sceptre).

7 ARÈS

Il était violent et colérique

Dieu de la Guerre et de la Destruction, Arès intervenait directement dans le combat des hommes, notamment lors de la guerre de Troie, où il se rangea du côté des Troyens. Turbulent et querelleur, il était souvent aveuglé par sa colère et il s'opposa à sa sœur Athéna. Loin d'être un combattant invincible, il fut même défait par le héros Diomède, un simple mortel. A Athènes, son nom était associé à toutes formes de morts violentes et de catastrophes, notamment les grandes pestes du V^e siècle av. J.-C.

Animaux consacrés : le chien, le vautour.

Attribut : la hache.

8 ATHÉNA

Elle protégeait la cité

Déesse ambivalente, Athéna était à la fois l'incarnation de la Sagesse et de la Guerre, protectrice des arts et techniques mais aussi des institutions de la cité. Née des amours de Zeus et de Métis, une Océanide, elle prit une place primordiale au sein de l'Olympe et n'hésita pas à braver l'autorité de son père. L'amour n'avait aucune valeur à ses yeux : déesse vierge, elle n'hésita pas à repousser les avances d'Héphaïstos. Vénérée partout en Grèce, elle donna son nom à sa principale cité.

Animal consacré : la chouette.

Attributs : l'olivier, le casque, la lance et l'égide (le bouclier).

9 HERMÈS

Il gardait les chemins

Messager des dieux, gardien des routes et des voyageurs, Hermès naquit des amours secrètes de Zeus et d'une nymphe. Après avoir volé cinquante bœufs à son demi-frère Apollon, il annonça à sa mère son désir de devenir le prince des menteurs et des voleurs. Célébré en Grèce pour son ingéniosité et sa malice, il était considéré, parmi les dieux grecs, comme le plus proche des hommes et le plus bienveillant à leur égard.

Animal consacré : le bélier.

Attributs : les sandales ailées, le caducée.

10 ARTÉMIS

Elle parlait aux animaux

Déesse de la Chasse et de la Lune, Artémis est la fille de Zeus et de Létô, et la sœur jumelle d'Apollon. Insoumise et fière, surnommée «la bruyante», elle régnait en maîtresse de la nature et des animaux. Armée de son arc, elle avait le pouvoir de mort sur les femmes, tandis qu'Apollon se chargeait des hommes. Vierge farouche, elle punissait sévèrement ceux qui tentaient de la séduire.

Animal consacré : la biche.

Attributs : l'arc, le carquois.

11 APOLLON

Il prédisait l'avenir

Dieu du Chant, de la Musique et de la Poésie, Apollon et sa sœur jumelle Artémis sont nés cachés dans un bois sacré afin d'échapper à la colère d'Héra. Nourri au nectar magique et à l'ambrosie, le jeune garçon manifesta rapidement ses pouvoirs : celui de charmer avec sa lyre – dont on lui attribua l'invention –, et celui de tuer avec son arc. Passé maître dans la divination et les oracles, il faisait connaître aux hommes ce que l'avenir leur réservait. Souvent opposé à Dionysos et ses excès, il incarna la raison, la clarté et l'ordre. Autant de valeurs qui seront plus tard associées à l'esprit grec, notamment à partir du XIX^e siècle.

Animaux consacrés : le corbeau, le cygne.

Attributs : l'arc, la lyre.

12 HÉPHAÏSTOS

Il jouait avec le feu

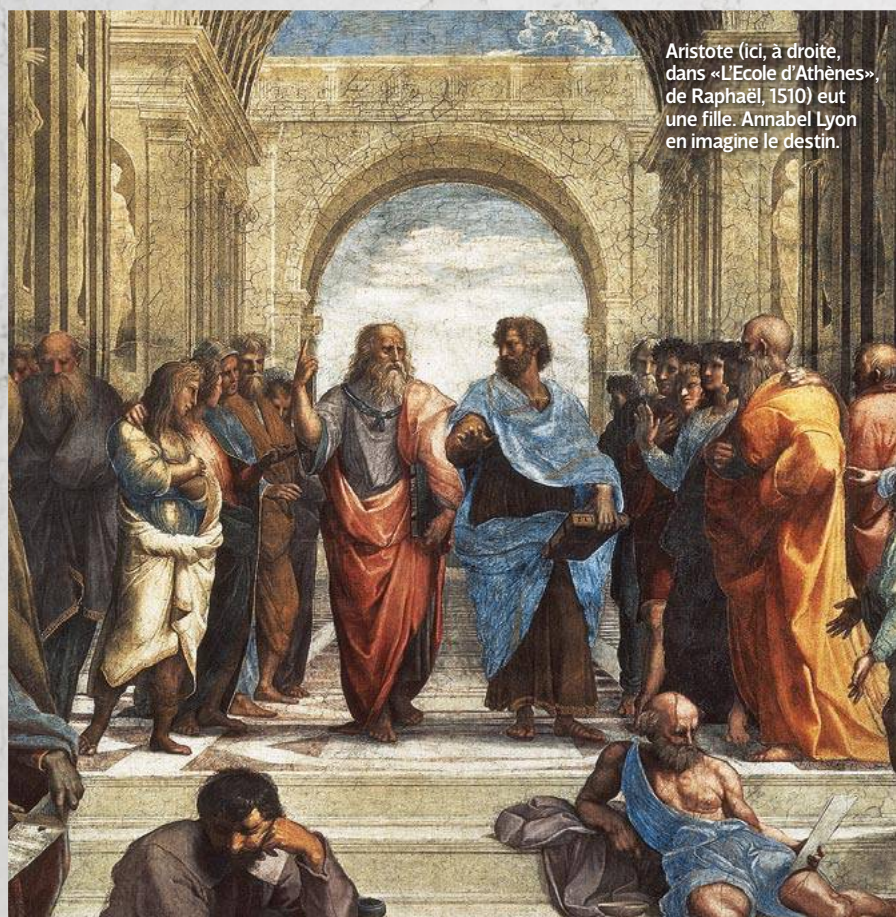
Dieu de la Forge et des Volcans, Héphaïstos naquit des entrailles d'Héra, qui souhaitait prouver à Zeus qu'elle était capable d'enfanter seule. Mais, trouvant l'enfant hideux, elle le jeta en bas de l'Olympe. Boiteux et difforme après sa chute, il devint forgeron, créateur d'objets magiques et de trésors. C'est lui qui façonna la foudre de Zeus, mais aussi le palais de Poséidon, et le char du Soleil traîné par Hélios. Marié à la belle Aphrodite, il devint la risée des dieux lorsqu'elle le trompa avec Arès. Son culte fut particulièrement célébré à Athènes, notamment par les artisans.

Animal consacré : l'âne.

Attributs : le marteau et l'enclume.



Hervé Lewandowski / Grand Palais RMN



Aristote (ici, à droite, dans «L'Ecole d'Athènes», de Raphaël, 1510) eut une fille. Annabel Lyon en imagine le destin.

ROMAN

DANS L'OMBRE D'UN PÈRE ILLUSTRÉ

Aristote, pour qui la seule utilité des femmes était de s'occuper de la maison et d'engendrer des enfants, eut un jour une fille : Pythias. D'elle, on ne sait rien, sinon qu'elle suivit son père dans son exil macédonien, en 323 avant Jésus-Christ. Le reste de sa petite histoire, perdue à jamais dans les plis de la grande, la romancière canadienne Annabel Lyon a donc pris le parti de la faire jaillir de sa propre imagination.

Voilà donc la jeune Pythias élevée comme un garçon, préférée à son frère pour assister le philosophe dans ses travaux, interpellant, pleine d'esprit, les intellectuels de passage dans la maison paternelle, se rêvant aussi sage-femme, scientifique et, pourquoi pas, un jour, philosophe comme son père. La voilà, plus tard, à l'âge des premières règles, rejetée par Aristote qui semble soudain se rappeler qu'elle est femme. On la retrouve

enfin, au seuil de sa vie d'adulte, contrainte de se confronter à une société pour qui le «sexe faible» n'a ni âme, ni conscience, et certainement pas le droit de prendre en main son destin. Bien qu'elle se soit attelée à un travail titanesque de documentation, qui lui aura pris dix ans, Annabel Lyon n'a pas pour ambition d'atteindre l'exactitude d'un travail universitaire sur la condition féminine dans l'Antiquité. La Grèce du IV^e siècle lui sert simplement de trame, sur laquelle elle entrecroise et fait se répondre destins historiques et personnages de fiction. Une méthode qu'elle avait déjà expérimentée avec son dernier succès, «Le Juste Milieu» (Aristote s'y entretenait cette fois avec son élève, Alexandre le Grand). Et qui, cette fois encore, ne manque pas de faire mouche. **C.I.**



«Aristote, mon père», d'Annabel Lyon, traduit de l'anglais par D. Fauquemberg, éd. Quai Voltaire, 21 €.

ATLAS

Le jeu des métamorphoses

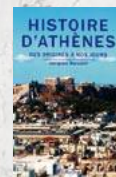


Loin d'être figé à l'intérieur de frontières immuables, le monde grec a toujours été en mouvement. Son territoire, morcelé en une mosaïque de cités-Etats, n'a cessé d'évoluer au gré des guerres, des alliances et de la colonisation du pourtour méditerranéen. Cet atlas retrace six millénaires de mutations, de la domination mycénienne jusqu'à l'empire d'Alexandre le Grand et la conquête romaine. De quoi y voir plus clair dans ce puzzle complexe qu'était la Grèce. **C.I.**

«Atlas de la Grèce antique», de Robert Morkot, éditions Autrement, 24,70 €.

ANALYSE

Athènes ne s'est pas faite en un jour



Aussi étonnant que cela paraisse, il n'existait jusqu'à présent aucune synthèse pour retracer l'histoire de la plus vieille ville d'Europe. Cet ouvrage comble donc une lacune. Des nombreuses périodes qui ont donné naissance à la vénérable cité, nous connaissons surtout l'époque de son apogée (le siècle de Périclès), et celle aussi des premiers temps de l'ère chrétienne. Le normilien Jacques Bersani a voulu, lui, explorer aussi toutes les autres : Athènes archaïque, Athènes romaine, Athènes ottomane... Trois mille ans d'histoire qui permettent de mieux comprendre la métropole d'aujourd'hui **C.I.**

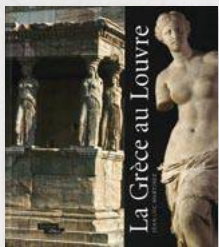
«Histoire d'Athènes», de Jacques Bersani, éd. Tallandier, 17 €.

BEAU LIVRE

MERVEILLES DE L'ART ANTIQUE

Premier musée occidental à présenter, dès le XVIII^e siècle, des fragments du Parthénon, le Louvre possède également l'une des plus grandes collections d'art grec au monde.

Avec son abondante iconographie, ce beau livre en dévoile la quintessence : chefs-d'œuvre de la statuaire classique (avec, en tête, «La Vénus de Milo» et «La Victoire de Samothrace»), stèles funéraires gravées, parures ou bijoux précieux, panoplies d'hoplites... Plus surprenant, une grande variété d'objets du quotidien, tels des vases et assiettes attiques à figures rouges, sur lesquels émergent des personnages de tragédie ou dieux du panthéon. Ou encore ces maquettes en terre cuite reproduisant tout le mobilier de



La Grèce au Louvre

la maison grecque, et destinées à être enterrées avec le défunt... Cette myriade de vestiges, en plus de mettre en lumière le profond attachement des Grecs à la beauté, fournit de précieux indices sur la vie de tous les jours et l'identité culturelle de l'époque. Chaque pièce est ainsi classée par thèmes et minutieusement

présentée grâce aux textes de Jean-Luc Martinez, directeur du département des antiquités grecques, étrusques, et romaines du musée. De quoi préparer efficacement sa prochaine visite au Louvre, dont la section consacrée à l'art hellénique a été largement renouvelée et enrichie au cours des dernières années. **C.I.**

«La Grèce au Louvre», de Jean-Luc Martinez, éd. Somogy, 19,95 €.

FOCUS

L'histoire hellénique en trois clins d'œil



Aux sources d'un monde

Enrichi de nombreuses illustrations, ce volume de la collection

Découvertes de Gallimard survole les deux premiers millénaires de l'histoire hellénique. Trois temps forts : la civilisation mycénienne, sous domination de la Crète, la naissance des cités, qui remplacent progressivement les anciens royaumes, vers 800 avant J.-C., et le début de l'âge d'or grec, sous tutelle athénienne.

«La Naissance de la Grèce», de Pierre Lévêque, éd. Découvertes Gallimard, 15 €.

La cité à son zénith

Au V^e siècle, dans l'intervalle entre les guerres médiques et



la guerre du Péloponnèse, la civilisation grecque est à son apogée. Description de la vie quotidienne, analyses politiques et documents d'époque se mêlent pour en faire le récit.

«Périclès - L'apogée d'Athènes», de Pierre Brulé, éd. Découvertes Gallimard, 15 €.

Les premiers Jeux

Avant d'être réinventé par le baron Pierre de Coubertin,



cette compétition constituait la plus grande fête du monde hellénique. Tout le premier chapitre de ce livre est consacré à ce rassemblement de tous les Grecs, à la fois festival religieux et grande foire, bien différent de nos J.O. modernes. **C.I.**

«Jeux olympiques, la flamme de l'exploit», de Françoise Hache, éd. Découvertes Gallimard, 15 €.



Les Grecs en Gaule et en Espagne : Marseille, Nice, Ampurias

Commentaires des Étrusques en Corse, en Sardaigne et en Gaule, «vrais dieux Carthaginois en Espagne, tous Grecs également» pendant les siècles de l'essor de la Méditerranée. Marseille, Fos, Fos du Rhône vers 600 avant J.-C., rappelle la présence des Grecs aux confins du monde alors connu.

L'aventure carthaginoise en Occident

Le sud de l'Europe, territoire de la méditerranée et de la Corse, fut le théâtre de l'expansion de la civilisation grecque et de la civilisation carthaginoise. Les Grecs, à partir de 800, y firent passer leurs colonies, les Carthaginois, à partir de 600, y firent passer leurs colonies. Les Grecs, à partir de 800, y firent passer leurs colonies, les Carthaginois, à partir de 600, y firent passer leurs colonies.



Le musée de la ville de Marseille, au 100 rue de la République, expose une collection de bronzes grecs et romains.

ESSAI

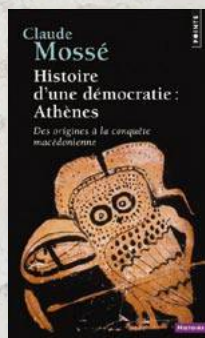
Comment la démocratie est venue aux Athéniens

Adolescente pendant la Seconde Guerre mondiale, Claude Mossé découvre un texte du grand orateur athénien Démocrite, traitant avec ferveur de liberté et de démocratie. Le contraste avec sa situation – elle et sa famille, d'origine

juive, vivent dans la peur d'être dénoncées – est si violent qu'il fait basculer son existence. Dès lors, elle se consacre corps et âme à la Grèce antique. Professeure émérite, elle est auteur d'une vingtaine de livres, parmi lesquels cet ouvrage de réfé-

rence. Agrémenté de cartes, d'illustrations et d'un lexique des termes grecs anciens, ce livre est idéal pour approcher l'histoire politique et sociale d'Athènes. **C.G.**

«Histoire d'une démocratie : Athènes, des origines à la conquête macédonienne», de Claude Mossé, éd. du Seuil, 6,10 €.



ANALYSE

DEUX AMANTS CONTRE UN TYRAN

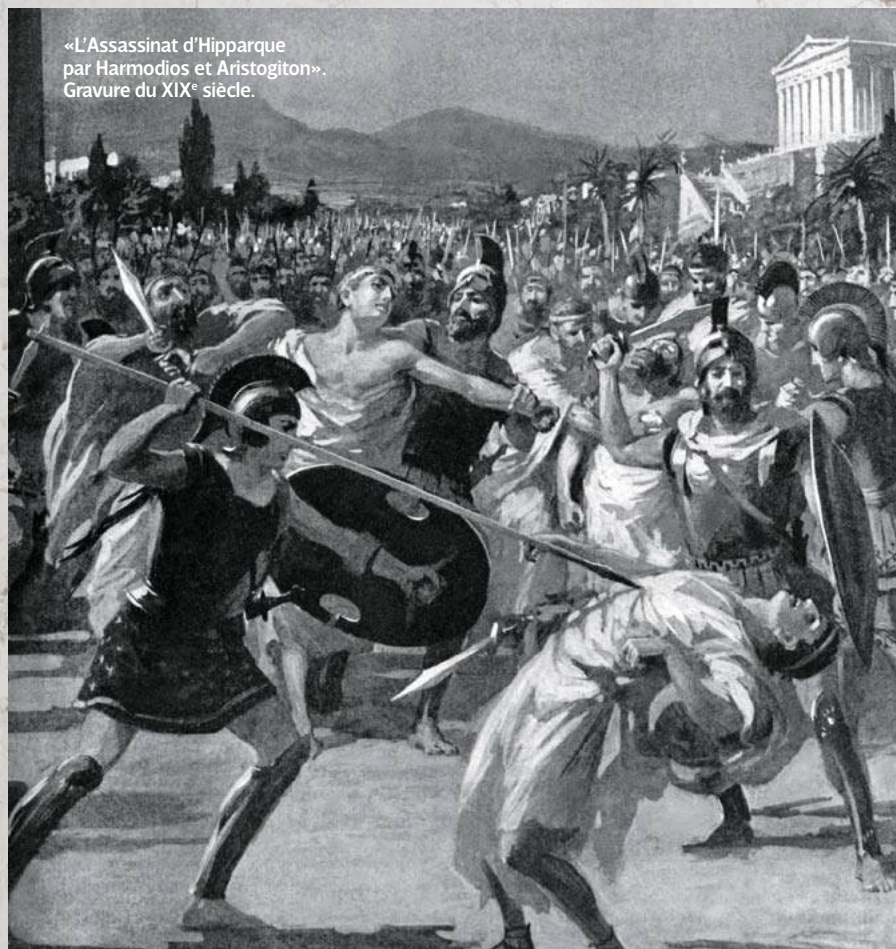
L'un est à prêt à frapper. L'autre se tient à ses côtés, résolu lui aussi à porter un coup fatal... Harmodios et Aristogiton sont immortalisés par deux statues au destin exceptionnel. C'est celui-ci que retrace Vincent Azoulay dans un ouvrage qui se lit comme une enquête policière.

Ce spécialiste de la Grèce antique (lire son interview p. 20) reconstitue la vie mouvementée de ces deux amants qui, pour venger l'humiliation subie par la sœur de l'un d'eux, décidèrent, en 514 avant J.-C., d'assassiner Hippias, le tyran d'Athènes. Ils furent mis à mort aussitôt après. Au siècle suivant, lors de l'avènement de la démocratie, les deux hommes devinrent les symboles de la lutte contre les privilèges. Leurs statues furent érigées sur l'Agora, et on les vénérât comme s'il s'agissait de héros de l'Antiquité, alors que les historiens s'accordent à dire que leur geste, mal préparé, fut prétexte pour le



tyran Hippias, frère d'Hipparque, à durcir un peu plus son emprise sur la cité... Façonnant la culture politique athénienne, le culte des deux assassins fluctua au fil des ans : ces « héros libérateurs » furent paradoxalement associés aux rois hellénistiques qui réinstallèrent la tyrannie, tandis que leur effigie suscita, à l'époque romaine, fascination et inquiétude (ces statues pouvaient être interprétées comme un appel au meurtre de l'empereur). Pendant des siècles, le monument donna lieu à des interprétations contradictoires. Écartelée entre transgression et inconscience, entre révolution et meurtre, cette splendeur (qui inspira au XX^e siècle les figures soviétiques de « L'Ouvrier et la Kolkhozienne ») demeure ainsi, selon Vincent Azoulay, le symbole d'un espace public en perpétuel mouvement. **FG.**

«Les Tyrannicides d'Athènes – Vie et mort de deux statues», de Vincent Azoulay, éd. du Seuil, 23 €.



«L'Assassinat d'Hipparque par Harmodios et Aristogiton». Gravure du XIX^e siècle.

Picture Alliance / Rue des Archives

ESSAI

Une civilisation par ses marges



De tous les ouvrages que nous a légués Pierre Vidal-Naquet, l'un des plus grands hellénistes français, disparu en 2006, celui-ci est sans doute le plus accessible au grand public. Il aborde le monde grec non par la voie royale, celle de l'agora et de ses personnages publics, mais par ses parias, artistes, femmes et laissés pour compte. Comme par un effet miroir, ce sont ces figures d'exclus qui font apparaître, en creux, le cœur du modèle athénien. **C.I.**

«Le Chasseur noir», de Pierre Vidal-Naquet, éd. La Découverte, 15 €.

ENQUÊTE

Faites entrer l'accusé Socrate



On présente souvent la condamnation de Socrate comme la faute ultime du peuple athénien, aveuglé par ses préjugés au point d'envoyer à la mort l'homme le plus sage de son époque. Mais cette interprétation officielle est-elle historiquement plausible ? L'historien Paulin Ismard a mené l'enquête, en déconstruisant méthodiquement les différentes lectures qui ont été faites, depuis Platon et jusqu'aux philosophes des Lumières, de cet acte fondateur de la pensée occidentale. Derrière l'image d'un Socrate martyr, sacrifié sur l'autel de l'ignorance, c'est notre vision de la démocratie grecque qui en est modifiée. **C.I.**

«L'Événement Socrate», de Paulin Ismard, éd. Flammarion, 21 €



A l'Odéon, Olivier Py ressuscite «L'Orestie», la tragédie d'Eschyle, dans des décors d'avant-garde.

DVD

UNE VENGEANCE VIEILLE DE 2 500 ANS

Public habitué aux pièces de Racine ou de Corneille, attention ! Assister à une tragédie grecque est une expérience dont on ne sort pas indemne. Entre l'utilisation d'instruments de musique, les psalmodies du chœur prêtes à interrompre l'action à tout moment et l'absence d'actes (et d'entractes), il y a de quoi perdre tous ses repères. A l'exception de quelques troupes spécialisées, donnant pour un public de connaisseur les pièces de Sophocle ou Euripide, les metteurs en scène ne s'aventurent du reste que très rarement sur ce terrain.

Entreprise audacieuse, donc, que celle d'Olivier Py, l'actuel directeur du

Festival d'Avignon, qui donnait pour la première fois, en 2008, au théâtre de l'Odéon, «L'Orestie» dans sa version complète. Immense fresque tragique écrite en 458 avant notre ère par Eschyle, c'est la seule trilogie grecque qui nous soit parvenue indemne. Elle raconte la vengeance



d'Oreste, qui tue sa tante et sa mère pour laver la mort de son père, Agamemnon. Quatre heures et demie de meurtres sanglants et d'intrigues politiques, désormais disponibles en DVD. On aurait tort de se priver... d'autant qu'on peut s'accorder un entracte quand on veut !

C.I.

«L'Orestie», mise en scène Olivier Py, collection Copat, 48 €.

ANALYSE

Et si Homère n'avait pas existé ?

Résumer Homère dans un petit ouvrage accessible à tous ? C'est le pari qu'a réussi Jacqueline de Romilly, brillante helléniste disparue en 2010, et première femme professeur au collège de France. Le père de l'«Iliade»



et de l'«Odyssee», les deux premières œuvres de la littérature occidentale, est l'emblème d'une civilisation qui allait lui survivre plus de deux millénaires. Mais derrière la figure du poète légendaire, les questions fusent : ces

épopées peuvent-elles nous renseigner de façon précise sur l'histoire de la Grèce ? Leur auteur les a-t-il composées seul ? Et Homère a-t-il seulement existé ?

«Homère», Jacqueline de Romilly, éd. Que sais-je ?, PUF, 9 €.

RÉCIT

La première guerre mondiale



Ce fut le premier conflit total de l'Histoire. Un choc titanesque entre deux superpuissances, Sparte et Athènes. Pendant près de trois siècles, de 431 à 404 av. J.-C., exécutions d'otages, massacres de civils, politique de la terreur, villes entières rayées de la carte firent trembler d'horreur tout le monde hellénique... Victor Davis Hanson, spécialiste de l'histoire militaire grecque, narre cet affrontement brutal préfigurant déjà les conflits modernes. Loin du code d'honneur et de l'héroïsme guerrier des épopées, les Grecs pouvaient aussi se comporter... comme des barbares !

«La Guerre du Péloponnèse», de Victor Davis Hanson, éd. Flammarion, 12 €.

ESSAI

Mais où est la femme grecque ?



Clôtrée à la maison, privée de citoyenneté, condamnée à passer sa vie sous la tutelle de son père puis de son mari, la femme grecque est une ombre anonyme et muette. C'est d'elle pourtant que Pierre Brulé, un des plus grands spécialistes des études de genre dans l'Antiquité, brosse le portrait. Explorant les rares sources qui nous soient parvenues (recueils de médecine, textes de philosophes ou d'historiens classiques), il parvient à rendre un corps et un visage à ces oubliées.

«Les Femmes grecques à l'époque classique», de Pierre Brulé, édition Hachette Littératures, 8,50 €

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

Du Caire à New York,
partez à la rencontre des chats du monde



GEO, UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

RÉCIT / DOCUMENT / LIVRES / DVD



120

Marlene Dietrich fit de la chanson allemande «Lili Marleen» un succès planétaire. En 1944, elle donnait des spectacles pour soutenir les troupes américaines à mesure qu'elles libéraient l'Europe.

DR/Deutsche Kinemathek - Marlene Dietrich Collection Berlin avec la collaboration de l'Agence La Collection

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

«LILI MARLEEN» La chanson qui a changé de camp p. 120

ENQUÊTE Le dernier voyage en Bolivie de Che Guevara p. 132

DVD Les germes de la révolution tchèque p. 135

LA

Ecrite en 1915, enregistrée en 1938, «Lili Marleen» a d'abord été un bide.

CHANSON

Mais, en 1941, cette rengaine est exhumée et adoptée par des soldats du

QUI A

Reich. Puis, des fantassins anglais, qui l'entendent jouer par leurs ennemis,

CHANGÉ DE

la fredonnent à leur tour. Enfin, Marlene Dietrich en fera un succès universel.

CAMP

PAR JEAN-BAPTISTE MICHEL (TEXTE)



En 1981, le cinéaste Rainer Werner Fassbinder raconta, de façon romancée, l'incroyable saga de la chanson et de sa créatrice, interprétée par Hanna Schygulla.

Lili Marleen

Hanna Schygulla

Giancarlo Giannini

dans un film de Rainer Werner Fassbinder
avec Mel Ferrer

Enzo Peri et Luggi Waldleitner présentent Hanna Schygulla et Giancarlo Giannini dans un film de Rainer Werner Fassbinder
LILI MARLEEN avec Mel Ferrer Karl Heinz von Hassel Hark Bohm Erik Schumann Gottfried John Christine Kaufmann Karin Baal Udo Kier Roger Fritz
scénario original de Manfred Purzer et Joshua Sinclair dialogues complémentaires de Rainer Werner Fassbinder cameraman Xaver Schwarzenberger
chef décorateur Rolf Zehetbauer musique Peer Raben directeur de production Konstantin Thoeren produit par Luggi Waldleitner et Enzo Peri
mise en scène de Rainer Werner Fassbinder (c) 1980 ROXY/CIP

imf

ALCANTARA

HANS LEIP

L'auteur des paroles

En 1915, ce séduisant soldat aimait une jeune fille surnommée Lili et une autre appelée Marleen. Il leur rendit hommage dans un poème de quelques strophes... qui allait devenir célèbre durant la Seconde Guerre mondiale.





C'est dans le Berlin de 1915, où il était cantonné dans une caserne, que le jeune Hans Leip a planté le décor mélancolique de son poème.

L'écritain américain John Steinbeck (1902-1968) considérait «Lili Marleen» comme la plus belle chanson d'amour de tous les temps. Cette rengaine mélancolique et martiale, languide mais un rien sarcastique, fut fredonnée pendant toute la Seconde Guerre mondiale par des millions de soldats allemands. Puis, passant d'un camp à l'autre, elle devint l'hymne des soldats alliés. Au point qu'en 2004, on demanda à la chanteuse Patricia Kaas de l'interpréter lors des cérémonies pour le soixantième anniversaire du Débarquement. Mais les Polonais s'y opposèrent. Ils rappelèrent que les Einsatzgruppen, ces unités spéciales qui, derrière la Wehrmacht, nettoyaient les territoires conquis de tous les «indésirables», juifs ou tziganes, couvraient le vacarme de leurs massacres en diffusant «Lili Marleen» à plein volume. Ainsi, cette chanson a servi tour à tour les plus terribles crimes et les plus belles espérances...

Dès sa naissance, elle a brouillé les pistes. On la croit généralement dédiée à son interprète la plus célèbre, Marlene Dietrich. Il n'en est rien. «L'Ange bleu» n'était encore qu'une stricte et sage petite collégienne berlinoise de 14 ans lorsque la première strophe de «Lili Marleen» vint à l'esprit de son auteur. Autre surprise, cette rengaine emblématique de la Seconde Guerre mondiale date en réalité de la Première. Ses paroles ont vu le jour sous la plume d'un tout jeune homme, Hans Leip, né en 1893, à Hambourg. Issu d'un milieu

pauvre, doué pour la poésie, voué par nécessité au métier d'instituteur, il est mobilisé en 1914. Il est très grand, très beau, très blond, avec des yeux très bleus. Sa fière allure lui vaut d'être engagé à Berlin dans la garde impériale. Il n'habite pas la caserne surpeuplée, louant avec d'autres élèves officiers un appartement dans une maison voisine. Leur départ pour le front est imminent. On veut vivre vite. Hans aime les femmes, qui le lui rendent bien. Notamment Betty, nièce de sa logeuse, qu'il a surnommée Lili, à cause d'un poème de Goethe intitulé «Lilis Park». Mais aussi Marleen, l'élégante fille d'un médecin, infirmière dans un hôpital militaire de Berlin. Nous sommes en 1915. Hans et ses camarades apprennent qu'ils vont être envoyés sur le front des Carpates. Tout se précipite et se réduit à un baiser volé à Lili, puis à un rendez-vous manqué avec Marleen – à cause du moralisme sourcilieux de la logeuse et d'un adjudant qui consigne le jeune soldat à son poste de sentinelle. On s'est croisé, on s'est raté. C'est fini. Hans ne reviendra peut-être pas du front. Dans sa détresse et sa frustration, il écrit les premières strophes de «La Chanson d'une jeune sentinelle» : «Vor der Kaserne / Vor dem grossen Tor...» («devant la caserne, face à la grande porte») où il est question d'un rendez-vous amoureux, ou plutôt d'une séparation sous une lanterne, la nuit, dans la brume.

Lili et Marleen se fondent en une seule et même silhouette qui s'éloigne : «Wie einst Lili Marleen» («Comme autrefois Lili Marleen»). C'est déchirant, et conçu d'emblée dans la veine d'une chanson populaire. C'est le coup de blues d'un jeune casque à pointe, et d'un militaire peu convaincu, comme en témoigne cette ●●●





**NORBERT
SCHULTZE**

Le compositeur
de la musique

Norbert Schultze
joue ici du piano
dans les bureaux de
radio Belgrade, en
1941. C'est grâce
à cette station qu'il
a pu faire connaître
sa chanson aux
soldats allemands.



Leurs bureaux ayant été bombardés, les animateurs de Radio Belgrade passèrent l'un de leurs rares disques encore disponibles : «Lili Marleen»...

●●● lettre qu'il envoie du front à sa sœur, quelques mois plus tard : «Nous avons quitté tout ce qui nous est cher et tendre [...] ; le diable pulvérise en nous notre dernière parcelle de bonté et d'humanité ; nous périssons pour un idéal auquel nous n'avons jamais cru.»

Hans Leip ne reverra jamais Lili, ni Marleen. Blessé en décembre 1915, démobilisé en 1916, il épouse une amie d'enfance, divorce, collectionne les aventures, a trois enfants. Surtout, il abandonne son métier d'instituteur et se plonge corps et âme dans la folie des années 1920. Il vit à Hambourg, donne des chroniques d'art et de littérature à la revue d'avant-garde «Simplizissimus», publie deux recueils de poèmes et des romans d'aventures. Mais l'horizon s'obscurcit de nouveau. Hitler rassemble ses troupes. Hans Leip est plutôt de gauche, il a des amis juifs et il est mal vu par les nazis qui, pour l'heure, le laissent relativement tranquille. En 1937, il rassemble ses poèmes de jeunesse dans un recueil intitulé «Der Kleine Hafenorgel» («Le Petit Accordéon du port»), parmi lesquels la «Chanson d'une jeune sentinelle». Ces vers tristes et simples tombent sous les yeux d'un compositeur, Rudolf Zink, qui décide de les mettre en musique – et d'inscrire cette chanson au répertoire de sa maîtresse, qui se produit alors dans un cabaret de Munich.

Ainsi entre en scène l'autre protagoniste de cette histoire, la première interprète et l'âme de «Lili Marleen» : Lale Andersen. De son vrai nom Elisabeth Bunnenberg, elle est née à Bremerhaven en 1905. C'est une grande jeune femme blonde, anguleuse, sensuelle et émancipée. En 1931, elle n'a pas hésité à quitter son premier mari, le peintre Paul Wilke et leurs trois

enfants, pour mener sa vie d'artiste et brûler les planches des théâtres et des cabarets. Elle a multiplié les liaisons, entre autres avec un jeune compositeur suisse, Rolf Liebermann (le futur patron de l'Opéra de Paris entre 1973 et 1980) qui lui a même trouvé son nom de scène. «La Chanson d'une jeune sentinelle» est créée à Munich fin 1937 et vaut à Lale Andersen un certain succès... Mais quelle n'est pas sa surprise, peu après, en 1938, de recevoir la même chanson sur une autre mélodie, par un autre compositeur. Il s'appelle Norbert Schultze, et c'est l'un de ses anciens amants. Elle l'a quitté parce qu'il ne croyait pas en son talent. Il a, semble-t-il, changé d'avis, puisqu'il lui écrit cette fois : «Chère Lilo-Lale ! J'espère que tu n'es pas fâchée pour ce que j'ai pu te dire il y a six ans. Regarde si tu n'as pas envie de chanter l'une de ces chansons. J'en serai ravi...»

Initialement, la mélodie servait à accompagner. une publicité pour une pâte dentifrice

Ce que Schultze se garde bien de lui dire, c'est qu'il travaille, au sein de la société Telefunken à mettre des messages publicitaires en musique pour la radio. Ainsi, la mélodie qu'il lui propose sur les vers de Hans Leip, il l'a d'abord conçue pour vanter les mérites de la pâte dentifrice Chlorodont ! En un éclair de génie, cet air entraînant, puisé dans les profondeurs du folklore allemand (peut-être français) lui a paru soudain se marier heureusement avec le poème de Leip... Ce n'est pas l'avis de Lale. En l'entendant, elle n'est guère convaincue. Elle préfère la mélodie subtile et romantique de Rudolf Zink. Cependant, la tonalité martiale de ●●●



●●● l'air de Schultze lui semble susceptible de plaire à son public, en grande partie composé de militaires. Elle l'interprète donc, un peu à contrecœur, et la première de «Lili Marleen», telle que nous la connaissons, a donc lieu en 1938, à Berlin, au Kabarett der Komiker. Le succès est prometteur, à tel point qu'elle décide d'enregistrer la chanson sur disque. Son directeur artistique (chez Electrola) la militarise encore un peu plus, en ajoutant un chœur de soldats et un clairon. Hélas, c'est un échec commercial cuisant. Le disque ne se vend pas. «Lili Marleen» se rendort pour quelques mois.

Goebbels détestait ces strophes, les qualifiant de «juiverie sentimentale et démoralisante»

Elle se réveille sous les bombes, en 1941... à Belgrade. Dans cette capitale au sud-est l'Europe, la Wehrmacht a installé une station radio qui diffuse des émissions destinées aux soldats allemands, quel que soit le régiment où ils se trouvent, de la Russie à l'Afrique du Nord. Ses animateurs, Karl Heintz Reintgen et son adjoint Richard Kistenmacher, s'y ennuiant ferme et se demandant par quelle musique ou chanson clôturer leurs programmes en fin de journée – un air, toujours le même, signale la fin des programmes. Le choix est d'autant plus maigre que le magasin de la radio, comme tout Belgrade, a beaucoup souffert des bombardements de la Luftwaffe. Finalement Kistenmacher tire de sous la table une caisse de disques récemment arrivée de Vienne et, dans ce rebut, trouve la «Chanson d'une jeune sentinelle». Cet air militaire, au son du clairon, lui semble tout indiqué. La chanson passe sur les ondes pour la première fois le 18 août 1941. Et en quelques jours, Radio Belgrade explose d'un courrier en provenance de tous les fronts, qui demande la rediffusion régulière de cette chanson. «Lili Marleen» vient de prendre son envol. Elle est allée droit au zénith. Elle n'en descendra plus.

Il lui a suffi d'attendre un peu pour être en phase avec l'esprit dévasté d'un monde dévasté. Goebbels, le fanatique ministre de la Propagande du III^e Reich, ne s'y trompe pas. Il déteste aussitôt cette rengaine, la qualifie de «juiverie sentimentale et démoralisante», et veut l'interdire – en vain. Hitler, qui l'entend par hasard, confie à un aide de camp : «Cette chanson ne passionnera pas seulement le soldat allemand ; elle risque bien de nous survivre.» Le Führer, pour une fois, voit juste. En 1942, 140 000 disques sont vendus rien qu'en Allemagne. Des soldats de la Wehrmacht, stationnés à Tobrouk, en plein désert libyen, écrivent à Radio Belgrade des lettres comme celle-ci : « Cette chanson a une valeur inestimable. Elle nous redonne le sourire, comme si la radio nous renvoyait à la maison, le temps de quelques strophes. C'est toujours la même chose et

nous ne nous en lassons pas. Chaque soir, «Lili Marleen» nous charme et nous emporte. Votre radio exprime toute la réalité de notre solitude.» Goebbels a de quoi être soucieux. La mélancolie de Hans Leip rencontre maintenant un écho massif. Et même international.

A Tobrouk, précisément, les Anglais, dont les positions sont toutes proches de celles des Allemands, saisis par l'air et la voix qu'ils entendent monter des lignes adverses, demandent aux Allemands, par mégaphone interposé, d'augmenter le son ! La chanson est bientôt traduite en 48 langues. Elle est interprétée à Paris, avec succès, par la chanteuse collaborationniste Suzy Solidor. Outre Manche, on se hâte de la traduire en anglais pour ne plus l'entendre chanter en allemand, aux portes des pubs, par des soldats enthousiastes. «My Lilli of the Lamplight» traverse ainsi l'Atlantique et parvient aux oreilles de Marlene Dietrich qui, avec ses origines et son prénom prédestiné, s'en empare comme d'une affaire personnelle. Elle l'inscrit à son tour de chant en 1944 et 1945 et la chante à chacune des 68 représentations qu'elle donne devant 150 000 soldats américains sur tous les coins du front. «Lili Marleen» est devenu son hymne antinazi, la chanson même de la Libération.

Et Lale Andersen ? La nouvelle du succès fulgurant de «Lili Marleen» l'a surprise en 1942, à la fin d'une tournée qu'elle effectuait en France. A son retour à Berlin, des milliers de lettres d'amour, de soutien, d'admiration l'attendaient, formant un monceau de papier qui l'a empêchée d'ouvrir sa porte. Le succès de chanteuse, auquel elle aspirait depuis dix ans, était enfin là ! Mais elle a vite découvert qu'être une vedette dans cette Allemagne en guerre, au beau milieu des nazis, n'est pas ce qu'on peut rêver de mieux.

La chanteuse, héroïne du III^e Reich, refusa d'accompagner les nazis dans le ghetto de Varsovie

En 1942, elle a droit au voyage d'agrément et de propagande qu'on réserve aux artistes méritants : une visite dans Varsovie occupée, avec visite du ghetto, que les nazis trouvent aussi distrayant qu'un «zoo humain». Arrivée aux portes de cet enfer, Lale Andersen refuse catégoriquement de descendre de l'autocar. La veille, lors d'une soirée officielle, elle a giflé le second de Goebbels, le SS Hans Hinckel, qui se montrait un peu trop entreprenant à son égard. Le malaise augmente. On surveille son courrier. On découvre qu'elle correspond avec des amis juifs en exil, notamment avec Rolf Liebermann, son ancien amant, à qui elle demande de lui organiser des tournées en Suisse pour pouvoir quitter l'Allemagne. Elle est accusée de «trahison de la mère patrie». Elle tente de fuir vers l'Italie, est arrêtée, ●●●





LALE ANDERSEN

La créatrice

Comme l'héroïne de sa chanson fétiche, Lale pose au pied d'une lanterne... Elle fut une chanteuse célèbre durant toute la guerre sans se soumettre au régime nazi, ce qui lui valut d'être expulsée de son appartement.



Agf-images/Picture-Alliance

A Tobrouk, en 1942, les troupes allemandes écoutaient une mélodie. De l'autre côté du front, les soldats anglais furent charmés par ses notes.

●●● ramenée entre deux agents de la Gestapo. On lui confisque son passeport. Elle est interdite de scène et d'antenne, expulsée de son appartement situé sur le Kurfürstendamm, les Champs-Élysées berlinois.

Un soir d'avril 1943, alors que Berlin tremble sous les bombes, elle tente de se tuer en avalant des somnifères. Elle est retrouvée et sauvée de justesse (après deux jours de coma) par son pianiste et amant du moment. Les persécutions de Goebbels sont alors stoppées net par une rumeur que répand la BBC : Lale Andersen, la créatrice de Lili Marleen, aurait été envoyée dans un camp de concentration. Le ministre est obligé de démentir et de s'incliner devant le soutien qu'apportent à la chanteuse le maréchal Rommel (fou de sa chanson, qu'il entendait à Tobrouk) et Emmy Sonnemann, la volumineuse cantatrice et épouse de Goering. Goebbels l'autorise donc à remonter sur scène, mais avec interdiction formelle de chanter «Lili Marleen», qu'il déteste toujours. Qu'à cela ne tienne ! A chacune de ses apparitions, Lale invite son public, qui ne se fait pas prier, à la chanter pour elle. Mais elle en a plus qu'assez. Début 1944, avec son plus jeune fils Michael, elle fuit Berlin et se réfugie sur une île de la mer du Nord pour attendre la fin de ce cauchemar. Après la guerre, elle reprend sa carrière et devient l'une des chanteuses les plus populaires d'Allemagne de l'Ouest. Elle mourra à Vienne, en 1972, à 67 ans.

La carrière de Norbert Schultze suit des chemins nettement moins flamboyants que celle de son ancienne maîtresse et magnifique interprète. Très lié à Goebbels, il est l'un des plus opulents compositeurs du III^e Reich. Ce qui le contraint, en 1945, à subir une

cure de «dénazification». Après une traversée du désert longue de trois ans, il devient un très prolifique compositeur de musiques de films et de téléfilms, est nommé président de la Gema (équivalent allemand de la Sacem) et meurt en 2002 à l'âge de 92 ans.

Après avoir servi tant de causes, «Lili Marleen» est devenue aujourd'hui un hymne gay

De son côté, victime d'obscures querelles de droits d'auteur, Hans Leip mettra longtemps à tirer profit de son chef-d'œuvre. Pendant la guerre, il ne touche même rien du tout, car Radio Belgrade ne lui reverse pas la moindre royauté. Mais il ne se plaint pas, affirmant avec hauteur à l'un de ses proches : «Ce n'est pas grave. La notoriété seule me suffit.» Elle lui apporte aussi bien des désagréments. Le SS Hinckel, celui-là même qui tourmentait déjà Lale, le harcèle pour qu'il s'inscrive au parti nazi. Leip s'y refuse obstinément et, craignant de plus gros ennuis, finit par se réfugier dans sa maison de campagne du sud de l'Allemagne, au bord du lac de Constance. Un jour de 1943, il traverse le lac et passe en Suisse. C'est là qu'il mourra, quarante ans plus tard, en 1983, après avoir été nommé professeur honoris causa de l'université de Hambourg.

Sa chanson d'amour, de désarroi, de nostalgie et de solitude, traduite dans le monde entier, a servi presque toutes les causes. Elle est même aujourd'hui un hymne gay... On est donc tenté de prolonger l'hommage que rendit à Hans Leip le général Eisenhower, disant de lui qu'il fut «le seul Allemand à avoir rendu le monde plus heureux pendant toute la guerre». ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL





MARLENE DIETRICH

L'interprète éternelle

En 1944, l'actrice de «L'Ange bleu» donnait des spectacles pour soutenir les troupes américaines du général Patton, à mesure qu'elles libéraient l'Europe. La chanson «Lili Marleen» était le clou de ses récitals.

Prix abonnés

23€*
70

Prix non abonnés

24€
95



NOUVEAUTÉ

400 DESTINATIONS DE RÊVE

Une véritable promesse d'évasion !

Dans les airs, en train, sur la route, sur les traces de grands peintres ou écrivains, ou même à la recherche d'adrénaline, cet ouvrage compile 400 destinations de rêve pour vous offrir **une grande diversité de voyages, sur tous les continents.**

Traversée des Andes à cheval, croisière sur l'océan Antarctique, plongée au-devant des requins blancs, aventure inattendue à la rencontre de peuples extraordinaires. Il y en a pour tous les goûts...

Collection National Geographic Voyages de rêve • Format 19,6 x 26 cm • 336 pages • Réf. : 13020

BIÈRES DU MONDE

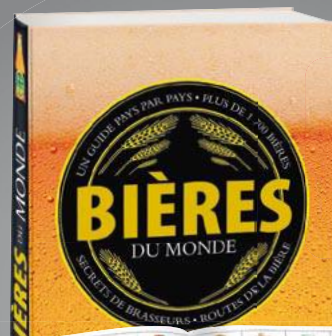
le beau livre sur les bières du monde

Comment se fabrique la bière ? Quels en sont les différents types ?
Ce guide répondra à ces questions et à bien d'autres !

Ce livre unique explore la bière, un breuvage synonyme de dégustation, d'expérience, d'échange et de voyage. Que ce soit dans le Yorkshire, à Dublin, à Prague ou encore tout près de chez vous, pénétrez dans le vaste monde de la brassiculture : des lagers désaltérantes aux stouts copieuses, des blanches poivrées aux bières fruitées acidulées, des ales universelles aux bitters classiques.

Plus de 1 700 bières sont passées en revue et il y en a pour tous les goûts !

Editions Prisma • Rédigé par des spécialistes • Format : 19,5 x 23,5 cm • 352 pages • Réf. : 12289



Prix abonnés

26€*
55

Prix non abonnés

27€
90



Prix abonnés

20€

Prix non abonnés

24€
50



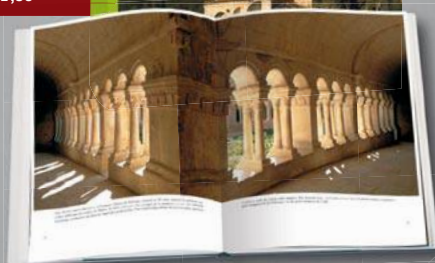
STOCK LIMITÉ

LA FRANCE ROMANE

Un magnifique panorama de l'art roman français

Cet ouvrage propose une promenade à travers l'art roman français, grâce à une belle sélection de photos et des explications détaillées. Retrouvez plus d'une cinquantaine d'édifices revisités parmi lesquels l'imposante abbaye de Cluny, la basilique de Vézelay ou encore Saint-Guilhem-le-Désert...

Edition GEO/Solar • Auteurs : Catherine Guigon • Format 29 x 25 cm • 144 pages • Réf. : 10617



SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

APOCALYPSE

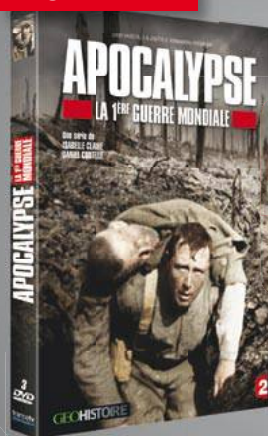
1^{ère} et 2^{ème} Guerres Mondiales

Plongez au cœur des deux conflits majeurs du XX siècle.

La série de documentaires historiques ouvre pour vous le grand livre du courage et de la peur et constitue l'encyclopédie de référence sur les deux grandes Guerres Mondiales.

- Découvrez des **images d'archives exceptionnelles** et des témoignages poignants !
- Succès retentissant : la série historique vue à la télé par des **millions de téléspectateurs**.
- Signé par Isabelle Clarke et Daniel Costelle, auteurs-réalisateurs français de renom.

VU À LA TV



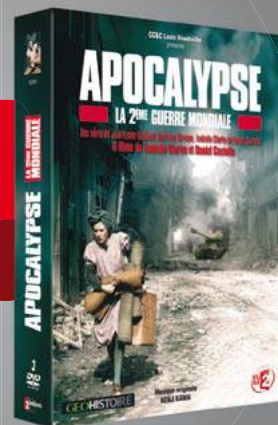
LES DEUX
COFFRETS

Prix abonnés

49,90

Prix non abonnés

59,90



Coffret 1^{ère} Guerre Mondiale : 3 DVD • 5 épisodes de 52 min • Réf. : 12961

Coffret 2^{ème} Guerre Mondiale : 3 DVD • 6 épisodes de 52 min • Réf. : 12962

NOUVEAUTÉ



Prix abonnés

18,95

Prix non abonnés

19,95

PICASSO

Voir l'art autrement

GEO ART vous propose un nouveau regard sur la **vie trépidante et l'œuvre colossale** de l'artiste le plus connu au monde.

Retrouvez dans cet ouvrage accessible à tous, la description des débuts de l'artiste, sa méthode de travail expliquée en photos, ses relations tumultueuses avec ses muses, les arnaques autour de ses œuvres...

Edition GEO Art • Livre broché • Format : 21,4 x 27 cm • 160 pages • Réf. : 13068

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Monsieur ☐ Madame ☐ Mademoiselle

GHI0914V

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature :

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

☐ Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

☐ Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.

J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an / 12 numéros).

☐ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
400 Destinations de Rêve	13020
Bières du monde	12289
La France Romane	10617
Apocalypse - les 2 coffrets 6 DVD	12961+12962
Coffret 3 DVD 1 ^{ère} Guerre Mondiale	12961	29,95€
Coffret 3 DVD 2 ^{ème} Guerre Mondiale	12962	29,95€
Picasso	13068

Participation aux frais d'envoi**

+ 5,95 €

☐ Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/12/2014, dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison sous 10 jours, sinon maximum de 6 semaines. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐ Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits



Roger Pic/Jadoc-photos

L'aventure bolivienne d'Ernesto Guevara, ici en 1963, se soldera par un fiasco.



ENQUÊTE

LE VOYAGE DE CHE GUEVARA EN BOLIVIE

En décryptant les dernières années du révolutionnaire, ce livre montre les limites d'une icône magnifiée par la propagande.

Le 3 novembre 1966, un voyageur de commerce, aux cheveux grisonnants et à la calvitie prononcée, atterrit à La Paz. Personne, sous ce déguisement mis au point par les services secrets cubains, ne reconnaît Ernesto Guevara. Que vient faire le Che en Bolivie ? Il a pour mission d'exporter la révolution castriste sur le continent sud-américain.

A vrai dire, le choix de la Bolivie n'est pourtant pas l'idée du siècle : une révolution nationaliste a déjà eu lieu quelques années plus tôt. Une réforme agraire est en cours, satisfaisant les paysans et les indigènes qui se voient redistribuer des terres. Malgré l'insistance de La Havane, le parti communiste local refuse d'ailleurs de se joindre à la lutte. Le Che et sa poignée de guérilleros – quelques

dizaines seulement, arrivés les mois précédents – se retrouvent isolés dans leur camp d'entraînement perdu dans une jungle hostile, à plusieurs centaines de kilomètres au sud-est de la capitale. L'aventure tourne court. Les jours tirent en longueur, les armes rouillent dans les caches. La faim, la soif, la chaleur, les moustiques mais aussi les marches forcées dans la forêt et les cours de français que le Che, pris d'une marotte, inflige à ses guérilleros, finissent par avoir raison de l'enthousiasme révolutionnaire. Comble de malheur, les hommes ne parviennent pas à communiquer avec les populations locales. Car on leur a bien donné des cours de quechua, mais on les a envoyés en pays guarani ! Il y aurait de quoi sourire, si des hommes – militaires boliviens, civils et guérilleros –

n'y avaient pas perdu la vie dans les attaques et les embuscades.

Docteur en histoire, Thierry Noël a passé quinze années en Bolivie. S'appuyant sur les archives boliviennes ou encore le journal du Che, il livre un récit lucide de la dernière mission du Commandante Guevara. Il révèle les dessous d'une révolution mort-née, l'amateurisme et le caractère autoritaire du Che, qui aboutit deux ans plus tard à la mort du révolutionnaire. Mais son histoire magnifiée par le pouvoir castriste et un portrait du photographe Alberto Korda datant de 1960 allaient pourtant gommer le fiasco bolivien et faire du Che une figure légendaire de la révolution. ■

CYRIL GUINET

«La Dernière guérilla du Che», de Thierry Noël, éditions Vendémiaire, 18 €.

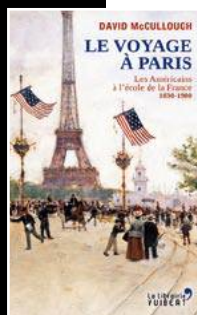
ESSAI

DES AMÉRICAINS À PARIS

Une jeune nation a parfois besoin d'un modèle... Aux yeux des Américains de la fin du XIX^e siècle, la France représente un idéal politique et culturel, dont Paris constitue le cœur. Artistes, apprentis politiciens, étudiants... Ils sont nombreux à faire ce voyage initiatique vers notre capitale. Né près de Boston dans le Massachusetts, Samuel Morse y débarque pour y devenir peintre. Il en reviendra inventeur : c'est lui qui donnera naissance au télégraphe électrique et au fameux code Morse. Entre 1830 et 1860, la France formera aussi près de 700 médecins américains. Parmi eux, Elizabeth Blackwell, qui s'inspirera de son séjour à Paris pour fonder, plus tard, la première école de médecine américaine ouverte aux femmes. Le choc des cultures se ressent parfois. Et fera germer quelques idées... Sur les bancs de la Sorbonne, Charles Sumner n'en revient pas de côtoyer des étudiants noirs. Trente ans plus tard, cet avocat, célèbre pour sa rhétorique implacable, deviendra le leader de la lutte contre l'esclavage au sein du Parti républicain. En dressant le portrait de ces jeunes idéalistes promis à un brillant avenir, l'écrivain David McCullough, doublement primé par le prix Pulitzer, raconte comment le «Vieux Continent» a profondément influencé le destin de l'Amérique. Alors capitale du monde, Paris devient un laboratoire foisonnant d'idées, de culture et de connaissances.

BERTRAND MORANE

«Le Voyage à Paris», de David McCullough, éditions Vuibert, 24,50 €.



C'est un juif allemand, Hanns Alexander, qui mit fin à la cavale du commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss (au centre, vers 1940).



Leemage

PORTRAIT

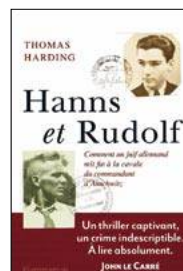
LE CHASSEUR ET SA PROIE

Les destins croisés du chef du camp d'Auschwitz et du jeune juif qui le traqua après la guerre.

Hanns, c'est Hanns Alexander, un jeune juif allemand chassé d'Allemagne par Hitler. Il s'engage dans l'armée britannique et, en 1945, prend la direction d'une unité de recherche des criminels de guerre nazis.

Rudolf, c'est Rudolf Höss, sa principale prise, le créateur et commandant du camp d'Auschwitz. Sa déposition à Nuremberg fit basculer le procès en posant sur les accusés, qui s'obstinaient dans le déni, un éclairage fatal.

En un récit palpitant, Thomas Harding décrit deux hommes ordinaires que les circonstances jettent hors d'eux-mêmes et l'un vers l'autre. Hanns arrête Rudolf et soulève cette énigme : comment a-t-il pu ? On finit par admettre qu'en des temps plus paisibles, cet homme qui n'était ni sadique ni pervers, que révil-



sait même la brutalité de ses collègues SS, aurait été ce qu'il fut aussi, un honnête travailleur, bon mari et père aimant de cinq enfants. On le voit peu à peu se détacher de lui-même, assister au crime, puis le commettre sans aucun

plaisir, en vertu d'une nécessité que lui imposent ses supérieurs. L'horreur qui a lieu à Auschwitz... il s'estime incompetent pour en juger. Le psychologue, qui l'examina en 1946, peu avant son exécution, vit en lui un «homme intellectuellement normal, mais présentant une apathie schizoïde, une insensibilité et un manque d'empathie qui pourraient difficilement être plus extrêmes chez un psychotique déclaré». On ne naît pas monstre, on le devient.

J.-B.M.

«Hanns et Rudolf» de Thomas Harding, éditions Flammarion, 21,90 €.

RÉCIT

UNE GUERRE OUBLIÉE

Au début du XIX^e siècle, le tsar de Russie et le roi d'Angleterre se disputèrent l'Afghanistan.

En 1807, une clause secrète du traité de Tilsit, entre Napoléon et le tsar Alexandre 1^{er}, jeta les bases d'une attaque conjointe franco-russe sur ce que Napoléon considérait comme la source de la puissance britannique : l'Inde. Cette disposition confidentielle fut cependant vite connue des Anglais qui ne tardèrent pas à réagir. C'est le début de ce que les Britanniques appelèrent le «Grand jeu» et les Russes le «Tournoi des ombres» : une compétition d'espionnage et de conquête à grande échelle qui, une fois Napoléon éliminé, opposa en Asie centrale le roi George III et le tsar



Alexandre 1^{er}. Leur affrontement dura au-delà du XIX^e siècle jusqu'à l'effondrement de leurs empires asiatiques respectifs. Dans un récit foisonnant, William Dalrymple, spécialiste de l'Inde et de l'Orient, raconte cette longue bataille impérialiste, telle que la jouèrent des politiciens aveugles, des espions lucides et les princes rivaux, hauts en couleur, raffinés et cruels de ce qui allait devenir l'Afghanistan. En 1839, pour soutenir leur candidat, le Shah Shuja al-Mulk, les Anglais envahirent Kaboul. Ulcérées, les tribus afghanes s'unirent et lancèrent un



Des rebelles afghans préparent une attaque sur les camps britanniques près de Kaboul, vers 1840.

premier appel à la résistance. En 1842, ces hommes mal équipés, mais déterminés et féroces, rejetèrent en Inde près de 20 000 soldats britanniques, infligeant à la Grande-Bretagne la plus grande défaite militaire de son histoire. Avec style et érudition, l'auteur relate une épopée palpitante, qui peut aussi se lire comme un avertissement face aux soubresauts récurrents dans la région. ■

J.-B. M.

«Le Retour d'un roi», de William Dalrymple, éditions Noir sur Blanc, 27 €.

BIOGRAPHIE

TOUTE LA LUMIÈRE SUR ROBINSON CRUSOÉ

Derrière le mythe, qui fut ce naufragé solitaire ? Un marin bien différent de celui que l'écrivain Daniel Defoe rendit célèbre.

Le 1^{er} février 1709, un navire anglais mouille devant l'île déserte de Juan Fernandez, en plein Pacifique, au large du Chili, lorsque l'équipage aperçoit un feu sur le rivage. Le capitaine Woodes Rogers envoie alors six hommes à bord d'une chaloupe voir de quoi il retourne. Lorsque les marins mettent pied à terre, ils se trouvent nez à nez avec un homme vêtu de peaux de chèvres et s'exprimant avec difficulté. Ramené à bord, le sauvage

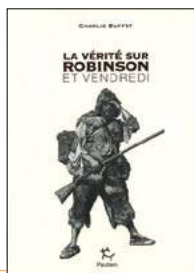
confie son histoire : Alexander Selkirk – c'est son nom – est un marin écossais qui a été abandonné quatre ans plus tôt sur l'île. Il a survécu en se nourrissant de fruits et de lait de chèvre. Il y a si longtemps qu'il n'a pas vu un être humain qu'il ne sait presque plus parler. Dix ans plus tard, Daniel Defoe s'empare de ce récit pour écrire «Robinson Crusoe». Le succès est phénoménal : l'aventure du naufragé est le premier best-seller de l'histoire du

roman. Et Alexander Selkirk disparaît alors derrière le mythe.

Passionné par Robinson, le journaliste et écrivain Charlie Buffet a mené l'enquête pour retrouver des textes rares, les journaux de bord des marins ou les articles de presse de l'époque. Le résultat : un livre captivant, où l'on apprend notamment que Robinson avait demandé lui-même à être abandonné sur son île, ou encore l'identité du fameux Vendredi. ■

C. G.

«La Vérité sur Robinson et Vendredi», de Charlie Buffet, éditions Paulsen, 12 €.



D V D

LES GERMES DE LA RÉVOLUTION

Une série relate le sacrifice de Jan Palach, qui s'immola, à Prague, en protestation contre les Soviétiques.

En 1968, en Tchécoslovaquie, le réformateur Alexandre Dubcek prend les rênes du pays et le dote d'une nouvelle constitution qui introduit les droits de la presse, d'expression et de circulation... Impensable pour l'URSS qui envoie tanks et soldats à Prague afin d'imposer la «normalisation». Six mois plus tard, le 16 janvier 1969, dans un pays humilié, renvoyé à son statut de satellite soviétique, un étudiant de 21 ans, Jan Palach s'immole par le feu sur la place Venceslas en protestation contre la fin des libertés. Il laisse derrière lui une lettre annonçant qu'il n'est que le premier d'une longue série. Le choc est terrible dans le pays, qui voit malgré tout dans le sacrifice du jeune homme une lueur d'espoir. Alors que le gouvernement tente de discréditer son acte, sa famille se mobilise et engage une avocate, Dagmar Buresova, afin de défendre son honneur. Entre drame historique et thriller judiciaire, la chaîne HBO livre une



ambitieuse mini-série en trois épisodes de 80 minutes, tournée à Prague par l'une des plus grandes pointures du genre, Agnieszka Holland. Etudiante en cinéma à l'époque des faits, emprisonnée pour son engagement, la réalisatrice reconstitue avec minutie l'atmosphère oppressante et paranoïaque de la ville sous occupation, ainsi que la ténacité d'une juriste face aux intimidations de la police secrète et d'un pouvoir manipulé par Moscou. Tout le courage de la jeunesse pragoise transparaît dans cette fresque qui a remporté un grand succès en République tchèque. Et qui montre remarquablement comment le combat des étudiants et des ouvriers de 1968 a posé les germes de la révolution de Velours, qui, vingt ans plus tard, allait enfin délivrer le pays de son influence soviétique. ■

FRÉDÉRIC GRANIER

«Sacrifice», mini-série d'Agnieszka Holland (3x80 minutes), éditions Montparnasse, 20 €.

Tatiana Pauhofova interprète une jeune avocate chargée de défendre les leaders du mouvement étudiant tchèque.



Commandez vos coffrets-reliures

pour conserver intacte votre collection de **GEOHISTOIRE**

Prix spécial abonnés



- Chaque coffret peut contenir jusqu'à 6 magazines.
- Résistants, sobres et élégants.
- Façonné avec des lettres d'or sur une matière luxueuse façon cuir.

À chaque numéro, GEO HISTOIRE part sur les traces du passé en conjuguant au présent le plaisir du voyage, de la découverte et de la connaissance.

Pour conserver intacts vos magazines, protéger leur couverture et leurs magnifiques photographies, nous avons créé ce duo de reliures GEO HISTOIRE. Vous pourrez ainsi consulter, lire et relire à souhait ce magazine de référence.

Commandez également sur : www.prismashop.fr

BON DE COMMANDE

À retourner au service abonnements Prisma Média
Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 9
Tél : 0 811 23 22 21 (appel local) - www.prismashop.fr

☒ **OUI**, je commande le lot de 2 coffrets-reliures (réf. 1125) : GHI0914R

Prix abonné	Prix lecteur	Quantité	TOTAL en €
15,90 €	17,90 €

Participation aux frais de port* : +5,50 €

TOTAL €

Mes coordonnées ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

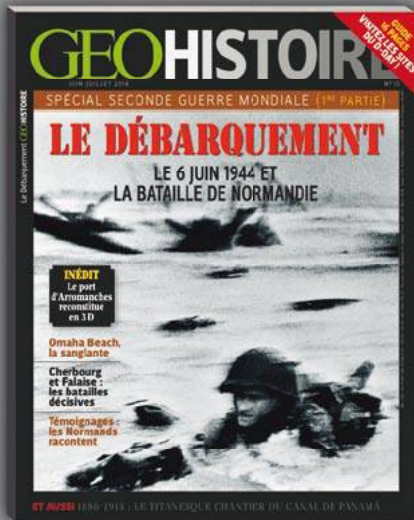
E-mail (facultatif)

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

*Pour toute demande particulière ou au-delà de 5 lots, nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local). Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/12/14. Livraison : environ 3 semaines. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

DECOUVREZ LA GAMME

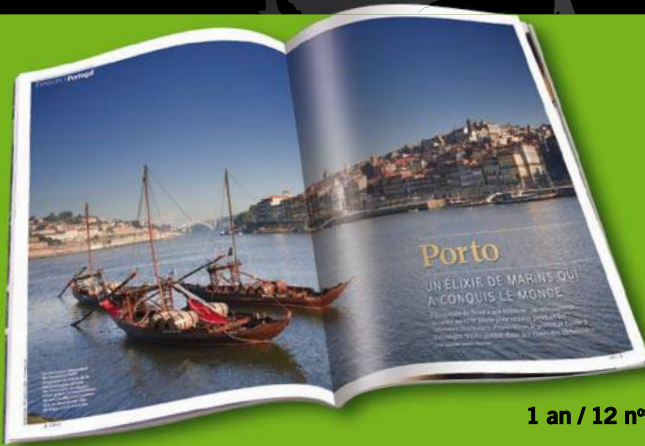
TOUS LES 2 MOIS, VIVEZ LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE



1 an / 6 n°s

Parler de l'Histoire, avec l'excellence journalistique de GEO. Voilà le principe qui nous a guidé dans la réalisation de ce nouveau magazine. **GEO HISTOIRE** propose une fresque complète d'un grand moment de notre histoire.

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE



1 an / 12 n°s

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...



Les avantages de l'abonnement



Vous bénéficiez d'un **tarif préférentiel**.



Vous recevez **votre magazine chez vous !**

Vous avez la certitude de **ne rater aucun numéro**.

GEO

ABONNEZ-VOUS à notre offre DUO GEO

Près de
35%
de réduction*



1 an - 6 numéros
~~41€40*~~

+

1 an - 12 numéros
~~66€~~



69€90 au lieu de ~~107€40~~

€ La garantie du tarif pendant toute la durée de l'abonnement.

@ La gestion de votre abonnement sur www.prismashop.geo.fr/histoire

Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005
Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ OFFRE DUO

GEO + GEOHISTOIRE (1an - 18n°)
69€90 au lieu de ~~107€40*~~

Près de
35%
de réduction*

☐ OFFRE ESSENTIELLE

GEOHISTOIRE (1an - 6n°)
29€ au lieu de ~~41€40*~~

Près de
25%
de réduction*

OFFREZ-VOUS

1 Mes coordonnées :

(obligatoire) ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____@_____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

OFFREZ

Les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____@_____

2 Je règle mon abonnement par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

N° : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro
qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration : _____ Signature : _____

L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

GHI17D

*par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délais de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

GUIDES

DES CYCLADES AUX SITES ANTIQUES DU PÉLOPONNÈSE



La collection GEOGuides vous propose deux références indispensables pour votre prochain voyage en Grèce. Que vous préfériez flâner sur les sites antiques du Péloponnèse, plonger dans les eaux turquoise des îles Ioniennes, tutoyer le ciel du haut des Météores ou vagabonder dans les villages blancs des Cyclades, «Îles grecques et Athènes» et «Grèce continentale» mettent à votre disposition les informations nécessaires pour réussir votre séjour. Retrouvez des

centaines d'adresses authentiques choisies par nos journalistes qui vous révéleront les meilleurs endroits pour déguster des spécialités locales, profiter d'un shopping gourmand ou artisanal, ou contempler les plus beaux panoramas.

Ces ouvrages vous proposent aussi des circuits adaptés à vos envies grâce à des itinéraires sur mesure : court séjour à Athènes ou découverte des îles en quinze jours, visite culturelle en famille ou farniente sur le sable, à vous de choisir. Également des focus historiques rédigés par des spécialistes vous apportent des éclairages sur les richesses de ce berceau de la civilisation occidentale, en architecture, littérature ou philosophie, voire en gastronomie. Avec, en plus, un choix de superbes illustrations. De quoi rêver tout en préparant votre prochain voyage !

GEOGuides «Îles grecques et Athènes» et «Grèce continentale», éditions GEO/Gallimard, 14,90 € le livre. Disponibles en librairie.

GUIDE

Navigation à la carte

Descendre le Nil en felouque, passer le cap Horn en voilier ou découvrir la baie d'Halong en jonque... Il y en a pour tous les goûts dans ce GEOBook qui vous propose de naviguer sur les plus belles eaux du monde. Au total, 120 destinations en France et sur le globe. De quoi faire le meilleur choix avec une centaine de cartes, 150 photos et des infos pratiques (la meilleure période pour partir, le budget...). Un ouvrage destiné aussi bien aux amateurs qui souhaitent prendre le large qu'aux plus chevronnés.

GEOBook «1000 idées de voyages sur l'eau», éditions GEO, 26,90 €. Disponible en librairie et dans les grandes surfaces.

E-BOOK

6 000 idées pour partir

GEOBook «110 pays, 6 000 idées» est le guide d'avant-voyage, qui vous permet de sélectionner vos prochaines destinations en fonction de vos goûts, de vos activités préférées, de la durée du séjour. Cette version numérique propose un GEOBook mis à jour, offrant ainsi plus de photos que la version papier, des cartes originales et interactives, et l'accès direct aux pays de votre choix grâce à un moteur de recherche.

Disponible sur iBookStore, Google Play, Amazon, Fnac.com et chez les libraires numériques pour 14,99 €.



L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 29 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 69,90 €.

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barouger (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)

Chefs de service : Cyril Guinet (6055), Frédéric Granier (4576)

Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)

Chef de studio : Daniel Musch (6173)

Première rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)

Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Gaël Elgoat, Anne Daubrée, Emilie Formoso, Balhazar Gibiat, Clément Imbert, Valérie Kubiak, Jean-Baptiste Michel, Luna Poignault, Volker Saux. Secrétaires de rédaction : Valérie Malek et Bénédicte Nansot. Rédactrices graphistes : Cathy Collet, Claudie Devoucoux, Patricia Lavaquerie, Françoise Coulbois. Rédactrice photo : Miriam Rousseau. Cartographe : Léonie Schlosser.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340),

Gauthier Cousergue (4784), Anne-Kathrin Fischer (6286).



Magazine édité par

GROUPE PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Virginie Baussan

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif de Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188).

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).

Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).

Directeur de publicité : Arnaud Maillard.

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Karine Azoulay (69 80), Sabine Zimmermann (6469).

Directrice de publicité, secteur automobile et luxe :

Dominique Bellanger (45 28)

Responsable back office : Céline Baude (6467).

Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639).

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsens (5338).

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320).

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétariat (5674).

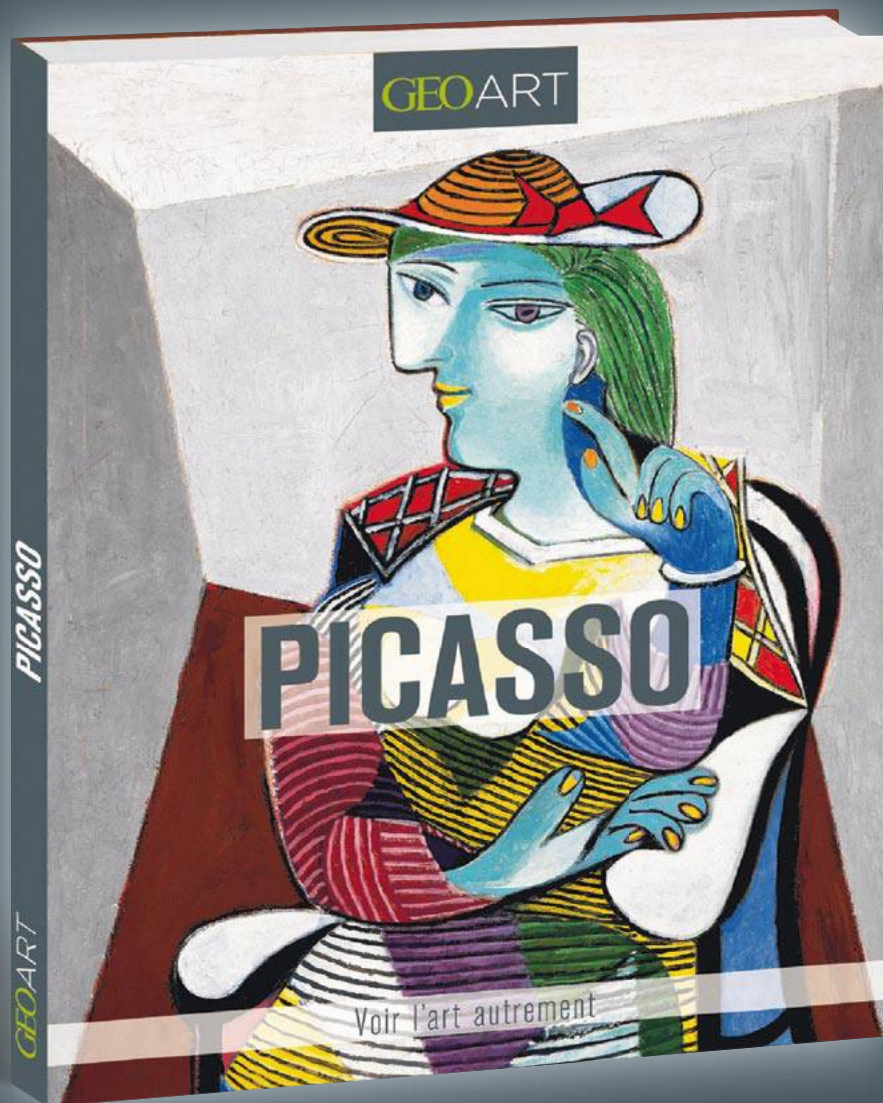
Directrice marketing opérationnel et études diffusion :

Béatrice Vannière (5342).

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Strasse 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne. © Prisma Média 2014. Dépôt légal : septembre 2014. Diffusion Prestalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.

Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.

Un ouvrage incontournable sur le maître du cubisme



*« Un tableau
ne vit que par
celui qui le
regarde. »*

Pablo Picasso

© conception graphique : COMPOS JULIOT

L'expertise journalistique et photographique de GEO au service de l'art.

Près de 200 pages pour comprendre en images et en détails l'œuvre de Picasso, ses influences et son implication dans l'histoire du XX^e siècle.

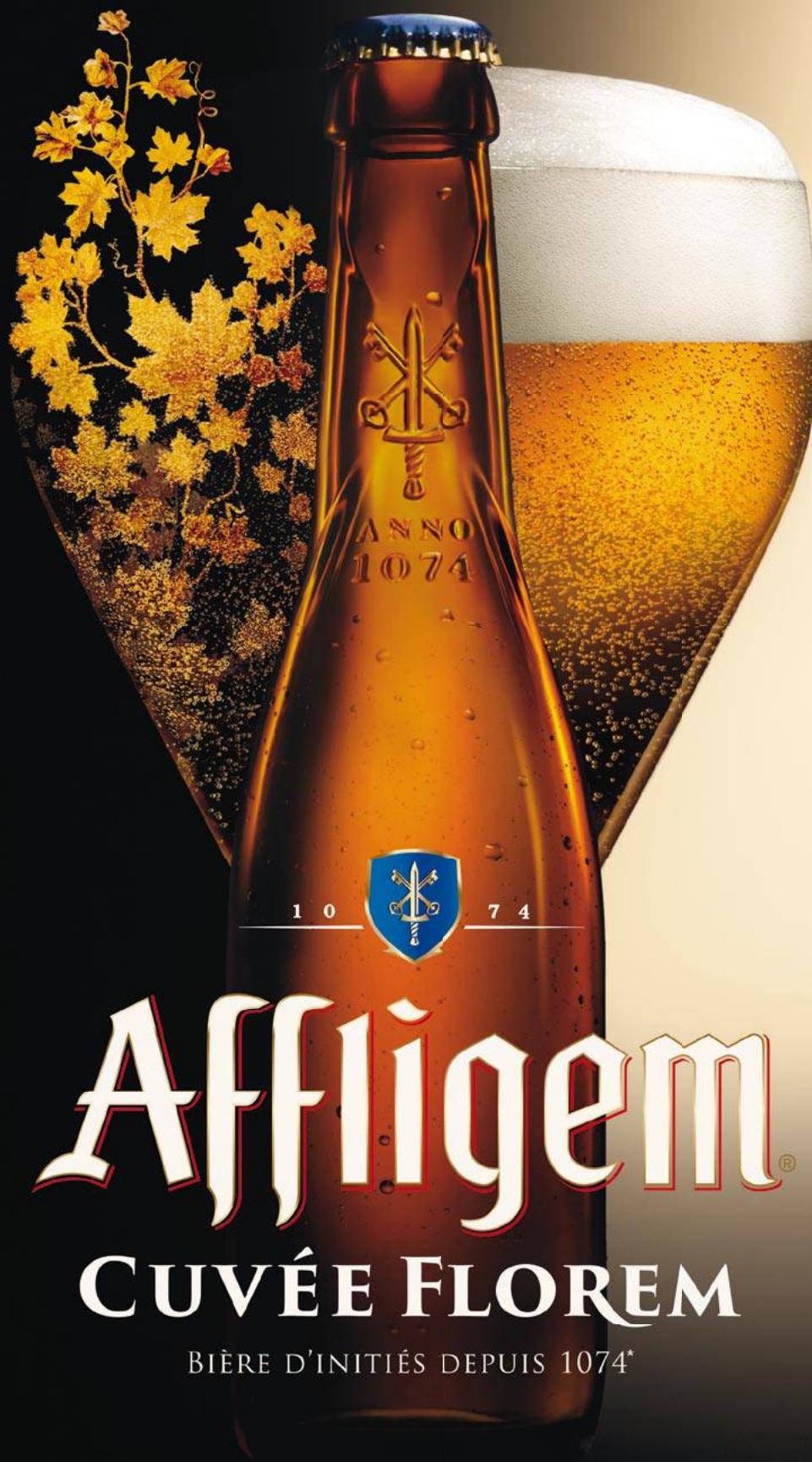
Dans la même collection :



Des livres disponibles en librairies et rayons livres - 19,95€

www.editions-prisma.com





AGENCE BUSINESS COMMUNICATION SPARKETT - H. Entreprises RCS Nanterre 41482092

*Depuis près de 1000 ans, la recette de la bière Affligem est transmise par les moines de l'abbaye qui encore aujourd'hui initient nos maîtres brasseurs pour garantir une bière de haute qualité.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.